Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/laspiritualitede0000rene

LA

SPIRITUALITÉ DE BOURDALOUE

GRACE ET VIE UNITIVE

MUSEUM LESSIANUM

Éditions et Publications

DIRIGÉES

par des Pères de la Compagnie de Jésus

LOUVAIN

SECTION ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE
SECTION THÉOLOGIQUE
SECTION PHILOSOPHIQUE
SECTION MISSIOLOGIQUE

Direction et Administration :
11, RUE DES RÉCOLLETS, LOUVAIN (BELGIQUE)

Dépositaire :
E. DESBARAX, LIBRAIRE,
24, RUE DE NAMUR, LOUVAIN (BELGIQUE).

B666-1

Museum Lessianum, Section Ascétique et Mystique. N° 23.

LA SPIRITUALITÉ DE BOURDALOUE

Grâce et Vie unitive.

BIBLIOTH. PRIVATA
P. PRAEP. GEN. S. J.

PAR

RENÉ DAESCHLER, S. J.

ALMA COLLEGE
060.97
LIBRARY
B666-1
Alma, California

2
18.438

ÉDITIONS DU MUSEUM LESSIANUM
11, rue des Récollets, Louvain (Belgique)
1927

7032

De licentia Superiorum Ordinis.

Imprimatur,

Mechliniae, 21 Januarii 1927.

F. Tessens, vic. gén.

AVERTISSEMENT

Ce petit livre ne prétend pas être une étude complète de la spiritualité de Bourdaloue, mais seulement une « contribution » à cette étude d'ensemble qui, semble-t-il, est encore à désirer. La morale de Bourdaloue, par contre, a été souvent étudiée, et le sera sans doute encore ; aussi, j'ai cru devoir omettre, dans ce travail, toute cette partie de la spiritualité que l'on traite assez communément à propos de morale, et je m'en suis tenu uniquement aux éléments qui se rapportent à la « vie unitive », entendue au sens large. Les autres éléments de l'ascétisme ne figurent donc que par manière de rappel; mais ils sont continuellement supposés, comme étant le fondement indispensable de toute vie vraiment, efficacement unitive, et d'ailleurs souvent et fortement inculqués par Bourdaloue. En limitant ainsi mon sujet, j'ai cherché à pousser plus à fond l'étude de ces principes de la vie unitive, qui n'ont guère obtenu jusqu'ici l'attention qu'ils me semblent mériter; cela m'a permis aussi de citer plus abondamment de nombreux passages qui comptent assuré-

ment parmi les plus beaux du grand prédicateur. Ainsi du moins ce court volume ne sera pas inutile, je l'espère, « pour mieux connaître Bourdaloue » (1).

(1) Les références des textes cités sont données à l'édition *Vivès* (Paris 1876, 4 vol. in-4°), une des plus répandues et qui reproduit avec une exactitude suffisante le *textus receptus*. C'est ainsi que M. Griselle, le plus sévère des critiques, appelle l'édition princeps du P. Bretonneau, en reconnaissant que « l'éditeur n'a pas touché au fond ni à la doctrine qui étaient sa principale préoccupation » *(Bourdaloue, histoire critique de sa prédication,* Paris, 1901, 2 vol., p. 136, 189...).

Cela pouvait suffire pour une étude qui ne s'attache qu'aux idées et n'emploie guère les textes qu'en série. Cependant, quelques recherches personnelles m'ont amené à cette persuasion que le style même de « Bourdaloue imprimé », si différent qu'il paraisse du « Bourdaloue parlé » des Sermons inédits, est bien de la création de Bourdaloue lui-même (M. Griselle n'en disconvient pas), et que, malgré le zèle excessif de son éditeur, on a de grandes chances de rencontrer en général, les termes mêmes de Bourdaloue écrivain.

L'édition nouvelle, interrompue par la mort du regretté chanoine, est d'ailleurs trop incomplète pour offrir une matière suffisante à une étude d'ensemble.

PREMIÈRE PARTIE

LA PRÉDICATION DE LA GRACE

CHAPITRE I

LA GRACE COMMUNE

Bourdaloue, plus que d'autres orateurs illustres de son époque, pourrait être appelé le prédicateur de la grâce. C'est sur un tel sujet qu'il a ses tons les plus chauds, ses effusions les plus touchantes, ses accents les plus personnels.

Penché sur l'âme humaine en observateur passionné, son regard pénétrant n'y verrait que misère et corruption ; il retirerait de ce spectacle un pessimisme plus absolu que celui du moraliste mondain, qui, à la même époque, publiait ses *Maximes*, pessimisme renforcé de toute la droiture un peu rigide de son caractère, de tout son zèle de prêtre et de religieux, échauffé de tout son feu oratoire. Mais la lumière de la foi lui fait discerner dans les âmes les plus

corrompues la présence, le travail délicat, patient, obstiné de la grâce divine ; il l'a surprise à l'œuvre, cent et mille fois, dans son ministère si chargé de confesseur, et cette vue l'a pénétré d'une admiration émue et reconnaissante. S'il y a dans son éloquence quelque lyrisme, c'est bien lorsqu'il parle de la grâce de Dieu et de ses effets dans l'âme pénitente ou fidèle.

Il suffirait, pour s'en convaincre, de relire le *Sermon sur la grâce* « *Si scires donum Dei* » ; le début déjà, dans sa solennité, a la vibration intime qui sera sensible jusqu'à la fin :

« Sire, ce don de Dieu que ne connaissait pas encore cette femme samaritaine, dont il est parlé dans notre Evangile, et que le Sauveur des hommes lui fit connaître, c'est, selon les Pères de l'Eglise et tous les interprètes de l'Ecriture, la grâce même de Jésus-Christ. Cette grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien et avec laquelle nous pouvons tout; cette grâce, par où, comme dit l'Apôtre, nous sommes tout ce que nous sommes, si nous sommes quelque chose devant Dieu; cette grâce qui nous convertit... cette grâce, qui opère en nous et avec nous tout ce que nous faisons pour Dieu, et qui, dans l'ordre du salut, nous donne, par son efficacité, non seulement le pouvoir, mais la volonté de l'action : voilà, dis-je, mes chers auditeurs, l'excellent don qu'il nous est si important à nous-mêmes de bien connaître. Don parfait, qui nous vient d'en haut et qui descend du Père des lumières. Don au dessus de tous les dons de la nature, et auprès

duquel saint Paul regardait comme de la boue tous les dons de la fortune. Don des dons que Jésus-Christ seul a pu nous mériter et que nous recevons de la miséricorde infinie de Dieu (1). »

Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule fois qu'il invite ses auditeurs à entrer, non pas, comme le Bossuet des Oraisons funèbres, « dans les puissances du Seigneur », mais « dans le trésor immense des miséricordes divines » : c'est par là qu'il veut ramener les pécheurs, dans les sermons sur la *Conversion,* la *douceur de la Pénitence,* la *loi chrétienne (loi de grâce)* et autres semblables ; c'est par là aussi, par la promesse et l'attrait des grâces spéciales qu'il exhorte les âmes pures à la vie parfaite et particulièrement à la vie religieuse.

Aussi insiste-t-il, ici et ailleurs, sur la nécessité d'étudier cette divine psychologie, chacun en soi et pour soi ; car « il nous importe de bien savoir en quoi consiste cette douceur de la grâce... *ce qu'elle doit faire en nous, de quelle manière Dieu veut que nous y répondions* ». Action divine, grâce prévenante, adjuvante abondamment suffisante et quelquefois efficace comme malgré nous ; d'autre part, action hu-

(1) Sermon du *Carême*, pour le Vendredi de la troisième semaine, t. I, p. 401. Cf. l'esquisse d'un autre sermon sur la grâce, dans l'*Essai d'Avent,* t. II, p. 449.

maine qui n'est qu'une réponse, une collaboration, mais active et, autant que possible, fidèle et généreuse : c'est, je crois bien, non pas seulement une vue familière à Bourdaloue, comme à tout penseur chrétien, mais une idée dominante, qui permet d'embrasser d'un coup d'œil, d'unifier, de synthétiser assez parfaitement ses différents principes de vie spirituelle.

Une spiritualité qui nous fixerait trop exclusivement sur notre activité propre ne lui semblerait pas faire la juste part au respect, à la considération affectueuse de la grâce divine, et encore aurait le tort grave en pratique de ne pas nous ajuster avec une exacte fidélité aux incessantes et multiples opérations de la grâce « *multiformis gratiæ Dei* », méritant en quelque mesure les reproches d' « ignorance grossière » et d' « ingratitude criminelle » adressés en son exorde à tous les chrétiens qui négligent de connaître le don de Dieu.

Nous verrons plus loin comment cette connaissance se développe chez lui en une véritable théorie de la « conduite intérieure du Saint-Esprit », ce sera plutôt le point de vue de la réponse humaine ; mais ici nous voyons comment ce principe de vie spirituelle est commandé par l'observation attentive et l'estime profonde des opérations de la grâce.

Bourdaloue nous en expose longuement les deux caractères: douceur et force, qui « font tout le partage » de son discours. Dans le premier point, il esquisse une psychologie, ou une « conduite de la grâce divine » ; comme saint François de Sales il décrit avec complaisance les stratagèmes, les « saintes embûches » de l'amour de Dieu opérant par sa grâce. Il suit pas à pas ses démarches, il admire ses condescendances, sa patience à attendre sans se rebuter, à prévenir le retour du pécheur, à en préparer les occasions, son indulgence qui se contente de bien peu au début, et surtout sait si bien s'accommoder à nos forces, à notre caractère et jusqu'à nos défauts:

« Il ne faut pas s'étonner que la grâce... ait pour premier caractère la douceur, puisqu'elle procède du cœur de Dieu et que c'est le terme de son amour le plus pur pour nous... Pour triompher de nous, elle paraît en quelque sorte s'assujettir à nous. Ne vous offensez pas de ce terme qui ne déroge en rien, comme vous le verrez, ni à la dignité ni à l'efficacité de la grâce et qui, dans ma pensée, ne signifie rien autre chose que sa douceur... Au lieu de nous arracher par violence ce qu'elle veut obtenir de nous, elle nous le demande ; et au lieu de nous le demander avec empire, elle ne l'obtient que par voie de sollicitation et d'invitation. Elle ne nous demande, dit S. Prosper, que pour avoir lieu de nous donner ; et elle nous de-

mande peu pour nous donner beaucoup... Donnez-moi cela, nous dit Dieu : c'est bien peu ; mais de ce peu dépendent toutefois les grâces les plus abondantes. Et en effet, c'est souvent par ce peu, je veux dire par cette petite victoire remportée sur la passion, par cette petite violence faite à l'humeur... que nous nous mettons en état de recevoir la plénitude des dons célestes et des miséricordes du Seigneur.

Disons néanmoins encore quelque chose de plus touchant. Je prétends, avec S. Jean Chrysostome, que la grâce, pour agir avec plus de douceur, s'accommode à nos inclinations, à nos goûts, à nos talents et même en quelque sorte à nos faiblesses, à nos imperfections, à nos défauts... »

Il développe cette pensée, toute salésienne, par l'exemple de la conduite de Notre-Seigneur envers la Samaritaine ; cette femme vaine et curieuse, il l'engage par sa curiosité même :

« N'est-ce pas ainsi que la grâce agit et sur nos esprits et sur nos cœurs ? N'est-ce pas ainsi qu'elle se conforme à nous, ne nous sanctifiant presque jamais (remarquez ceci, je vous prie), ne nous sanctifiant presque jamais d'une manière contraire à nos inclinations naturelles, mais perfectionnant selon Dieu nos inclinations naturelles pour nous sanctifier... Elle prend, dit l'apôtre S. Pierre, par rapport à nous, autant de différentes formes qu'elle trouve en nous de dispositions différentes : *Multiformis gratiae Dei.* Grâce, qui nous engage à être saints comme on voudrait l'être, si Dieu nous en

donnait le choix et que nous n'eussions qu'à en délibérer avec nous-mêmes... elle ne nous demande point d'autre naturel que le nôtre, point d'autre complexion que la nôtre... enfin, dans un sens que vous entendez assez, nous pouvons, en ne cessant point d'être ce que nous sommes, devenir par elle tout ce que nous ne sommes pas (2). »

Le sermon sur la *Conversion de Madeleine* — encore un miracle de la grâce — nous offre un témoignage plus marqué et plus chaudement exprimé de ce qu'on pourrait appeler l'optimisme, à la fois naturel et surnaturel, de Bourdaloue :

« Non seulement l'amour de Dieu expia le péché de Madeleine, mais il en purifia la source. Cette source était son cœur, un cœur sensible et tendre. Or, pour le purifier, elle aima : *Dilexit ;* mais elle aima, dit S. Augustin, Celui qui ne peut être trop sensiblement ni trop tendrement aimé ; et par là, elle se fit de sa sensibilité même et de sa tendresse un mérite et une vertu. Elle comprit que ce n'était pas en vain que Dieu lui avait donné un cœur tendre, que ce cœur était fait pour lui et que, si jusqu'alors il avait été dans le trouble, ce n'était pas parce qu'il était tendre, mais parce qu'il était tendre pour qui il ne le devait pas être... l'amour de Dieu, prenant possession du cœur de cette pécheresse, n'en détruisit pas le tempérament, mais le corrigea...

(2) T. I, p. 406.

Ah ! mon Dieu! Qu'il y a de douceur dans votre sagesse d'avoir tellement disposé les choses, que sans changer de naturel et avec le même cœur que vous nous avez donné en nous formant, de pécheurs nous puissions devenir justes et de charnels, des hommes parfaits et spirituels !... Votre grâce toute puissante, s'accommodant à notre faiblesse, se sert pour notre conversion de notre propre fonds, et nous fait trouver dans nos passions le remède à nos passions mêmes, puisqu'il n'y en a aucune qui, purifiée par votre amour, ne puisse contribuer à notre sanctification (3). »

Ne craignons pas qu'il diminue pour autant les exigences de la grâce, les sacrifices qu'elle réclame de nous ; il les rappelle ici même ; mais enfin il insiste surtout, comme en bien d'autres endroits, sur la facilité, la douceur qu'elle nous fait trouver dans ces luttes et ces renoncements.

Puis, dans son admiration émue pour cette divine pédagogie, il la propose en exemple à ses confrères en sacerdoce :

« Cette instruction nous regarde tous : mais nous en particulier, mes frères ; nous qui, comme prêtres du Seigneur, sommes les dispensateurs de sa grâce, et qui devons, par conséquent, conformer notre conduite à celle de la grâce même... c'est par la douceur de notre zèle que nous devons toucher les pécheurs : autrement, nous n'y réussirons jamais... nous instruirons, nous confondrons, nous épouvan-

(3) T. I, p. 512, 1er Point.

terons, mais nous ne convertirons pas. Sans elle, nous troublerons les consciences, nous désespérerons les faibles, nous révolterons les opiniâtres, mais jamais nous ne les attirerons à Dieu. »

Et il développe cette application, assez inattendue, mais si opportune en ce temps où le jansénisme et sa « morale sévère » sévissait dans le clergé séculier et régulier ; il condamne avec force l'esprit pharisaïque ; il l'oppose à l'esprit de grâce, à « l'infinie douceur avec laquelle Dieu nous gouverne » ; et il termine par ce trait, si expressif pour l'époque : « Si les puissances de la terre dont nous dépendons se comportaient de la sorte envers nous, nous en serions idolâtres... »

II.

Si la douceur de la grâce le touche profondément, la force qu'elle montre à vaincre des obstacles dont il connaît bien la puissance le frappe, au point de lui paraître une des plus évidentes preuves de notre foi :

« ... Il m'a toujours paru, et il me paraît encore, qu'un de ces motifs les plus puissants et les plus convaincants est de voir ce que la grâce opère quelquefois en certaines âmes que Dieu, comme dit le grand Apôtre, a prédestinées pour en faire des vases de miséricorde... Et moi, chrétiens, quand je n'envisagerais que la conversion de cette femme samaritaine, telle qu'elle est rapportée dans l'Evangile, je conclurais sans hésiter qu'il y a un

principe surnaturel qui agit en nous ; que Dieu a de secrets ressorts pour remuer nos cœurs et les tourner comme il lui plaît ; que nous recevons du ciel des impressions qui ne peuvent venir que de la grâce ; et que, par les divines opérations de cette grâce, notre liberté, sans rien perdre de son indifférence et de ses droits, est parfaitement soumise à l'empire de Dieu (4). »

Soucieux, en effet, de maintenir le principe de notre « pouvoir prochain » de résister à la grâce, il ne craint pas cependant de paraître « janséniser » en employant des formules rendues presque suspectes par les docteurs de Port-Royal : « On l'appelle *victorieuse*, et elle l'est en effet... » (5).

Il termine, en exhortant les pécheurs les plus invétérés à la confiance dans cette grâce toute-puissante et les invite même à en devenir les panégyristes, les apôtres : « *Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animae meae...* »

(4) I, 409. Sermon sur la grâce, 2e Point.

(5) Un janséniste naïf, dont M. Griselle a signalé le manuscrit anonyme (*Bourdaloue...*, p. 385, 410), crut devoir, de ce chef, ranger le P. Bourdaloue parmi les « jésuites vrais chrétiens », et même en faire le « héros des orateurs chrétiens », recueillant avec édification des phrases comme celle-ci : « Dans la loi de grâce, Dieu nous donne de quoi accomplir ce qu'il nous commande ; disons mieux, Dieu lui-même accomplit en nous ce qu'il exige de nous. » Mais — oubli involontaire? — il omettait un mot, cependant important : « Dieu nous donne ***infailliblement***... »

Aussi, connaissant les grâces de choix dans le trésor du Père céleste, nous enseigne-t-il à les demander expressément, surtout dans une affaire aussi essentielle que le salut :

« Je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire seulement : Seigneur, sauvez-moi, si c'est votre volonté ; mais je lui dis, et je dois lui dire : Sauvez-moi, Seigneur, et je vous conjure, ô mon Dieu, que ce soit là votre volonté, une volonté spéciale, une volonté efficace... (6). »

Assurément, Bourdaloue est loin de s'entendre avec les jansénistes, qu'il a combattus toute sa vie, même sur la puissance de la grâce, qu'il ne présente pas comme ordinairement et nécessairement irrésistible ; il s'en sépare bien plus encore, en insistant sur l'abondance avec laquelle elle est distribuée, offerte à tous par la libéralité et la miséricorde de Dieu. Il nous a montré comment elle savait s'accommoder à nos dispositions intérieures comme aux circonstances extérieures ; et si le devoir d'état est un des grands lieux communs de sa prédication, c'est en partie parce qu'à ce devoir est attachée toute une importante catégorie de grâces : les « grâces d'état » :

« Grâces communes et grâces particulières ; grâces communes à tous les états, grâces particulières,

(6) T. IV, 268. Désir du salut.

et conformes à l'état que Dieu, par sa vocation, nous a spécialement destiné : les unes et les autres capables de nous soutenir dans une pratique constante des obligations de notre état ; capables de nous assurer contre toutes les occasions, toutes les tentations, tous les dangers où peut nous exposer notre état ; capables de nous avancer, de nous élever, de nous perfectionner selon notre état (7). »

La doctrine de la sanctification par les devoirs et les grâces d'état, il l'a trouvée providentiellement enseignée par celui qu'il regarde comme le grand Docteur de la piété chrétienne, saint François de Sales ; mais ce qu'il apprécie le plus dans sa vertu comme dans sa doctrine, ce pour quoi il n'a pas assez d'éloges, c'est le caractère de douceur, qui lui rappelle celle de Dieu, et plus spécialement celle de la grâce :

« C'est par la force de sa douceur que François a triomphé de l'hérésie et c'est par l'onction de sa douceur qu'il a rétabli la piété dans l'Eglise... Pour établir dans les âmes une solide piété, nul n'a eu le même don que l'évêque de Genève. Son Introduction seule à la vie dévote, combien a-t-elle converti de pécheurs ? combien a-t-elle formé de religieux ? combien d'hommes et de femmes a-t-elle sanctifiés dans le mariage ? combien, dans tous les états, a-t-elle fait de changements admirables?... Pourquoi rapporter un nombre presque infini de

(7) T. IV, p. 276. Possibilité du salut. Cf., t. III, p. 260. Pour la fête de tous les Saints.

miracles que ce livre a produits ? Vous l'avez entre les mains ; et une des marques les plus évidentes de son excellence et de son prix, c'est que, dans le christianisme, il soit devenu si commun. L'avez-vous jamais ouvert, sans vous sentir excités à la pratique de la vertu, sans concevoir de saints désirs d'être à Dieu, sans que l'Esprit de grâce vous ait fait quelque reproche ? Or, ce que vous avez expérimenté, mes chers auditeurs, est une expérience générale... Mais qu'y a-t-il dans cette doctrine qui la rende si universelle et si efficace ? C'est, mes frères, cette douceur inestimable qui faisait distiller de la plume de notre saint évêque, comme des lèvres de l'Epouse, le lait et le miel (8). »

Douceur, non dans les maximes qui embrassent toute la perfection évangélique, mais dans l'onction qui les pénètre de suavité. Et Bourdaloue rappelle encore la nécessité de cet esprit de bonté pour un apostolat efficace ; c'est évidemment une de ses préoccupations profondes et même très personnelles, en réaction contre le jansénisme ambiant, mais peut-être aussi contre la vivacité naturelle de son tempérament (9). Mais il s'agit encore plus d'une disposition d'esprit, fondée sur la foi en la bonté de Dieu, en la charité du Christ, en l'esprit

(8) T. III, p. 380, 381.

(9) T. I, p. 408. Sur la grâce. « C'est à nous que cette morale s'adresse ; souffrez que je vous l'applique et que je me l'applique à moi-même. Car voilà votre modèle et le mien... »

de grâce répandu abondamment dans tous les cœurs. L'esprit de crainte ne sera pas banni de la prédication pas plus que de l'Evangile, mais enfin la loi chrétienne est, par dessus tout, une loi de grâce et c'est ce que Bourdaloue rappelle incessamment, même dans ses sermons les plus austères :

« C'est une loi de grâce, où Dieu nous donne infailliblement de quoi accomplir ce qu'il nous commande... Car de dire que ces secours nous manquent, lors même que nous les demandons ; de dire que toutes ces grandes promesses que Dieu nous a faites, de répandre sur nous la plénitude de son Esprit, n'aillent pas jusqu'à nous donner de quoi soutenir avec douceur et avec joie la pratique de ses commandements ; de dire que la prééminence de la loi de grâce au-dessus de la loi écrite se réduise à rien et que tout l'effet de la rédemption et de la mort de Jésus-Christ ait été d'appesantir le joug du Seigneur ; ah ! chrétiens, ce seraient autant de blasphèmes contre la bonté et la fidélité de Dieu. Que nous manque-t-il donc ? Deux choses : une foi sincère et une espérance vive ; l'une pour nous attacher à Dieu et l'autre pour nous confier en Dieu. Car, en nous unissant à lui par l'une et par l'autre, nous changerions notre faiblesse dans une force invincible...

Que sera-ce, si j'ajoute que cette loi de grâce est encore une loi de charité et d'amour ? Amour et charité, dont l'effet propre est d'adoucir tout, de rendre tout, non seulement possible, mais facile...

Elle est difficile à ceux qui la craignent, à ceux qui la voudraient élargir, à ceux que l'Esprit de Dieu, cet Esprit de grâce, cet Esprit de charité, ne réveille point, n'anime point, ne touche point, parce qu'ils ne veulent pas être touchés... (10) »

C'est donc bien cet Esprit de grâce qui vient tout simplifier et tout adoucir, même les plus rigoureux devoirs qui s'imposent parfois aux âmes les plus faibles ; un prédicateur vraiment chrétien, évangélique, devra prêcher, en même temps que la loi, la grâce, la grâce abondante et toute puissante, la grâce intime et transformante :

« Non, mon Dieu... tant que vous me confierez le ministère de votre sainte parole, je prêcherai ces deux vérités sans les séparer jamais : la première, que vous êtes un Dieu terrible dans vos jugements, et la seconde, que vous êtes le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation... Je dirai à votre peuple... pour ne pas le tromper, que cette sévérité de la pénitence est un joug ; mais je n'oublierai pas de lui dire, pour l'animer à le porter, que c'est votre joug et que vous vous êtes obligé à le porter vous-même avec nous ; que, selon l'expression de votre Apôtre, c'est votre Esprit qui pleure en nous, qui s'afflige en nous, qui fait, si j'ose parler ainsi, pénitence en nous, parce que c'est par lui que nous la faisons et que c'est lui,

(10) T. I, p. 289, 299. Sur la sagesse et la douceur de la Loi chrétienne.

qui, pour nous mettre en état de la faire, nous élève au dessus de nous-mêmes (11). »

Dans le sermon sur les *Remords de la Conscience,* Bourdaloue montre admirablement l'action du Saint-Esprit s'obstinant à la poursuite d'une âme (9)...

Mais si la pénitence doit être sévère pour exercer sur nous les droits de la Justice divine, cependant, la grâce de pénitence doit se résoudre en douceur, car, comme toute autre grâce, elle « procède du cœur de Dieu » par son Esprit « hôte très doux de notre âme », en passant par le cœur de l'Homme-Dieu :

« *In me transierunt iræ tuæ...* Vous avez fait sortir votre colère de votre cœur pour la faire entrer dans le mien : car, si elle était demeurée dans vous, à quoi ne vous aurait-elle pas porté contre moi ? Au lieu que, passant dans moi, elle s'y est, pour ainsi dire, humanisée. Encore, Seigneur, n'avez-vous pas voulu qu'elle passât immédiatement de vous dans moi... mais, pour la tempérer, vous l'avez fait passer premièrement dans le cœur de votre Fils, où elle a presque amorti tout son feu par les saintes et innocentes cruautés qu'elle a exercées sur lui. Et parce que le cœur de votre Fils est la source de toutes les grâces, c'est là, dans ce centre de la sainteté et de la miséricorde qu'elle a pris une vertu salutaire pour me sanctifier... Elle rendra

(11) T. I, p. 69. Sur la sévérité de la Pénitence.
(12) T. II, p. 249. 1er Point.

ma pénitence sévère et, par un heureux retour, plus ma pénitence sera sévère, plus elle me deviendra douce (13). »

On voit à quelles sources Bourdaloue puisait un optimisme vraiment « surnaturel »... Cette foi communicative en la bonté de Dieu, en sa divine libéralité, il l'a trouvée sans doute dans les traditions de sa famille religieuse (14), mais il l'a fortifiée de son observation et de son expérience personnelles.

Prédicateur quelquefois austère du devoir, il est plus encore, et avec une éloquence plus chaude et plus persuasive, le panégyriste de la grâce et de ses œuvres même les plus intimes et les plus mystérieuses... ...

CHAPITRE II

La Paix ; Le Centuple ; Les Graces « spéciales »

I

La grâce actuelle, pour Bourdaloue, n'est pas

(13) T. I, p. 65. Sur la sévérité de la Pénitence, fin du 1er Point.

(14) Voir l'*Appendice* sur les « Maîtres spirituels de Bourdaloue », parag. I.

qu'un acte transitoire, une aumône occasionnelle de la bonté divine ; c'est une « action » multiple et prolongée qui tend à prendre l'empire d'une âme pour y établir, malgré les résistances des puissances du mal, un état de paix intime et délicieuse, à la fois récompense et signe du règne de Dieu en elle.

C'est déjà cette perspective qu'il ouvre aux pécheurs, par delà et même parmi les austérités et les luttes de la pénitence :

« ... J'appelle, avec Tertullien, la félicité du pécheur dès cette vie, ce qui produit en lui la paix et le calme de la conscience, ce qui le remplit de la joie du Saint-Esprit, ce qui le met dans toute l'assurance où il peut être contre les jugements de Dieu. Or, voilà les effets naturels de la pénitence que je vous prêche : première vérité, vérité incontestable et qui est de la foi... Ecoutez-moi : ceci vous édifiera plus que tout ce qu'il y a d'effrayant et de terrible dans la religion (1). »

« Cette paix de Dieu, comme l'appelle saint Paul, parce qu'elle est en effet souverainement et par excellence le don de Dieu..., cette paix qui surpasse tout autre sentiment, tout autre bien, tout autre plaisir, et sans laquelle même il ne peut y avoir ni bien ni plaisir dans la vie..., cette paix qui met le repos dans le cœur, qui en fait cesser les troubles, qui en apaise les remords... De cette paix naît une sainte joie : autre fruit de la sévérité

(1) T. I, p. 65. Sur la sévérité de la Pénitence. 2e Partie.

de la pénitence, autre don de l'Esprit de Dieu, qui, pour cela même, est appelé dans l'Ecriture la joie du Saint-Esprit : *Gaudium in Spiritu Sancto.* Qui peut l'exprimer, chrétiens, qui peut la connaître, sans l'avoir sentie ?... C'est un mystère impénétrable pour l'homme charnel et animal ; mais c'est justement... parce qu'il ne l'a jamais éprouvée qu'il doit s'en rapporter à ceux qui l'éprouvent (2). »

Et s'armant du témoignage de saint Augustin, Bourdaloue bataille contre l'incrédulité des mondains infidèles, mais surtout contre la fausse sévérité des jansénistes, qui n'est propre qu'à décourager les faibles en enlevant tout attrait à la pénitence.

Un pareil état est, d'ailleurs, normal pour le chrétien fidèle encore plus que pour le pécheur pénitent : c'est, dès cette vie, la « récompense des justes », gage sensible, même pour les incrédules, de la récompense céleste (3)...

Le sermon sur la *Paix chrétienne* est, au jugement de M. Griselle, « un de ceux que Bourdaloue a le plus souvent répétés ». Dans l'édition Bretonneau, il est placé au dimanche de Quasimodo, c'est-à-dire au dernier exercice de la Station de Carême ; et c'est là, en effet, d'après l'exorde et le sujet, sa place naturelle. Le premier point montre la paix de l'esprit

(2) *Ibid.*, p. 66.
(3) *Sermon sur la Récompense des Saints*, t. I, p. 10.

assurée par la foi contre les incertitudes troublantes de l'incrédulité ; le deuxième oppose aux inquiétudes inévitables du pécheur la tranquillité du cœur qui est en paix avec Dieu et, par conséquent, avec le prochain et avec lui-même. Le passage le plus remarquable et d'ailleurs bien connu est la péroraison, où Bourdaloue, comme il le fait volontiers lorsqu'il s'agit d'une idée qui lui est particulièrement chère, fait intervenir son autorité et son expérience personnelles :

« ... Voilà, chrétiens, le bienheureux état des justes, ou des pécheurs mêmes, quand ils ont trouvé la paix de Dieu en se réconciliant avec Dieu... Je parle de tous les chrétiens qui, dans la pratique des vertus, sont fidèles et persévèrent dans son amour. Oui, mes chers auditeurs, voilà votre état, quand vous marchez dans la voie de l'innocence et de la pénitence...

« Voilà l'état, ô mon Dieu, le dirai-je ? où, quoique indigne de vos miséricordes, il me semble que je me suis quelquefois trouvé moi-même et où je me trouve encore quand je me tourne vers vous. Quoique je ne puisse savoir avec assurance si je suis en grâce et digne d'amour, permettez-moi néanmoins, Seigneur, de faire cette confession publique. Je ne sais si vous êtes content de moi et je reconnais même que vous avez bien des sujets de ne l'être pas, mais, pour moi, mon Dieu, je dois confesser à votre gloire que je suis content

de Vous et que je le suis parfaitement. Il vous importe peu que je le sois, ou non ; mais après tout, c'est le témoignage le plus glorieux que je puisse vous rendre : car dire que je suis content de Vous, c'est dire que Vous êtes mon Dieu, parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui me puisse contenter (4). »

II

Si l'abondance de la grâce et la paix sont ainsi promises et en fait généreusement accordées à toutes les âmes de bonne volonté, il est une promesse spéciale pour celles qui ont fixé, consacré cette bonne volonté par un engagement spécial et définitif : c'est la promesse du *centuple* réservé aux âmes religieuses. Bourdaloue, assurément, comme religieux aussi bien que comme prédicateur, ne pouvait manquer de commenter éloquemment cette doctrine évangélique ; mais il l'a fait avec une conviction d'autant plus vive qu'il y trouvait la confirmation doctrinale et aussi expérimentale de son optimisme surnaturel.

Dans le troisième sermon sur l'*état religieux*, il affirme l'existence de ce centuple avec l'autorité qu'il savait revendiquer pour la parole divine ; et, avec la même certitude, il en appelle à l'expérience des âmes vraiment religieuses.

(4) T. I, p. 603. Sur la paix intérieure, fin.

Toute la deuxième partie de ce sermon est à lire à ce sujet ; n'en retenons qu'une analyse, non pas froide et didactique, mais échauffée d'une sorte de curiosité passionnée :

« ... Mais quel est donc enfin ce précieux centuple que le Fils de Dieu nous propose ? A Dieu ne plaise... que, suivant la pensée de quelques interprètes, je le fasse consister dans les avantages temporels qui se trouvent attachés à la profession religieuse..., une vie exempte de soins, un établissement sûr et tranquille, un port à l'abri des orages du siècle... ; nous attendons quelque chose de plus solide. Ce centuple donc, selon saint Bernard, c'est la préférence que notre état nous donne, au dessus de tous les autres, par rapport aux dons spirituels, qui sont les vrais dons de Dieu... Ce centuple, c'est la liberté de l'esprit, qui nous affranchit de la servitude du monde..., c'est la facilité de nous sauver et l'impuissance morale de nous perdre. Ce centuple, c'est la paix intérieure de la conscience..., c'est la douceur d'une sainte société..., c'est la plénitude de ces consolations célestes dont l'âme séparée de tout et unie à Dieu peut se féliciter... Le dirai-je ? ce centuple, ce sont les croix mêmes que nous avons à porter et qui, par l'onction de la grâce, non seulement s'adoucissent dans la religion, mais y tiennent lieu de consolation.

« Ce centuple est encore quelque chose au-delà de tout ce que je dis : c'est ce que je ne puis exprimer ; c'est ce que Dieu, tout pécheur et tout lâche que je suis, m'a fait plus d'une fois éprouver ; c'est ce qui m'a cent fois donné ces délicieux dé-

goûts du monde qui surpassent toutes les délices du monde ; c'est ce qui fait que tout le monde et toutes ses pompes ne me touchent point, que je me passe aisément de lui, que ses établissements, ses prospérités, ses honneurs ne sont pas même des sujets de tentation pour moi (5). »

Ainsi, dans un entraînement qui n'est pas purement oratoire, on le sent bien, Bourdaloue, plutôt que de renoncer trop vite à décrire ce « précieux centuple », jusque dans ses éléments ineffables, se laisse aller à des confidences d'ordre très intime.

Il y revient d'une manière plus posée dans les *Pensées sur l'Etat religieux* (6), insistant toujours sur le caractère surnaturel de ces biens tout à fait compatibles avec la croix ; enfin, dans la *Retraite aux personnes religieuses*, il nous donne en quelques mots la substance de sa théorie : « ... le dégagement du cœur, l'affranchissement de tous les soins de la vie, le témoignage d'une bonne conscience, la paix intérieure, les impressions secrètes de l'Esprit de Dieu qui se communique à l'âme religieuse et qui la remplit d'une joie toute pure et toute céleste... » (7)

Ecartant donc tout élément naturel, malgré

(5) *Sermon sur le renoncement religieux*, t. III, p. 525.
(6) T. IV, p. 469. Véritable bonheur de l'état religieux.
(7) T. IV, p. 564. Du règne de Jésus-Christ dans l'âme religieuse.

quelques apparences, et conformément à la pensée expresse de Bourdaloue, nous pourrions distinguer dans le « centuple », si nous voulions en faire une analyse plus didactique, un élément négatif : séparation du monde, de ses soins et de ses dangers, de ses orages et de ses fausses joies ; cette séparation, si elle est intime et effective, produit une indifférence, un « abandon », une paix qui à elle seule serait un vrai centuple, surtout par comparaison avec les misères du monde, dont la vue, dit-il, donnerait « un sentiment presque naturel », c'est-à-dire une connaissance « réelle », expérimentale de ces biens surnaturels :

« ... Ah ! mes chères Sœurs, vous et moi qui avons renoncé au monde, nous serions, en vue de tout cela, remplis, animés, pénétrés d'une vive et intime reconnaissance envers notre Dieu. Les actions de grâces que nous lui rendons pour le bienfait inestimable de notre vocation, ne procéderaient plus seulement de la foi qui nous élève à l'espérance des biens futurs, mais d'un sentiment presque naturel et que l'expérience même des biens présents produirait en nous. Sans attendre d'autre centuple que celui-là, nous éprouverions dès maintenant, mais avec un excès de douceur qui serait comme l'avant-goût de notre béatitude, combien il est avantageux d'avoir tout méprisé pour Jésus-Christ (8). »

(8) T. III, p. 535. Sur l'opposition mutuelle des religieux et du monde.

Cependant, cet « excès de douceur », comme les « délicieux dégoûts du monde » nous révèlent une action plus spéciale et immédiate de la grâce, qui forme l'élément positif et principal du centuple : grâce extérieure, dans la sainteté de l'état, la ferveur de l'émulation ; grâce surtout intérieure : l'onction jusque dans la souffrance, les « impressions de l'Esprit de Dieu » qui vont quelquefois jusqu'à la « plénitude des consolations célestes ».

Ces mots pourraient sembler une exagération oratoire, si Bourdaloue, comme pour les justifier, n'entr'ouvrait le trésor des grâces de choix, de faveurs intimes et mystérieuses, « quelque chose au delà » de tout ce qu'il dit, et qu'il ne peut exprimer :

« ... Tout contribue à ce contentement et à cette tranquillité d'une âme vraiment religieuse..., surtout l'onction intérieure de la grâce divine qui la remplit. Car Dieu, fidèle à sa parole, a mille voies secrètes pour se communiquer à cette âme et pour la combler des plus pures délices (9). »

III

Cette grâce — réservée il est vrai aux âmes « vraiment religieuses » — a donc parfois des

(9) T. IV, p. 471. Bonheur de l'état religieux.

formes plus intimes, plus pénétrantes que la grâce commune, et cependant, soit qu'il juge que ce qu'il a éprouvé, « tout pécheur et tout lâche » qu'il est, doit être octroyé assez largement par la libéralité divine, soit plus encore parce qu'il a connu intimement de nombreuses et ferventes âmes religieuses, Bourdaloue affirme volontiers avec force la réalité de ce qu'il considère comme la meilleure part du centuple : « ces grâces spéciales..., ces communications intimes dont vous gratifiez tant de parfaits religieux » (10).

De ces « grâces spéciales », pour lui emprunter un mot qui ne préjuge rien de la question mystique, Bourdaloue, on l'a déjà remarqué sans doute, parle volontiers. Il en avoue assez facilement le caractère mystérieux, qui les distingue des grâces communes, des consolations ordinaires ; car il n'est pas homme à aimer les confusions pour lui-même et pour les autres. Ces grâces, qui évidemment ne sont pas réservées aux seuls religieux, se manifesteront dans la prière la plus commune, par exemple, dans l'exercice de l'union à Dieu par les oraisons jaculatoires :

« ... Ce n'est pas sans retour de la part de Dieu, ni même sans le retour quelquefois le plus sensible,

(10) T. IV, p. 560. *Retraite.* — Retour de l'enfant prodigue.

Dieu ne manque guère de répondre et de faire entendre secrètement sa voix. On l'écoute, et on se sent tout animé, tout excité, tout pénétré. Il y a même des moments où l'on se connaît à peine soi-même. Et c'est bien là que se vérifie ce que nous lisons dans l'excellent livre de l'Imitation de Jésus-Christ : *Le Seigneur se plaît à visiter souvent un homme intérieur ; il s'entretient doucement avec lui ; il le comble de consolation et de paix, et il en vient même à une familiarité qui va au-delà de tout ce que nous pouvons comprendre.* Heureuse une âme qui, sans bien comprendre ce mystère de la grâce, se trouve toujours en disposition de l'éprouver (11). »

Plus souvent, les sacrements seront l'occasion de pareilles « visites » :

« ... Ce qui allume la ferveur, ne sont-ce pas les saints mouvements de la grâce ?... Aussi est-il vrai qu'on ne se retire point communément du saint tribunal, sans emporter une certaine onction qui s'insinue dans le cœur et qui occupe, pour ainsi dire, toute la capacité de l'âme. On se sent tout recueilli en soi-même, tout pénétré d'une joie céleste et intérieure, quelquefois même tout attendri de dévotion : les yeux se baignent de larmes, le cœur éclate en soupirs ;dans l'ardeur où l'on est, on redouble le pas, on avance, on se rend plus

(11) T. IV, p. 386. Usage des oraisons jaculatoires.

régulier que jamais et plus assidu à tous ses exercices... (12) »

Mais surtout la présence eucharistique, soit dans la sainte Communion, soit même dans les visites au Saint-Sacrement, sera une source abondante des divines familiarités : « Jésus nous parle dans son Sacrement », et il s'étend longuement sur la douceur et les effets de cette parole intérieure :

« ... Il accompagne et, pour m'exprimer de la sorte, il assaisonne ses paroles de toute l'onction de la grâce. Qui peut dire quels sont les effets merveilleux de cette onction divine ! Est-il une âme si froide que tout à coup elle n'enflamme..., une âme si lente et si endormie qu'elle ne remue et dont elle ne réveille toute l'activité... De sorte que l'âme, sans bien savoir comment, se trouve tout autre qu'elle n'était... Plus de difficultés qui l'étonnent, plus de troubles qui l'agitent, plus de chagrins qui l'abattent. Le calme règne dans cette âme ; tout y est en paix.

« Que dirai-je même de ces faveurs plus particulières qu'elle reçoit quelquefois ? Que dirai-je de ces élévations vers Dieu, de ces connaissances qu'elle acquiert de l'être de Dieu? car, étant comme abîmée en Jésus-Christ, ne l'est-elle pas dans le sein de la Divinité même, et que n'y voit-elle

(12) T. II, p. 501. *Essai d'Avent ;* sermon sur la fréquente confession.

pas ? Ce sont là, j'en conviens, des dons extraordinaires, mais ces dons singuliers et si relevés, où les obtient-on et où doit-on plutôt les obtenir que devant le Sacrement d'un Dieu qui en est le dispensateur ? (13). »

Ainsi, au delà des grâces spéciales, auxquelles il ne semble pas attribuer un caractère extraordinaire, malgré leur nature mystérieuse et leurs effets merveilleux, Bourdaloue fait entrevoir une autre zone de grâces proprement extraordinaires. Est-ce pour nous y arrêter brusquement et en détourner nos regards ? Non : dans ce passage et dans plus d'un autre, une sorte d'élan mystique l'emporte avec ses auditeurs vers ces régions spirituelles, dont, par ailleurs, il interdira sévèrement l'accès et même le désir aux âmes plus curieuses et prétentieuses que généreuses et fidèles. La doctrine de Bourdaloue sur ce point n'est pas, nous allons le voir, uniquement restrictive et encore moins prohibitive...

(13) T. II, p. 518. *Essai d'Octave du Saint-Sacrement.* Jésus-Christ conversant dans l'Eucharistie, 1er Point.

CHAPITRE III

Les graces extraordinaires. L'état mystique. — Le Quiétisme.

I

Quand on parle de mystique à propos de Bourdaloue, c'est presque toujours pour rappeler son terrible sermon sur la Prière, où il jette l'anathème sur les Quiétistes, et en général sur ceux qui préfèrent l'oraison extraordinaire à la prière commune.

Il me semble d'autant plus indiqué d'aborder sa doctrine mystique par le côté positif, sans prétendre que cette doctrine soit construite de toutes pièces, ni parfaitement cohérente : Bourdaloue est un prédicateur, et non un professeur ou un auteur ; au point de vue spirituel, il est bien plus un « praticien » qu'un théoricien. L'expression de sa pensée dépend beaucoup des circonstances, des nécessités de son auditoire, des besoins de la société chrétienne ; mais sa pensée intime, sans être jamais explicitée en théorie complète, doit donner une impression dominante, qu'il sera sans doute possible de discerner parmi des expressions quelque peu divergentes.

Nous avons vu combien il est admirateur. « amateur », pourrait-on dire, de psychologie surnaturelle, comme il aime à suivre l'action intime de la grâce jusqu'aux régions du mystère et même de l'extraordinaire. En fait, on pourrait trouver, chez lui, une description assez caractéristique, quoique sommaire et occasionnelle, des principaux états mystiques.

Pour ce qu'il appelle grâces spéciales, et dont il parle si volontiers, on a pu remarquer des éléments communs, des termes même presque réservés à l'état proprement mystique. Mais comment ne pas penser, en lisant le passage suivant, à l'oraison de quiétude, telle qu'elle est décrite par sainte Thérèse ou saint François de Sales :

« ... Ce n'est point par une abondance de paroles, que l'on s'énonce; souvent, la bouche ne dit rien, mais l'âme sent. Et qu'est-ce que ce sentiment? Qu'il est touchant, qu'il est consolant, qu'il est efficace et puissant ! A l'exemple de ce disciple favori, qui reposa sur le Cœur de Jésus-Christ, on s'endort tranquillement entre ses bras et sur son sein. Quel mystérieux sommeil! quel repos! (1) »

De pareilles descriptions, concernant des faveurs plus extraordinaires, lui paraissent propres à attirer les âmes pieuses vers une

(1) T. II, p. 521. Jésus-Christ conversant dans l'Eucharistie, 2e Point.

dévotion plus intérieure en même temps que plus sincère et servir comme d'argument apologétique à l'égard des mondains plus ou moins libertins. S'ils sont tentés de douter des béatitudes célestes, Bourdaloue les renvoie à l'expérience des justes sur cette terre :

« ... Vous me demandez un préjugé sensible de ce que la foi nous enseigne, sur tout ce que je viens de vous dire ? Le voici : c'est que tout ce que j'ai dit, non seulement s'accomplira, mais s'accomplit en quelque manière, dès maintenant, dans la personne des justes. Je m'explique : ce qui nous fait sensiblement connaître que les élus de Dieu seront rassasiés de la possession de Dieu, c'est qu'en effet, dès cette vie nous voyons des hommes, qui, par un esprit de religion, renonçant à tout le reste, se tiennent heureux de ne posséder que Dieu et de ne s'attacher qu'à Dieu. Sans parler des saints glorifiés, nous voyons des saints sur la terre qui jouissent déjà en quelque sorte de ce bonheur... Il y en a peu, si vous voulez, dans ce degré de perfection ; mais il y en a, et peut-être en connaissez-vous qui y sont parvenus. Des hommes détachés du monde, qui ont tout quitté pour Dieu et qui trouve tout en Dieu ; des hommes qui, contents de Dieu..., enchérissant même sur David, pourraient dire, non plus comme lui: *satiabor*, je suis rassasié, mais : je le suis, du seul avant-goût de votre gloire. Oui, nous en voyons des exemples ; et Dieu, ou pour nous édifier, ou pour nous confondre, nous en met devant les yeux (2). »

(2) T. I, p. 9. Sermon pour la Fête de tous les Saints.

Ici encore, Bourdaloue se réfère à ses observations personnelles, soit qu'il s'agisse de quelqu'un de ces « parfaits religieux », dont il nous a vanté l'intime félicité, soit qu'il songe à cette « bonne âme », cette « simple fille », « une domestique, une villageoise », dont il parle avec tant d'admiration dans les *Pensées sur la Simplicité évangélique,* et que nous retrouverons...

Si, comme panégyriste, il aime à nous faire admirer les dons extraordinaires des grands favoris de Dieu, d'une sainte Geneviève, d'un saint Benoît, des saints Solitaires, il a toujours soin de rapprocher de nous ces modèles un peu lointains, en faisant allusion aux « saints de la terre », pour pouvoir nous exhorter à les imiter dans quelque mesure :

« ... Tel était l'objet qui animait vos saints, dans ces longues et ferventes oraisons où descendaient sur eux les plus purs rayons de votre clarté céleste, où vous les éleviez aux plus hautes connaissances de vos adorables et innombrables perfections, où ils vous contemplaient comme face à face, où ils s'abîmaient et se perdaient amoureusement en vous, où leurs cœurs s'embrasaient du feu le plus ardent, et où ils goûtaient des douceurs ineffables...

« Par votre grâce, ô mon Dieu, cet esprit de prière ne s'est point retiré du christianisme. Il y est encore et il agit parmi ce petit nombre de justes

que vous vous êtes réservés sur la terre... Vous voyez leurs larmes, vous entendez leurs soupirs, vous êtes témoins de leurs secrets élancements vers vous, de leurs désirs enflammés, de leurs saints transports.

« Hélas ! malgré toute mon indignité, voilà où je pourrais aspirer et parvenir moi-même, si j'apportais à la prière plus de soins, plus de préparation... (3). »

Bourdaloue veut encourager des âmes éprouvées par les sécheresses ; et, en décrivant ces épreuves de la vie intérieure, il rencontre des traits qui ne semblent guère convenir qu'aux purifications mystiques :

« ... Il est vrai que les dégoûts de la prière où nous tombons à certains temps, que ces langueurs sensibles et ces désolations qui nous abattent.. sont quelquefois de simples épreuves dont se sert votre Providence pour purifier vos élus et les perfectionner. Vous vous éloignez en apparence, lors même qu'ils vous cherchent avec l'attention la plus pure et le zèle le plus sincère... ; vous les laissez en d'épaisses ténèbres et dans une nuit obscure qu'ils ne peuvent percer ; à peine leur reste-t-il quelque lueur pour se conduire. Situation affligeante et presque accablante : il n'y a que ceux qui passent ou qui ont passé par ce désert, qui puissent bien connaître ce qu'il en coûte pour y marcher... Vous voulez leur apprendre à vous ser-

(3) T. IV, p. 375. Sécheresse et aridités dans les prières.

vir pour vous-même et par un pur esprit de foi et d'amour..., et non point pour les consolations intérieures ni toutes les douceurs spirituelles qui pourraient les attirer à vous et les y attacher... (4). »

L'oraison désolée de Jésus au Jardin des Oliviers est le prototype de ces épreuves intimes, décrites évidemment d'après une observation et peut-être une expérience personnelles :

« ... Mais si Dieu, dans l'orage dont nous sommes assaillis, s'éloigne de nous, ou, pour parler juste, si Dieu se comporte envers nous comme s'il s'était éloigné de nous : car voilà quelquefois comme il traite une âme affligée, la livrant en apparence à elle-même, ne lui donnant ni vues, ni lumière, ni goût... En quel abattement elle tombe!... Quel ennui la saisit et la désole!... Sa foi vient au secours et lui dicte intérieurement d'aller à Dieu. Elle y va ; mais elle le cherche et ne le trouve point. Elle frappe à la porte, mais il semble que le ciel est fermé pour elle, il semble qu'il n'y a pas de Dieu qui l'écoute... Peut-être se rencontre-t-il un ministre du Seigneur qui, comme l'ange envoyé d'en haut, la relève, la rassure, la ranime..., mais c'est seulement un appui pour ne pas succomber, et non point un adoucissement qui lui rende la paix et qui fasse couler sur elle quelques gouttes de l'onction divine...

« ... Voilà l'écueil où les âmes qui paraissent le mieux affermies ne sont que trop sujettes à échouer : c'est là qu'elles commencent à se dé-

(4) *Ibid.*, p. 377.

mentir... Mais c'est en ce temps d'épreuve, que je dois m'armer de toute la force chrétienne et faire à Dieu une sainte violence pour m'approcher de lui, malgré ses rebuts apparents... Vous me délaissez, mon Dieu, mais je ne vous délaisserai point. Vous me délaissez, en me privant de cette présence sensible dont vous favorisez vos élus ; mais je ne vous délaisserai point, en perdant cette union inviolable et essentielle que vos élus ont avec vous, et qu'ils doivent toujours conserver. Au contraire, plus je me verrai abandonné de vous, ou plus je croirai l'être, plus je m'abandonnerai à vous; et, avec les simples vues de la foi qui me restent, je vous dirai tout ce que je vous disais en ces jours de bénédiction et de paix, où vous daignez vous communiquer à moi et me gratifier de vos plus doux entretiens et de vos plus consolantes visites (5). »

II.

Visites ou abandons, ces phénomènes intérieurs semblent bien avoir le caractère passif propre aux états mystiques. Aussi, quand Bourdaloue exhorte ses auditeurs à les désirer ou à s'y disposer, nous livre-t-il, sans trop y songer, sans doute, quelques éléments d'une doctrine sur la vocation et la préparation mystiques.

Certes, il n'encouragera jamais les préten-

(5) T. IV, p. 102. Sur la Prière de Jésus-Christ au Jardin.

tions des âmes orgueilleuses ou les illusions des âmes paresseuses ; il rabattra quelquefois rudement ces « vues trop élevées et trop mystiques » ; mais il est rare qu'il s'en tienne là, surtout lorsqu'il n'a pas en vue les quiétistes.

Comment, en effet, prohiber absolument le désir de ces «grâces spéciales », dont il vante si souvent les effets merveilleux, qui semblent être par excellence ces « grâces efficaces » qu'il nous enseigne à demander avec une confiante hardiesse.

Ces communications divines sont le « pain des enfants » ; mais les âmes imparfaites peuvent demander au moins les miettes du festin ; quant aux pécheurs pénitents, « Dieu, de tous les temps, les a favorisés des grâces les plus singulières ».

Ainsi, une âme, éprouvée par le dégoût de la communion, demandera humblement sa petite part du « commerce intime » dont jouissent les âmes plus privilégiées :

« ... Je sais, mon Dieu, combien je mérite peu d'avoir avec vous ce commerce intime dont vous honorez, à votre autel, certaines âmes choisies. Ce n'est point encore là que j'aspire ; mais du moins, favorisez-moi d'un regard, faites luire à mon esprit quelques étincelles de ces lumières vives et ardentes qui les pénètrent et qui les ravissent hors d'elles-mêmes, faites-moi sentir quelques-unes de

ces touches secrètes et de ces divines impressions qui les jettent en de si doux transports aux approches de votre aimable Sacrement... Si je vous demande que vous changiez mon cœur, c'est afin qu'il s'attache pour jamais à vous, afin qu'il ne se tourne plus que vers vous, afin qu'il ne goûte plus de plaisir qu'en vous (6). »

Après nous avoir fait admirer l'oraison sublime des saints et des justes, il nous impose cette conclusion assez inattendue : « Hélas ! voilà, malgré toute mon indignité, voilà où je pourrais aspirer et parvenir moi-même, si j'apportais à la prière plus de soin » (7). Et parce que, sans doute, ces aspirations si hautes sont plus décourageantes qu'efficaces pour une âme déprimée, on lui permet de les reporter provisoirement sur des faveurs moins élevées, mais que la miséricorde divine met plus facilement à notre portée :

« ... Je n'attends pas, toutefois, Seigneur, que d'abord vous me traitiez comme tant d'âmes vertueuses, ni que vous me favorisiez des mêmes communications. Ce sont des grâces qu'il faut mériter et dont vous récompensez notre fidélité et notre constance. Mais, du reste, ayez pitié, mon Dieu, de ma faiblesse et, pour seconder mes efforts, faites au moins couler sur moi quelques gouttes de cette

(6) T. II, p. 421. Désir et dégoût de la Communion.
(7) Voir plus haut, p. 18.

rosée qui s'insinue dans les cœurs les plus endurcis et qui les amollit. Sans cette onction divine, je me défie de ma fermeté et de mon courage... (8). »

Il arrive même que Bourdaloue gourmande les âmes « de peu de foi » qui, doutant de l'efficacité de cette onction divine, négligent de s'y disposer par la prière :

« ... Hé! qui êtes-vous, homme de peu de foi, pour mettre des bornes à la vertu de la grâce et à la douceur de son onction? Est-il un cœur si serré qu'elle ne puisse ouvrir et où elle ne puisse pénétrer? Et partout où elle s'insinue et où elle pénètre, est-il une blessure si profonde, si envenimée, si cuisante, dont elle ne puisse amortir le sentiment ? Vous avez mille voies, Seigneur, pour la répandre, cette onction sainte. Ces voies nous sont inconnues, mais c'est assez que vous les connaissiez. Votre esprit souffle où il veut, quand il veut, de la manière qu'il veut. Nous ne savons où il va ni comment il y va ; mais, enfin, il y va, lorsqu'on a pris soin de l'y appeler, et il apporte l'abondance de la paix. Oh! qu'il est doux, cet Esprit du Seigneur! (9) »

Ainsi, tout en signalant, comme d'habitude, le caractère mystérieux de ces « voies » de la grâce, où l'initiative appartient plus que jamais à l'Esprit de Dieu, Bourdaloue note, cependant,

(8) T. IV, p. 376.
(9) T. IV, p. 379. Recours à la prière dans les afflictions.

qu'elles sont sous la dépendance de lois générales que Dieu a établies lui-même :

« ... Quoiqu'il soit vrai que, sans égard aux dispositions d'une âme, quelque bien préparée qu'elle puisse être, vous l'éprouvez quelquefois par des sécheresses où sa volonté n'a point de part ; il est certain, néanmoins, suivant l'ordre commun de votre Providence, qu'à proportion des efforts que nous faisons pous vous chercher dans l'oraison, nous vous y trouvons, que c'est aux âmes les plus vigilantes, les plus attentives sur elles-mêmes, que vous vous communiquez avec plus d'abondance (10). »

* * *

Il y a donc une préparation active et nécessaire aux visions de Dieu ; ce sont, d'ailleurs, les exercices essentiels de la vie intérieure, que Bourdaloue enseigne et que nous verrons dans la deuxième partie de ce travail : exercices d'union, comme l'oraison, la « conduite du Saint-Esprit », la présence de Dieu... ; exercices de purification, comme la « vigilance sur soi-même », la « simplicité » ; tout cela, bien entendu, poussé à un suffisant degré de perfection et surtout de générosité.

La préparation par la vie d'oraison fait le sujet du deuxième point, dans le *Panégyrique*

(10) T. IV, p. 376. Sécheresses et aridités dans la prière.

de sainte Thérèse ; et, contre les faux mystiques, Bourdaloue insiste sur la nécessité et l'efficacité de cette préparation aux grâces les plus extraordinaires, par la longue et active fidélité aux exercices de l'oraison ordinaire :

« ... Il s'agit, ici, de cette oraison extraordinaire et excellente, où l'âme, suivant la doctrine de saint Denis, reçoit les opérations divines, plutôt qu'elle n'opère elle-même.

« ... Si cette oraison tout extatique est un don de Dieu, comme le Docteur angélique le reconnaît, il vous est important d'apprendre trois choses : premièrement, par où l'on s'y doit disposer ; secondement, avec quel esprit il le faut recevoir; et, en dernier lieu, comment on en peut faire le vrai et juste discernement... Saintes Filles de sainte Thérèse, voilà qui vous regarde encore plus particulièrement que le reste des fidèles. J'ose même ajouter que, le bras de Dieu n'étant point raccourci, et que, ses miséricordes n'ayant point de bornes ni de temps limité, il n'y a rien de si relevé dans l'oraison, où, sur les vestiges de votre bienheureuse Mère, vous ne puissiez parvenir. Ecoutez-moi donc et profitez des trois instructions les plus nécessaires, dans le désir que vous avez conçu de vous avancer, selon votre vocation et par le secours de la grâce, aux degrés les plus éminents de la vie intérieure et spirituelle (11). »

On s'y dispose principalement, surtout dans

(11) T. IV, p. 84.

la vie contemplative, par la fidélité persévérante dans la prière, à travers les sécheresses :

« ... Tout gratuit qu'est le don de la contemplation, il ne le fut jamais moins que dans la personne de sainte Thérèse ; et si Dieu peut être engagé, par la fidélité d'une âme, à l'en gratifier, nulle autre n'eut plus de quoi l'attirer dans elle, ni ne se mit plus en état de l'obtenir... Frappez assidûment à la porte du ciel par la prière, dit saint Augustin, et l'on vous ouvrira par la contemplation : *Pulsate orando, et aperietur vobis contemplando...*

« La voie qui conduit là et par où tous les saints ont marché, ce sont les exercices ordinaires de l'oraison : exercices solidement pratiqués et constamment soutenus, malgré les stérilités, malgré les ennuis, malgré les vivacités naturelles de l'esprit et les difficultés qu'il trouve à se captiver et à s'appliquer. C'est ainsi que Dieu veut être recherché ; et n'est-il pas bien juste qu'il le soit, puisqu'il est le centre de toute perfection? (12). »

Bourdaloue, reprenant un lieu commun qu'on trouve dans l'Imitation et déjà dans saint Bernard, s'étonne qu'il y ait « maintenant si peu d'âmes contemplatives », et il en trouve la cause, non dans l'appel divin restreint à un très petit nombre, mais dans le manque de générosité du grand nombre des âmes, qui s'arrêtent aux premières difficultés, ou même prétendent arriver sans effort aux plus hauts sommets :

(12) T. IV, p. 85.

« ... On voudrait, du premier pas, arriver à la terre de promission et y être admis, sans passer par le désert... On voudrait que, d'abord et à chaque moment, l'Esprit de Dieu nous transportât, qu'il nous enivrât de mille douceurs, qu'il nous ravît, comme saint Paul, au troisième ciel, qu'il nous donnât, si j'ose le dire, dès cette vie, une claire vision de l'être divin et de ses adorables attributs. Mais parce que ce n'est point là l'ordre de la Providence et que, pour s'élever au point où l'on aspire, il y a des démarches à faire, il y a des épreuves à essuyer, il y a des méthodes à garder..., de là vient qu'on se rebute et qu'on demeure dès l'entrée de la carrière... Après cela, plaignons-nous du peu d'union que nous avons avec Dieu ; envions le sort de ces âmes bien-aimées et prédestinées, qui, dans la prière, semblent le voir face à face : tel est le fruit de leurs soins, telle fut la récompense de la fidélité de Thérèse. Au milieu de tout ce qui pouvait la détacher du saint exercice de l'oraison, voilà par où elle s'ouvrit le chemin jusque dans le sein de Dieu, pour y jouir des plus insignes faveurs; et, comme elle vous apprend par là même, quelle disposition vous y devez apporter ; elle va encore vous apprendre la manière dont vous devez les recevoir (13). »

Ici, une forte leçon d'humilité et de docilité pour les âmes que Dieu commence à favoriser — « je ne puis douter qu'il n'y ait parmi vous des âmes que Dieu appelle, par un attrait

(13) *Ibid.*, p. 86.

particulier, aux plus sublimes exercices de l'oraison », mais qui n'en doivent être que plus en garde contre la vanité et l'orgueil spirituels. Sainte Thérèse est donc un modèle, et un modèle pratique, des dispositions qui forcent par une sainte violence la libéralité infinie de Dieu » à se répandre en faveurs les plus signalées ; et, de plus, elle a reçu la grâce spéciale de faire connaître et goûter ces dons de Dieu :

« ... Il n'y a qu'à lire ces merveilleux ouvrages qu'elle nous a laissés. Ils ont, autrefois, servi à convaincre et à gagner des hérétiques. Ils enflamment encore, tous les jours, la piété des fidèles. Pour peu qu'on entre dans ce mystérieux château dont elle nous a tracé le plan, on se trouve tout investi des splendeurs célestes et l'on croit être dans ces demeures éternelles où règnent les saints : *In splendoribus sanctorum.* Ne l'avez-vous pas éprouvé maintes fois, mes chères Sœurs, que, sans bien comprendre la doctrine de ces excellents traités, on se sent néanmoins, à la seule lecture qu'on en fait, le cœur tout ému et que l'on conçoit pour Dieu des ardeurs secrètes dont on ignore même le principe? C'est ce qu'avait remarqué, avant nous, ce savant maître de la vie mystique, Jean Avila, et c'est sur quoi nous ne pouvons trop bénir le Seigneur de ce que, ayant mis souvent sa toute-puissance dans les mains d'une femme, il a bien voulu combler celle-ci des trésors de sa science (14). »

(14) *Ibid.*, p. 87.

Et Bourdaloue nous invite, après avoir éprouvé, comme lui, dans cette lecture, une sorte de nostalgie des « splendeurs célestes », des « demeures éternelles », à « abaisser l'orgueil de nos esprits » devant ces mystères sublimes, qui ne sont véritablement révélés qu'aux âmes les plus humbles.

III.

Il humilie plus rudement encore l'orgueil des savants, des « docteurs », dans le *Panégyrique de sainte Geneviève,* cette humble fille qui, par ses lumières intérieures, dirigeait tout un pays, clercs et laïcs ; et il prend occasion de ces dons extraordinaires, pour exposer une théorie assez complète de la préparation mystique :

« ... Voulez-vous, chrétiens, que Dieu répande sur vous ses lumières, avec la même abondance qu'il les répandit sur Geneviève? Voici, pour cela, quatre règles que je vous propose et que me fournit l'exemple de cette sainte vierge. Première règle : suivre le conseil de ceux que Dieu a établis dans son Eglise pour être les pasteurs de vos âmes et pour vous diriger dans les voies du salut..., les écouter comme Dieu même, leur ouvrir votre cœur...

« Seconde règle : fuir le monde... Je ne prétends pas que tous se doivent enfermer dans le cloître et se cacher dans la solitude : Dieu, dans le monde, a

ses serviteurs sur qui il fait reposer son Esprit, à qui il fait entendre sa voix et qu'il comble des trésors de sa miséricorde ; mais, pour y goûter ces divines communications, il faut qu'ils soient au milieu du monde sans être du monde ; il faut que, se réduisant à la simplicité d'une vie retirée, s'éloignant du tumulte et du bruit, renonçant aux vanités et aux pompes humaines, uniquement attentifs à écouter Dieu, ils lui préparent ainsi leurs esprits et leurs cœurs...

« Troisième règle : s'adonner à la pratique des bonnes œuvres, et surtout des œuvres de charité et d'humilité ; en faire toute son étude et y borner toute sa science..., parce que Dieu, qui se découvre aux âmes fidèles et humbles, se fera lui-même sur tout le reste notre maître et vous donnera des connaissances où la plus sublime théologie ne peut atteindre.

« Quatrième règle : ajouter à la pratique des bonnes œuvres l'austérité de la pénitence ; et comme toute votre vie, mes chers auditeurs, est déjà par elle-même une pénitence continuelle, puisqu'elle est remplie de souffrances, les prendre, ces peines et afflictions de la vie, avec un esprit chrétien, avec un esprit soumis, en un mot, avec un esprit pénitent. Voilà par où vous purifierez votre cœur..., et où Dieu fait-il plus volontiers sa demeure que dans les cœurs purs ? Ainsi, quelque dépourvus que vous puissiez être de toute autre lumière, la lumière de Dieu vous conduira, vous touchera, vous élèvera. Il ne lui faudra pas de dispositions naturelles... Sans cette doctrine qui enfle..., vous serez capables, dans la ferveur de la prière, de

recevoir les dons de Dieu et d'avoir avec lui le commerce le plus sacré, le plus sensible, le plus touchant... (15) »

Quoiqu'il n'y ait pas là d'exposé systématique, on peut facilement relever la concordance de ces « règles » avec les enseignements des docteurs mystiques, comme sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, sur la préparation active aux faveurs surnaturelles : purification du cœur et de l'esprit ; recueillement par la séparation du monde extérieur, de ses bruits et de ses vaines agitations, afin de pouvoir « écouter Dieu » ; par la solitude intérieure, sans inutile curiosité ou dissipation, même dans la pratique des bonnes œuvres ; enfin — suprême détachement et garantie nécessaire — docilité souple et humble à la conduite du directeur.

Tout cela, pour Bourdaloue, se résume en un seul mot : le nom d'une vertu qui lui est particulièrement chère, dont il fait, comme nous le verrons, le centre et, nous le voyons ici, le sommet de la vie spirituelle, la voie normale et en même temps privilégiée, le chemin le plus sûr et le plus direct aux plus hautes faveurs — la simplicité.

« ... Geneviève... découvre ce qu'il y a, dans Dieu,

(15) T. III, p. 304.

de plus profond et de plus caché. Pourquoi? Parce que notre Dieu, dit Salomon, se plaît à parler aux simples : *Et cum simplicibus sermocinatio ejus.* De là, ces extases qui la ravissent hors d'elle-même, et ces visions célestes dont elle est éclairée... De là, ce don de discerner les esprits... De là, cette confiance avec laquelle on lui confie la conduite des vierges... Sainte école, où Dieu lui-même préside, parce que c'est, si j'ose parler de la sorte, l'école de la simplicité évangélique. » (16)

Simplicité bien opposée à toute prétention, à tout orgueil spirituel, surtout en ce qui concerne les dons extraordinaires. Bourdaloue le rappelle ici, comme dans le panégyrique de sainte Thérèse. Il y insiste plus fortement, dans une homélie sur la *Parabole du Pharisien,* où, avant de s'attaquer aux Jansénistes, ces pharisiens de la dévotion commune, il dit rudement leur fait aux âmes prétentieuses, j'allais dire aux « précieuses » de la vie spirituelle :

« ... *Et il faisait en lui-même cette prière.* Pourquoi en lui-même, et qu'est-ce que cela signifie? Peut-être ce pharisien ne daignait-il pas se conformer à l'usage ni s'assujettir comme les autres à prononcer les prières ordinaires... De quelque manière qu'on l'explique, une réflexion là-dessus se présente et une vérité dont on aurait peine à convenir, si l'expérience n'en était une preuve con-

(16) T. III, p. 304.

vaincante : c'est que l'orgueil se mêle jusque dans l'exercice de l'oraison, et voici comment.

» Car, dans l'oraison, il y a différentes voies : les unes plus communes, les autres plus relevées et plus particulières; les unes aisées, connues, à la portée de tout le monde, mais les autres plus secrètes et propres à un petit nombre d'âmes que Dieu favorise de certaines communications et à qui il fait contempler de plus près sa souveraine Majesté. Selon ces voies différentes, Dieu dispense différemment les dons de son Esprit...

» Cependant, l'ordre naturel n'est pas que Dieu, dès le premier essai, élève une âme à ces sublimes degrés d'oraison et de contemplation où les saints sont parvenus. Il a ses règles, que sa sagesse lui prescrit et qu'elle nous prescrit à nous-mêmes afin que nous les observions. C'est-à-dire qu'il veut que nous commencions par les pratiques les plus usitées, que nous nous y exercions assidûment et constamment; que nous soyons contents d'en demeurer là, si l'Esprit céleste, dont nous devons attendre l'impression, ne nous conduit pas plus avant; que de nous-mêmes nous ne nous ingérions pas dans des mystères qui sont si fort au-dessus de nous; que nous nous estimions indignes de ces grâces singulières et de ces états qui ne conviennent qu'aux âmes choisies et aux fidèles serviteurs de Dieu ; enfin, que nous tenions toujours pour beaucoup de pouvoir les suivre de loin et de marcher par les routes les plus aplanies. Voilà ce que pense une piété humble; voilà ce qui lui inspire un bas sentiment de soi-même. » (17)

(17) T. IV, p. 401. Caractères de l'orgueil, II

Assurément, dans cette théorie très sommaire de l'état mystique, esquissée à propos d'orgueil spirituel, l'idée d'une continuité de droit entre les voies communes et les voies plus « secrètes » est loin de sa pensée ; mais, au moins, il réserve toujours la réelle et pratique possibilité d'un appel individuel, et on ne doit pas, je pense, prendre trop à la lettre les termes restrictifs sur le « très petit nombre » des âmes choisies, quoi qu'il en soit du petit nombre effectif des « élus », de ceux qui parviennent en fait à ces faveurs.

Un peu plus loin encore, après avoir durement rabaissé les « vues trop abstraites et trop mystiques » des âmes présomptueuses, raillé leur langage affecté, il conclut par cette exhortation :

« ... Allons à Dieu, et allons-y par la prière; mais notre prière ne peut être agréable, qu'autant qu'elle sera sanctifiée par notre humilité. Or, l'humulité nous empêchera de nous émanciper si vite et plus elle nous tiendra renfermés dans nous-mêmes et dans la vue de nos misères, plus elle engagera Dieu à s'unir à nous et à nous unir à lui par la connaissance et la vue de ses grandeurs... Laissons les parfaits goûter les douceurs d'un commerce intime avec Dieu et s'abîmer dans la contemplation de ses infinis attributs; mais nous, mettons-nous au rang du peuple et demeurons-y, jusqu'à ce que Dieu nous y appelle... »

Ainsi, à l'ensemble des âmes de bonne volonté, alors même qu'il les met fortement en garde contre l'ambition spirituelle, Bourdaloue ne peut s'empêcher de rappeler la possibilité d'un appel particulier et le droit, ou même le devoir de s'y disposer, en se mettant à l'avance dans la voie sûre de l'humilité.

IV.

Mais, parce qu'en cette fin du XVII[e] siècle, de nombreuses « voies », plus ou moins sûres, quelques-unes dangereuses ou même condamnées, étaient offertes à la curiosité, encore plus qu'à la bonne volonté des âmes dévotes, Bourdaloue sentit le besoin de réagir vigoureusement et de s'expliquer nettement sur les abus de l'oraison extraordinaire : il le fit, dans le deuxième point du *Sermon sur la Prière*.

Auparavant, il estime nécessaire de mettre à couvert cette oraison en elle-même et dans son légitime usage. Les termes qu'il emploie pour la définir, aussi bien que sa réputation solide de loyauté et de franchise, enfin, sans doute, ce que nous savons déjà de sa doctrine sur les grâces spéciales ou extraordinaires : tout cela nous permet de voir dans ces déclarations autre chose qu'une simple précaution oratoire.

« Quand je parle des abus de l'oraison extraordinaire, ne pensez pas, chrétiens, que je prétends ni la condamner, ni la combattre, puisqu'il est évident, au contraire, que de condamner ceux qui en abusent c'est faire hautement profession de la reconnaître et de l'honorer. Je sais que Dieu, dont la miséricorde est infinie, se communique aux âmes justes par plus d'une voie et qu'il ne nous appartient pas de limiter ses dons et ses faveurs, beaucoup moins d'entreprendre de les censurer... Je sais qu'outre la manière commune de prier, en méditant la loi de Dieu, en contemplant ses mystères, en s'excitant à son amour, en le remerciant de ses bienfaits, qui est le genre d'oraison que pratiquait David et que les saints, à son exemple, ont de tout temps pratiqué, il y en a un autre différent de celui-là, où Dieu, par des impressions fortes, prévenant l'âme et s'en rendant le maître, l'élève au-dessus d'elle-même, tient ses puissances liées et suspendues, la fixe à un seul objet, fait qu'elle agit moins qu'elle ne souffre, lui ôte cette application libre qui ne laisse pas, quoique bonne, d'être un effort pour elle et un travail; l'établit dans un saint repos, lui parle et se découvre à elle, tandis qu'elle est devant lui dans un profond et respectueux silence. Je sais, dis-je, que c'est tout cela, qu'on a coutume de comprendre sous le nom d'oraison extraordinaire : et à Dieu ne plaise qu'il m'arrive jamais de la critiquer ni de l'improuver! Mais je veux, pour votre instruction et votre édification, vous en faire connaître les abus et, par là, encore une fois, j'en suppose donc, pour les

âmes prudentes et éclairées, le bon usage possible. » (18)

En passant, il écarte, d'un geste de réprobation vigoureuse, les erreurs récemment condamnées par l'Eglise, c'est-à-dire, sans nul doute, le Quiétisme de Molinos et ses « abus grossiers ». Ceux qu'il va combattre sont « moins scandaleux », mais toujours très pernicieux dans leurs conséquences et d'autant plus à craindre, qu'ils sont plus ordinaires ». Il s'agit donc, en général, des faux mystiques qui « abandonnent la voie de l'humilité et de la simplicité » ; mais j'aurai l'occasion de montrer que Bourdaloue visait principalement la doctrine de Madame Guyon, alors très en vogue ; car le sermon sur la Prière fut prêché, selon la conjecture fort probable de M. Griselle, pendant le Carême de Saint-Eustache, en 1688.

Le premier abus, c'est l'oraison chimérique qui cherche la perfection dans le rare, l'obscur ou l'extravagant, que n'approuvent ni les théologiens ni le bon sens, mais qu'un « homme particulier et sans aveu » proposera indiscrètement à la foule des âmes. (Ici, Bourdaloue pouvait bien avoir en vue plus spécialement Malaval, qu'il indique nommément, dans sa lettre

(18) T. II, p. 155.

à Madame de Maintenon, comme la source des erreurs de Madame Guyon).

Le deuxième abus est le dédain de l'oraison commune, des voies ordinaires. — Ce dédain transparaît, en effet, dans les œuvres de Madame Guyon, malgré ses réticences et ses protestations ; et, d'ailleurs, il est fondé sur la théorie même du Quiétisme. — Or, toute forme de prétention, surtout dans ce royaume de la spiritualité, où tout doit être imprégné de simplicité, a le don d'exaspérer Bourdaloue, et ses jugements peut-être s'en ressentent ; car il faut reconnaître qu'ici, afin de maintenir l'oraison commune en bonne place dans l'estime des fidèles, il va jusqu'à déprécier, au moins en apparence, l'oraison extraordinaire, pour lui attribuer une valeur nettement inférieure. Cette oraison, dit-il en substance, ne comportant pas dans sa passivité l'exercice de notre libre arbitre, est donc sans mérite et sans effets spirituels, malgré toute son élévation ; ces faveurs, de même que le don des miracles, sont une marque, mais non pas une cause de sainteté.

Une pareille théorie, prise à la lettre, ne semblerait pas s'accorder avec l'enseignement des docteurs mystiques les plus révérés de Bourdaloue, sainte Thérèse, saint François de Sales ; mais il faut noter qu'elle ne s'harmonise

guère non plus avec tant de passages où il vante lui-même les effets merveilleux de ces grâces spéciales, de ces paroles intérieures, de ces communications divines, qui semblent bien parfois s'identifier avec les faveurs mystiques les plus caractérisées. Il faut aussi remarquer qu'il vise tout spécialement l'oraison extatique, les dons les plus sublimes en tant qu'ils sont l'objet des désirs inconsidérés des âmes légères et ambitieuses.

Le troisième abus consiste à « s'ingérer de soi-même » dans ces voies extraordinaires et « sans y être appelé de Dieu et même contre l'ordre de Dieu » ; mais, « par esprit de vanité, de curiosité, de singularité », et sans aucun soin de se purifier des défauts les plus grossiers.

Le dernier abus est le mépris de l'oraison la plus ordinaire et en même temps la plus nécessaire, l'oraison de demande, la simple prière. Ici, plus que jamais, Bourdaloue en a aux doctrines de Madame Guyon. En effet, dans une lettre à Madame de Maintenon, qui lui demandait son avis sur le livre de cette dernière, le « *moyen court...* », il s'exprime en termes tout semblables, mais un peu plus précis que dans l'échauffement oratoire. Il n'y trouve rien de solide, mais beaucoup de propositions fausses, dangereuses, capables de donner du mépris

pour la voie d'oraison que Jésus-Christ nous a enseignée dans les demandes particulières du *Pater* et dont l'Ecriture nous donne le modèle dans les *Psaumes*. Or, retrancher tout cela, non seulement comme inutile, mais comme imparfait, nuisible, c'est une méthode pleine d'illusion, « qui roule sur ce principe mal entendu, dont le quiétiste abuse, savoir que la perfection de l'âme dans l'oraison est qu'elle s'y dépouille de ses propres opérations surnaturelles, saintes, méritoires et procédantes de l'Esprit de Dieu... Je sais bien que Dieu, dans l'état et dans le moment de l'acte contemplatif, peut se communiquer à l'âme d'une manière si forte qu'elle fasse cesser en elle tous ces actes particuliers, quoique bons et saints... A Dieu ne plaise que je veuille ici combattre la grâce et le don de la contemplation infuse... » ; mais il ne faut pas prévenir l'action de Dieu, en affectant de suspendre les plus saintes opérations, encore moins proposer cette méthode (dite de « foi nue ») indifféremment à toutes sortes de personnes, sans excepter les plus imparfaites, en prétendant qu'elle est plus nécessaire au salut, plus efficace pour la correction des vices et même plus convenable à la réception des sacrements !

Bourdaloue félicite Madame de Maintenon

de s'être préservée de ces erreurs et souhaite que, dans les circonstances actuelles, « on parlât peu de ces matières et que les âmes mêmes qui pourraient être véritablement dans l'oraison de contemplation ne s'en expliquassent jamais qu'avec leur Père spirituel... » (19).

Il se réfère expressément à son sermon sur la Prière et montre ainsi clairement que, dans sa prédication, il n'avait en vue que les faux mystiques, en particulier, les quiétistes plus ou moins mitigés.

* * *

S'il se montre donc très préoccupé des dangers inhérents aux voies extraordinaires, il les impute aux défauts des âmes et non à la nature même de ces faveurs. Si encore, pour décourager à l'avance les âmes prétentieuses, il rabaisse l'oraison passive au point de vue du mérite, c'est toujours par réaction contre les faux mystiques; réaction que lui imposait le souci de la religion à purifier de ce scandale, mais aussi de la vraie mystique à préserver de ces éclaboussures.

(19) C'est ainsi que le P. Chérot corrige le texte donné par La Beaumelle, qu'il traite de falsificateur, pour avoir ajouté ces mots tendancieux : « Jamais [*entre elles, même rarement*] avec leur Père spirituel » (Cf. *Revue Bourdaloue*, 1re année, p. 352).

Les mystiques les plus convaincus réagissaient semblablement, avec un soin peut-être plus attentif de mettre la vraie mystique « in tuto ». Un P. Guilloré n'en finissait pas de dénoncer les illusions les plus subtiles des voies intérieures ; un P. Crasset, ami de Bourdaloue, exposait des griefs tout semblables aux siens, sur un ton presque animé et sévère : « Il y a des gens qui méprisent la prière vocale..., cependant, le Fils de Dieu nous en a donné l'exemple et nous en a prescrit la forme. Quoi ! n'y aura-t-il que les imparfaits qui doivent réciter l'Oraison Dominicale ? Ne faut-il pas honorer Dieu de l'esprit et du corps, de la langue et du cœur ? Où va cette belle spiritualité, sinon à abolir entièrement l'usage de la prière, soit mentale, soit vocale... Gardez-vous de ces dévotions, qui, sous prétexte de perfection, jettent les âmes dans l'impiété et dans l'illusion » (20).

* * *

Il résulte, je pense, de tout ce qui précède,

(20) *Considérations sur les principales actions du Chrétien;* 3e considération, § 7. Cette amitié ressort d'un fragment de lettre très intime du P. Crasset au P. Bourdaloue, cité dans une copie manuscrite des *Exhortations* du P. Judde. Ce dernier, lui aussi mystique et d'un tempérament moral et littéraire qui rappelle fort celui de Bourdaloue, s'était acquis son estime très particulière et fut désigné par lui pour hériter de ses manuscrits en vue de l'impression.

que Bourdaloue, panégyriste de la grâce divine, a su l'admirer et l'aimer dans ses manifestations les plus intimes et mystérieuses, qu'il a orienté les âmes avec un sage tempérament d'optimisme et de prudence, laissant à Dieu l'initiative de ces choses et à l'homme le devoir de fidélité généreuse ainsi que d'humble confiance. Cette sagesse optimiste, on peut le noter en passant, est bien une tradition de sa famille religieuse ; c'est l'enseignement de saint Ignace sur la « libéralité divine » à l'égard des âmes qui, dans la mesure de leurs forces, se montrent libérales envers Dieu, reçoivent ses faveurs sans exigences, s'y disposent sans prétention, en usent activement pour sa plus grande gloire, sans attachement exagéré, et enfin savent s'en passer pour le servir d'une manière toute désintéressée.

Contre la fausse mystique, dont les courants, à cette époque, étaient si étendus et violents, Bourdaloue a réagi vigoureusement, avec toute la vivacité de son caractère ennemi des raffinements, surtout dans la dévotion, des vaines complications où la sincérité, la loyauté envers Dieu et les hommes a toujours à perdre, et son vif amour pour la vraie simplicité, où il nous a montré une disposition autrement sûre, une préparation autrement efficace aux grâces de

choix que dans la simplicité affectée des quiétistes (21).

(21) On a prétendu que Bourdaloue, dans son zèle contre toute apparence de Quiétisme, se serait prononcé publiquement contre Fénelon, après la publication des *Maximes des Saints*. La critique de M. Griselle semble avoir réduit à rien les deux témoignages sur lesquels on s'appuyait (*Bourdaloue*... p. 810 note, et 849 note; *Revue Bourdaloue*, n° 3, p. 218). En effet, à la date indiquée par Saint-Simon (25 mars 1697), Bourdaloue n'est pas porté sur la liste des prédicateurs de Carême; et ni les « *Mémoires du marquis de Sourches* », qui parlent des événements de ce jour, ni le *Journal* de Dangeau, bien plus exacts dans leurs renseignements, n'indiquent un sermon qui eût dû avoir un grand retentissement. Le sermon sur la Prière (prêché en 1688) et les autres passages semblables portent visiblement contre la doctrine de M^me^ Guyon et de Malaval (en toute hypothèse, l'expression « un homme particulier et sans aveu » ne peut concerner l'illustre archevêque de Cambrai), ou même de Molinos (ainsi, t. IV, p. 395, *Pensées diverses sur la Prière*) et d'ailleurs, ne s'occupent qu'accessoirement du « pur amour ». Un sermon entier sur ce sujet eût, sans doute, laissé des traces dans les éditions subreptices ou les inédits et même dans l'édition du P. Bretonneau, qui a publié (en l'atténuant) le sermon virulent du P. de la Rue.

Quant à la lettre que Bourdaloue aurait écrite à Madame de Maintenon sur le compte de Fénelon, il semble bien que Phelipeaux, adversaire passionné et qui rédigeait sa *Relation* hors de France, a fait une confusion intéressée avec celle que nous avons au sujet du *Moyen court*, de Madame Guyon. Les termes cités sont fort semblables, et on n'a d'ailleurs aucune trace de la lettre supposée.

Cependant, il semble que, dans le privé, Bourdaloue se soit prononcé en défaveur de Fénelon, ou du moins qu'il n'aimât pas à voir ses amis se compromettre pour cette cause. C'est ce qu'indique une lettre de la princesse de Montbazon au cardinal de Bouillon, chargé des affaires de France auprès du Saint-Siège, et qui était sur le point d'encourir la disgrâce de Louis XIV pour son zèle à soutenir

les intérêts de Fénelon : « Vos véritables amis sont consternés ; le père Bourdaloue, le père Gaillard, M. de Chaulnes et M. de Caderousse sont désolés ; ils vous conjurent de dissiper la tempête, à quelque prix que ce soit, et de ne pas mettre votre gloire à périr pour sauver le livre de M. de Cambrai. »

DEUXIÈME PARTIE

PRINCIPES ET PRATIQUES DE LA VIE UNITIVE

CHAPITRE I

La vraie dévotion. Vie intérieure ; paix ; simplicité.

I

Bourdaloue nous a fait connaître l'œuvre de la grâce jusque dans son action la plus intime, dans ses effets les plus merveilleux ; il nous reste à apprendre de lui quelle doit être l'attitude de l'âme vis-à-vis de cette céleste visiteuse.

Et tout d'abord, il faut l'attirer, la retenir, la faire descendre jusqu'au plus intime de nous-mêmes : c'est l'œuvre de la piété, de la dévotion...

A l'époque de Bourdaloue, ce dernier terme était très couramment employé, mais assez souvent dans un sens péjoratif. C'est qu'en cette fin du grand siècle, les pratiques extérieures,

les démonstrations plus ou moins affectées de dévotion étaient devenues une mode, une des « obligations » de la vie mondaine, et même une sorte de cocarde ou d'uniforme qui rangeait dans tel parti ou telle coterie suivant la nuance du costume : une dévotion sévère, affectant fort l'austérité des premiers siècles, était l'habit janséniste ; une piété démonstrative, multipliant les exercices extérieurs, l'assiduité aux offices fréquentés par la Cour, était la couleur qui devait désigner à l'attention des dévots haut placés et, par leur entremise, aux faveurs du roi converti.

Cette dévotion pharisaïque ou intéressée, la première encore plus que la seconde, indisposait au plus haut point l'âme loyale de Bourdaloue. Aussi, quand il parle de dévotion ou de piété, a-t-il presque toujours soin de distinguer la vraie et la fausse ; et malgré cette précaution, la sévérité de ses condamnations pour l'une ferait presque douter de son estime pour l'autre, si nous n'avions des déclarations explicites et tout un enseignement concernant la pratique de la piété la plus vive.

La haute idée qu'il se fait de Dieu, de son souverain domaine, du caractère sacré de ses moindres volontés l'entraîne à présenter, sous forme de devoir, les pratiques de perfection.

Assurément, il a grandement raison, à l'adresse des mondains qui prétendaient être dévots sans se soucier beaucoup d'être chrétiens, de mettre l'obligatoire à sa place, avant le facultatif, l'observation des préceptes avant la pratique des conseils ; il a raison encore de montrer que la plus haute vertu peut et doit se trouver dans l'accomplissement parfait du devoir d'état ; et si, quelquefois, il semble étendre l'obligation un peu trop loin dans le sens de la perfection, écoutons plutôt ses enseignements formels et ses appels directs à la générosité dans l'amour, à la fidélité délicate à suivre les mouvements de la grâce.

Il prend grand soin de distinguer sa doctrine de celle de ces directeurs jansénistes qui, sous prétexte de « morale sévère », faisaient une obligation rigoureuse des pratiques les plus rudes de la pénitence :

« ... Etes-vous de la morale étroite, ou êtes-vous de la morale relâchée? Bizarre question, que l'on fait quelquefois à un directeur, avant que de s'engager sous sa conduite. A de pareilles démarches, que puis-je répondre, sinon que je ne suis par état ni de l'une ni de l'autre morale, ainsi qu'on le conçoit, mais que je suis de la morale de Jésus-Christ... Tellement, que je ne fais point une obligation indispensable de ce qui n'est qu'une perfection ; comme aussi, en ne faisant point un

précepte de la pure perfection, j'exhorte, du reste, autant qu'il m'est possible, de ne se borner pas, dans la pratique, à la simple obligation. Voilà ma morale. Qu'on m'en enseigne une meilleure, et je la suivrai. » (1)

De même, après avoir fait le procès de la fausse dévotion, il se hâte de répondre aux objections qu'il se fait adresser :

« ... Mais quoi ! ces pratiques ne sont-elles pas bonnes, et doit-on les négliger ? Ah ! chrétiens, voilà notre aveuglement, d'aller toujours aux extrémités, qui sont vicieuses, et de ne prendre jamais le milieu, où consiste la vertu. De borner sa piété à certains points de surérogation et de pure dévotion, qui ne sont que le complément de la loi, tandis qu'on en laisse le fond, c'est un excès, dont la seule exposition que je viens de faire vous découvre assez le désordre; mais aussi de se renfermer tellement dans le fond et l'obligation de la loi, qu'on ne se porte jamais au-delà et qu'on abandonne toutes les pratiques d'une ferveur chrétienne, c'est un autre excès injurieux à Dieu et à sa grâce, pernicieux pour nous-mêmes et très dangereux dans ses suites.

» Injurieux à Dieu, qui se montre si libéral envers nous et avec qui l'on use de réserve ; injurieux à la grâce de Dieu, qu'on retient captive et dont on mesure les mouvements, quoique, dans son action, elle soit essentiellement libre... Quelle est donc la perfection et, par conséquent, la vraie

(1) T. IV, p. 372. Pensées diverses sur la dévotion.

piété?... C'est cette plénitude de fidélité, qui réunit tout et qui embrasse tout, le précepte et le conseil : le précepte, par devoir, et le conseil par amour ; le précepte, parce que c'est l'ordre de Dieu, et le conseil, parce que c'est le gré de Dieu... » (2)

On trouve, dans les *Pensées sur la Dévotion,* une sorte d' « Exhortation à la vie dévote », sous cette forme d'effusion ou de « colloque », que Bourdaloue aime à employer :

« ... Quand serai-je à vous, Seigneur, comme j'y puis être, comme j'y dois être... Il est vrai, mon Dieu, par votre miséricorde, que je tâche à me conserver dans votre grâce... Je respecte votre loi... Mais, mon Dieu, d'en demeurer là, de borner là toute ma fidélité... de ne point vous refuser un culte absolument requis ni une obéissance absolument nécessaire, est-ce là tout ce que vous attendez de moi ? Est-ce là, dis-je, souverain auteur de mon être, tout ce que vous avez droit d'attendre d'une âme uniquement créée pour vous aimer, pour vous servir et vous glorifier ? Cet amour qui vous est dû par tant de titres, cet amour de tout le cœur, de tout l'esprit, de toutes les forces ; ce service, cette gloire se réduisent-ils à si peu de chose ?

» Qu'ai-je donc à faire, Seigneur? Hélas! je le vois assez ; vous me le donnez assez à entendre, au fond de mon cœur... Ce qu'il y aurait à faire

(2) T. II, p. 208. Sermon sur la vraie et la fausse piété, 1re partie ; cf. p. 176.

pour moi, ce serait de me détacher pleinement du monde..., de me conformer à ces âmes ferventes qu'une sainte ardeur porte à toutes les pratiques de piété que vous leur inspirez et qui peuvent, dans leur état, leur convenir ; ce serait, en renonçant aux vains amusements du monde, de m'adonner, selon ma condition et la disposition de mes affaires, à de bonnes œuvres, à la prière, à la considération de vos vérités éternelles, à la visite de vos autels, au fréquent usage de vos sacrements, au soin de vos pauvres, à tout ce qui s'appelle vie dévote et parfaite..., de me déterminer enfin, sur cela, à suivre l'attrait de votre divin esprit, qui, depuis si longtemps, me sollicite...

» Tant que ce sera cet esprit de religion et de piété qui me conduira, quels avantages n'en dois-je pas attendre ? Il amortira le feu de mes passions, il arrêtera mes vivacités et mes précipitations, il purifiera mes vues et mes intentions, il règlera mes humeurs, il redressera mes caprices, il fixera mes inconstances : car une vraie dévotion s'étend à tout cela... » (3)

On voit déjà quelle idée profonde et large Bourdaloue se fait de la dévotion ; pour ceux qui la comprennent et la pratiquent ainsi, il les couvre de toute son autorité, jusque dans les pratiques apparemment les plus minutieuses :

(3) T. IV, p. 359. Saints désirs d'une âme qui aspire à la vie parfaite.

« ... Des minuties ! mais ces prétendues minuties plaisent à Dieu et entretiennent dans une sainte union avec Dieu! Des minuties! mais ces prétendues minuties, les plus habiles maîtres et les plus grands saints les ont regardées comme les remparts et les appuis de la piété... En vérité, les mondains ont bonne grâce de rejeter, avec tant de mépris, ce qu'ils appellent, en matière de dévotion, minuties et petitesses, lorsqu'on les voit eux-mêmes, dans l'usage du monde, descendre à tant de petits soins et d'autres minuties pour se rendre agréables à un prince, à un grand, à toutes les personnes qu'ils veulent gagner... » (4)

« ... Si les libertins pouvaient être témoins de ce qui se passe en certaines âmes solidement chrétiennes et pieuses, s'ils voyaient la droiture de leurs intentions, la pureté de leurs sentiments, la délicatesse de leur conscience; s'ils savaient quelle est leur charité, leur humilité, leur patience, leur mortification, leur désintéressement, ils auraient peine à les comprendre : ils en seraient étonnés, touchés, charmés, et, bien loin de s'attacher comme ils font à tourner la piété en ridicule, ils en respecteraient même, jusque dans la fausse, les apparences, de peur de se tromper dans la vraie. » (5)

La dévotion, selon Bourdaloue, sera évidemment pratique, effective, parce qu'elle est sincère; elle ne se contentera pas de dire, fût-ce sur le mode le plus élevé : « Seigneur, Sei-

(4) I. IV, p. 361. Injustice du monde.
(5) *Ibid.*, p. 370.

gneur! », mais elle fera la volonté de Dieu : elle sera toute imprégnée de l'idée de devoir, et ainsi elle dira en toute vérité, même après les actions les plus héroïques : « *Quod debuimus facere fecimus* — Je n'ai fait que mon devoir », mais en donnant à ce mot son sens le plus élevé, le plus généreux.

Piété « solide », c'est-à-dire fidèle, autant que fervente, à l'image de cette « persévérance, et uniformité ardente dans le bien », où Sainte-Beuve découvre la vertu caractéristique de Bourdaloue lui-même ; mais encore, et c'est là-dessus que nous insisterons, piété intérieure, intime, la seule vraiment qui puisse soutenir un tel effort de fidélité constante et parfaite ; et c'est dans cette pensée, sans doute, qu'il défend aux âmes le plus sincèrement dévotes de se perdre dans la multiplicité des œuvres, non seulement de piété mais de vertus extérieures.

II

Piété intérieure, donc, qui prouve sa sincérité, d'abord par sa pronfondeur ; car, si l'action est la pierre de touche de cette dévotion, les pratiques de vie intérieure, l'oraison spécialement, en seront le principe, l'aliment ; et c'est proprement le caractère de la fausse dévotion

qu'il poursuit, d'être toute répandue en actes, sans racines profondes :

« ... Ce que j'appelle ici dissipation est la cause la plus universelle et la plus commune des déréglements du siècle. Pourquoi voyons-nous tant de corruption dans le christianisme? pourquoi, dans les états même les plus chrétiens en apparence, est-on si peu chrétien? et pourquoi, parmi les personnes dévotes de profession, y a-t-il si peu de vraie dévotion?... parce qu'il n'y a plus de recueillement ni de retour du cœur sur soi-même. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore certains dehors de piété; mais, sous ces dehors, il n'y a plus ou presque plus d'esprit intérieur. Ce sont des dehors spécieux; on prononce des paroles, on récite des offices, on lit de bons livres, on fait même l'oraison ou l'on se flatte de la faire, on en sait toutes les méthodes; mais, dans le fond, il n'y a rien là qui parte du cœur. C'est un cœur évaporé, qui ne peut se renfermer un moment en lui-même ; un cœur qui se répand continuellement et qui laisse évanouir tout ce que Dieu, ou ceux qui tiennent la place de Dieu, lui communiquent. Ainsi, Mesdames, voulez-vous être chrétiennes, ne sortez jamais hors de vous-mêmes. C'est là que vous trouverez Dieu; car c'est dans le cœur que Dieu habite et qu'il veut habiter. L'action est louable, elle nous est même ordonnée; mais il faut que la méditation la précède, qu'elle l'accompagne, qu'elle l'anime : sans la méditation, elle ne peut longtemps se soutenir. » (6)

(6) T. IV, p. 12. 2e Exhortation sur la charité envers les pauvres.

Méditation : car l'oraison, pour atteindre le cœur, doit passer par l'esprit et y déposer des convictions profondes :

« ... A force de se retracer dans l'esprit les vérités de la foi, de méditer les perfections et les grandeurs de Dieu..., de considérer par ordre et d'une manière suivie tous les mystères de Jésus-Christ... : toutes ces idées s'impriment profondément dans l'âme. On les porte partout et l'on en a partout la mémoire prompte et récente...Ce que l'oraison n'a fait, sur cela, un jour, qu'ébaucher, elle le perfectionne dans un autre et l'achève. La grâce soutient tout et répand ses lumières avec d'autant plus d'abondance que l'oraison est plus fréquente et plus constante; de sorte que les variétés, auparavant les plus obscures et qu'on avait plus de peine à concevoir, se présentent, en certains moments, avec une telle clarté qu'il semble que l'on en ait la connaissance la plus parfaite et une espèce d'évidence.

» Ce n'est pas assez : car la liaison, étant aussi intime qu'elle l'est entre l'esprit et le cœur, ces vérités, ou plutôt l'impression de ces vérités passe de l'un à l'autre. Le cœur s'enflamme et, comme disait de lui-même le Roi-prophète, *le feu s'allume dans la méditation.* On s'élève à Dieu, on s'affectionne à ses devoirs, on se reproche ses infidélités, on prend des mesures pour l'avenir, et l'on sort de l'oraison, tout renouvelé et tout changé... » (7)

(7) T. IV, p. 530. Retraite... Considération sur l'oraison mentale.

Ainsi, pour active que doit être l'oraison, elle reste essentiellement affective et c'est par là, surtout, qu'elle est sanctifiante et unitive :

« ... On s'arrête trop aux raisonnements, et l'on ne s'entretient point assez dans les affections et les sentiments. Il est nécessaire, avant toutes choses, de convaincre l'esprit ; mais il est encore plus important d'exciter ensuite le cœur et de l'émouvoir. Car c'est dans le cœur, que se forment les résolutions et c'est par les résolutions, que l'on passe à l'action...

« ... Il ne s'agit point de discourir beaucoup; mais avec une seule pensée, et une pensée très sommaire, l'âme la plus simple peut se porter à Dieu de la manière la plus affectueuse et la plus ardente. Or, c'est cette union intérieure de l'âme avec Dieu qui fait toute l'excellence et tout le prix de l'oraison... » (8)

Tout cela n'ira jamais sans efforts généreux et soutenus ; on l'a vu déjà, à propos de l'oraison, considérée comme préparation aux grâces mystiques ; mais toute cette activité tendra vers une certaine simplicité affective et y arrivera, à mesure même de son succès, ou encore par don spécial.

Car, si nécessaire que soit, au début, une méthode qui empêche l'âme de vaguer au gré de sa paresse ou de son impuissance, une fois

(8) *Ibid.*, p. 531, 532.

prise et fixée par son effort même et surtout par l'attrait divin, elle en vient à laisser, au moins pour un temps, ces adjuvants qui pourraient alors l'embarrasser, pour aller à Dieu, en toute simplicité; c'est précisément la suprême méthode, si elle est suivie dans un mouvement d'amour sincère. Et Bourdaloue, après plus d'un spirituel, ne craint pas d'en donner des exemples illustres et d'insister sur la liberté d'esprit où doit en venir l'oraison plus profonde, qui se trouve être aussi la plus élevée:

« ... A quoi se réduisait la prière de ce pieux solitaire, dont il est rappelé qu'il passait les journées et les nuits presque entières à dire seulement : « Béni soit le Seigneur mon Dieu! » Il le répétait sans cesse et, après l'avoir dit mille fois, il se sentait encore plus excité à le redire. Car, en ce peu de mots, il trouvait un fonds inépuisable de douceurs et de délices spirituelles. Il en était saintement ému et attendri; il en était ravi et comme transporté hors de lui-même. Ce n'est pas qu'il fût fort versé dans les méthodes d'oraison ni qu'il en connût les règles : le mouvement de son cœur, joint à l'inspiration divine, voilà l'unique et la grande règle qu'il suivait. » (9)

« ... Il en est de la prière, comme de la piété. Elle est plus dans le cœur que dans l'esprit et elle consiste plus dans le sentiment que dans le raisonnement. On a donné bien des règles de l'orai-

(9) T. IV, p. 384 · Usage des oraisons jaculatoires.

son; on en a tracé bien des méthodes; les livres en sont remplis ; on en a composé des volumes entiers. C'est à ce sujet, que les maîtres de la vie spirituelle se sont surtout attachés, et là-dessus ils ont déployé toute leur doctrine. Rien de plus solide que leurs enseignements, rien de plus sage ni de plus saint. Etudions-les, respectons-les, suivons-les; mais, du reste, sans rien rabattre de l'estime que nous leur devons, je ne feins point de dire que la grande méthode d'oraison, la méthode la plus efficace et la plus prompte, c'est d'aimer Dieu..., j'entends un amour véritable, un amour agissant et fervent dans la pratique de toutes les vertus... Avec cet amour, on est tout à coup homme d'oraison. Car, faire oraison, c'est s'occuper de Dieu, c'est converser avec Dieu, c'est s'unir à Dieu dans le fond de l'âme; or, tout cela suit de l'amour de Dieu.

« ... Aimons Dieu : dès que nous l'aimerons, nous irons à la prière avec joie, nous y resterons sans dégoût et même avec consolation ; quelque temps que nous y avons employé, nous en sortirons avec peine, comme ce célèbre anachorète, saint Antoine, qui, le matin, se plaignait que le soleil, en se levant, vînt troubler l'entretien qu'il avait eu avec Dieu pendant le cours de la nuit...

» Nous dirons à Dieu tout ce que le cœur nous dictera; le cœur, dès qu'il est touché, ne tarit point : réflexions, affections, résolutions ne lui manquent point. Rien ne le distrait de son objet, rien ne l'en détourne : d'un premier vol, et conduit par la grâce, il s'y porte, il s'y élève, il y demeure étroitement attaché. Ne cherchons point

d'autre guide dans les voies de l'oraison, ne cherchons point d'autre maître que le cœur ; nous apprendrons tout, à son école, s'il est plein de l'amour de Dieu. » (10)

III

Ne croyons pas que cette simplicité affective soit seulement le propre de l'oraison ; elle est aussi le caractère de toute la vie spirituelle : le cœur simple en est le moteur, car, en lui, agit sans obstacle cet amour qui résume toute la loi et les prophètes :

« ... C'est dans le cœur, que l'Esprit d'amour vient d'abord se répandre : c'est là, qu'il établit sa demeure, et là même aussi, qu'il commence à faire sentir ses plus merveilleuses opérations; car l'amour, avant toutes choses, consiste dans l'affection. Que n'inspire-t-il point à l'âme ? de quoi ne la dégage-t-il point ? à quoi ne l'élève-t-il point ? Voilà ce qu'ont éprouvé tant de saints. Tout ce que l'amour profane a de plus vif et de plus pénétrant n'est point comparable aux mouvements affectueux qui les ravissaient. Ils en tombaient en de saintes défaillances, ils en perdaient jusqu'à l'usage de leurs sens... Or, n'ai-je point, comme eux, un cœur capable d'aimer Dieu ? D'où vient donc que ce cœur, qu'il n'a fait que pour lui, est néanmoins toujours, à son égard, si froid, si peu sensible ? On a beau me dire que, dans l'amour de

(10) T. IV, p. 395.

Dieu, la sensibilité n'est point nécessaire : cela est vrai, mais il n'est pas moins vrai que si mon cœur était bien vide des choses humaines et bien solidement à Dieu, je me trouverais en de tout autres dispositions et j'aurais de tout autres sentiments. » (11)

Bourdaloue donc, tout préoccupé qu'il est de vertus « effectives », connaît et enseigne la nécessité première des « vertus affectives... qui sont toutes renfermées dans le cœur et qui ne consistent qu'en de simples complaisances, dans le désir, l'affection, le sentiment... » (12).

L'action même, à laquelle il faut bien venir, ne doit pas troubler ces dispositions intimes ; elle ne doit ressembler en rien à de l'agitation ; elle doit se garder du péché de « vivacité ». Car, de là viennent presque toutes les fausses dévotions : pour une dévotion « douce, oisive, commode », qui pèche par défaut, il y en a cinq qui pèchent par abus ou excès d'activité :

« ... 1° Dévotion fastueuse et d'éclat... 2° Dévotion intrigante et dominante... 3° Dévotion inquiète et empressée. *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous mettez en peine de bien des choses,* disait le Seigneur du monde à cette sœur de Madeleine, voyant qu'elle s'embarrassait de trop de

(11) T. IV, p. 605. *Retraite...* De la descente du Saint-Esprit ou de l'amour de Dieu.

(12) T. IV, p. 105. Sur la Prière de Jésus-Christ, 2e partie.

soins pour le recevoir dans sa maison et pour lui témoigner son respect. C'était, sans doute, une bonne œuvre qu'elle faisait, puisqu'il s'agissait du Fils de Dieu; mais, dans toutes nos œuvres, et particulièrement dans nos œuvres de piété, Dieu veut toujours que nous conservions le recueillement intérieur, qui ne peut guère s'accorder avec une ardeur si vive et si précipitée.

» Car, dans les choses de Dieu, comme partout ailleurs, il y a de ces vivacités et de ces empressements qu'il faut modérer. C'est le caractère de certains esprits, qui n'entreprennent et ne font presque jamais rien d'un sens rassis et avec tranquillité : de sorte qu'on les voit dans un mouvement perpétuel, et que, pour quelques démarches qui suffiraient, ils en font cent d'inutiles. Ils croient agir, en cela, avec plus de mérite devant Dieu; mais, souvent, sans qu'ils s'en aperçoivent, s'y mêle-t-il beaucoup de tempérament et, quelquefois même, une secrète complaisance au fond de l'âme...; sans négliger l'œuvre de Dieu, on peut s'y comporter avec plus d'attention à Dieu même, avec plus de récollection, avec moins de dissipation. Hé! pourrais-je leur demander, que prétendez-vous, en vous laissant ainsi distraire et perdant, par toutes vos précipitations et tous vos troubles, la présence de Dieu ? Vous le cherchez hors de vous, et vous le quittez au-dedans de vous-mêmes. » (13)

La vie cachée de Notre-Seigneur est le modèle de cette activité recueillie et retirée que

(13) T. IV, p. 364. Défauts à éviter dans la dévotion.

les religieux ont l'avantage de pouvoir pratiquer plus à la lettre, et dont le fruit spécial est la paix intérieure :

« ... Dès que c'est une vie cachée en Dieu, c'est une vie selon le gré de Dieu, par conséquent, une vie toute sainte; et puisque c'est une vie cachée avec Jésus-Christ, c'est donc une vie toute conforme à la vie de Jésus-Christ, à son esprit et à ses sentiments. Or, quelle vie est plus à souhaiter pour moi, que celle qui m'unit de la sorte à mon Dieu et qui me donne des rapports si étroits avec mon Sauveur et mon modèle? C'est là, proprement, la vie intérieure.

» ... De tous les biens que nous pouvons désirer sur la terre, il est constant qu'un des plus précieux, c'est la paix : mais il n'est pas moins certain que de tous les moyens pour acquérir cette paix, ou intérieure ou extérieure, un des plus assurés, c'est une vie retirée et cachée... Voilà par où les gens du monde estiment eux-mêmes la profession religieuse... Mais ils le diraient bien autrement, s'ils avaient, en effet, connu, par quelque épreuve, les douceurs solides que goûte une âme accoutumée à vivre seule et qui sait se borner à cette vie particulière. Elle a ses occupations, qui lui ont été marquées par l'obéissance, ou qu'elle s'est tracées elle-même... Elle s'en acquitte, avec fidélité, mais, du reste, sans vouloir s'ingérer en aucune autre chose... Il n'est pas possible que la diversité des objets, que les différents intérêts où l'on entre n'excitent bien des désirs et bien des passions dont la paix du cœur est altérée...

» ... Seigneur, détachez mon cœur de tous les vains amusements qui peuvent le distraire et le dissiper... Faites-le rentrer au-dedans de lui-même et inspirez-lui cet esprit intérieur, qui seul est capable de le tenir dans le recueillement et le calme... C'est là, que l'âme s'entretient avec vous, qu'elle vous parle et qu'elle vous entend, qu'elle vous possède et qu'elle vous goûte. Mais vous n'êtes point dans le bruit, du moins vous ne vous y faites guère connaître ni guère sentir... » (14)

Cette paix a, cependant, ses principaux ennemis, à l'intérieur ; elle suppose et couronne la lutte contre les passions ; elle est le prix de la mortification du cœur :

« ... C'est un trésor, mais un trésor semblable à celui de l'Evangile, c'est-à-dire un trésor qu'on ne peut payer trop cher et qui mérite d'être acheté au prix de toutes choses, que de trouver la paix dans soi-même, d'être bien avec soi-même, de se posséder soi-même, non seulement, comme disait Jésus-Christ, par la pratique d'une humble patience et d'une pleine résignation aux ordres de Dieu, mais par la tranquillité et le calme de tous les mouvements de son cœur. Etre dans cette situation, qu'il est plus aisé d'imaginer et d'exprimer que de sentir et d'éprouver, c'est un avant-goût de la béatitude du ciel... Cette paix éternelle dont jouissent les saints, cette paix qui ne sera jamais troublée ni interrompue, cette paix qui, réconci-

(14) T. IV, p. 579. *Retraite*... De la vie cachée en Jésus-Christ.

liant l'homme avec lui-même, fera cesser dans lui toutes les révoltes intérieures, cette paix qui nous établira dans l'état d'innocence où Dieu nous avait créés : voilà à quoi nous devons nous disposer, et de quoi il faut, dès cette vie, que nous commencions à faire l'essai, nous efforçant au moins d'en approcher et nous élevant au-dessus de cette basse région où se forment les orages et les tempêtes, au-dessus de ce petit monde qui est en nous et qui n'est pas moins tumultueux ni moins difficile à pacifier que le grand monde qui est autour de nous. Or, il est certain que jamais nous n'y pourrons établir une paix solide, sans la mortification du cœur et des passions. » (15)

La béatitude de l'âme pacifiée n'aura guère eu de panégyriste plus pénétré que Bourdaloue. Là, surtout, apparaît un des goûts personnels de ce prédicateur, qu'on regarde trop souvent comme impersonnel. C'est qu'à son propre aveu, il lui avait été donné d'expérimenter, de goûter, et directement et par comparaison, la saveur spirituelle de ces « délicieux dégoûts du monde, qui lui donnaient une sorte d'immunité contre les séductions du monde, de ses délices et de ses splendeurs. Religieux d'une ferveur soutenue, d'une « fidélité ardente » à l'esprit de sa Règle, il a conquis, par la mortification du cœur et des sens, et peut-être au prix d'épreuves intérieures — car il semble en parler

(15) T. IV, p. 350. Mortification des passions.

aussi d'expérience — ce trésor qu'il a dû emporter au milieu du monde où l'appelait son ministère.

Au témoignage de tous ceux qui l'ont bien connu, un caractère frappant de sa vertu était précisément une paix profonde, mais protégée jalousement par un recueillement habituel, dans une sorte de « solitude intérieure », qui n'était cependant pas une séparation farouche du monde, même en dehors du ministère.

La comtesse de Pringy, amie de sa sœur, et qui semble l'avoir connu assez intimement, insiste, dans ses souvenirs, sur cette impression de vie intérieure, de possession de soi au milieu des occupations les plus distrayantes ou les plus accablantes : « Il était solitaire et public... La multitude des affaires l'occupait, sans le dissiper... Il était sans intérêt, sans ambition, sans curiosité, sans politique, sans égards, que ceux d'une charité noblement exercée... Toujours vif, il se donnait tout entier à chaque occupation différente; et il ne paraissait qu'un zèle ardent, et non pas un goût empressé, dans toutes les fonctions qu'il remplissait. C'est dans ce zèle uniforme, que l'on découvrait le mystère de sa charité... » (16)

Cette paix était d'autant plus méritoire,

(16) Lauras, *Bourdaloue*, t. II, p. 581...

qu'elle était gagnée sur un caractère naturellement vif et emporté, dont il ne subsistait, à part sans doute quelques échappées, que cette ardeur soutenue et la vivacité de l'action oratoire.

Sa direction était dans cette note d'activité calme et profonde. A Madame de Maintenon, dont il refusait d'être le directeur ordinaire, il donne le conseil de modérer ses pratiques de piété, de les accommoder à ses devoirs d'état et de se prêter aux exigences du monde, en gardant la liberté d'esprit et la pureté d'intention ; à cette raisonneuse, il recommande « de s'unir à Dieu, par des affections vives et tendres, dans lesquelles consiste l'essentiel de l'oraison », où « l'esprit ne doit agir que par le cœur » (17) ; à cette âme assez troublée et scrupuleuse, il suggère de « faire une paix au dedans de soi avec Dieu, dans tous ces événements ».

Dans une « Exhortation à une personne de qualité », recueillie par le P. Chérot, on peut noter encore ce conseil : « Etablissez, au milieu de vous-même, une solitude intérieure, où, dans le silence et hors du tumulte, vous communiquerez avec Dieu. »

IV

Voulons-nous connaître l'idéal de Bourda-

(17) *Ibid.*, p. 600 .

loue, en matière de vertu, l'image la plus séduisante qu'il se forme et qu'il présente de la sainteté : nous l'avons entrevue dans le panégyrique si chaud de saint François de Sales ou de sainte Geneviève ; mais un très intéressant passage des *Pensées sur la dévotion* nous en donne une description plus précise, et dont le prototype est mis dans l'humble réalité : c'est tout simplement une « bonne âme », comme un prêtre zélé et facilement accessible aux petits peut en rencontrer. Cette « pensée », dont on voudrait bien connaître la forme originale, commence, dans l'édition Bretonneau, d'une manière assez abrupte :

« ... J'entends une bonne âme qui me parle de Dieu et qui m'expose les sentiments que Dieu lui donne, à la communion, à l'oraison et dans son travail et dans ses occupations ordinaires. Je suis surpris, en l'écoutant, de la manière dont elle s'explique : quel feu anime ses paroles ! quelle onction les accompagne ! elle s'énonce, avec une facilité que rien n'arrête ; elle s'exprime, en des termes qui, sans être étudiés ni affectés, me font concevoir les plus hautes idées de l'Etre divin, des grandeurs de Dieu, des mystères de Dieu... de ses communications intérieures. J'admire tout cela et j'admire d'autant plus, que la personne qui me tient ce langage si relevé et si sublime n'est quelquefois qu'une simple fille, qu'une domestique, qu'une villageoise. A quelle école s'est-elle fait instruire ?

quels maîtres a-t-elle consultés? quels livres a-t-elle lus? Et ne pourrais-je pas, avec toute la proportion convenable, lui appliquer ce qu'on disait de Jésus-Christ : *Où cet homme a-t-il pris tout ce qu'il nous dit? n'est-ce pas le fils d'un artisan?*

» Ah! mon Dieu, il n'y a point eu pour cette âme d'autre maître que vous-même et que votre Esprit : il n'y a point eu pour elle d'autre école que la prière, où elle vous a ouvert son cœur avec simplicité et humilité; il ne lui a point fallu d'autres livres ni d'autres leçons qu'une vie amoureuse du crucifix, qu'une continuelle attention à votre présence, qu'une dévote fréquentation de vos saints mystères, qu'une pratique fidèle de ses devoirs, qu'une pleine conformité à toutes vos volontés et qu'un désir sincère de les accomplir. Voilà par où elle s'est formée; ou plutôt, voilà, mon Dieu, par où elle a mérité, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine, que votre grâce la formât, l'éclairât, l'élevât.

» Aussi, est-ce à ces âmes simples comme la colombe et humbles comme les enfants, à ces âmes pures, droites et ingénues, que Dieu communique avec plus d'abondance ses lumières. C'est avec elles, qu'il aime à converser. Il leur parle au cœur, et cette science du cœur, cette science de sentiment, cette science d'épreuve et d'expérience, qu'il leur fait acquérir, est infiniment au-dessus de tout ce que peuvent nous découvrir toutes nos spéculations et toute notre théologie. » (18)

(18) T. IV, p. 362. Simplicité évangélique dans la dévotion.

Bourdaloue a trouvé là ce qu'il admire par dessus tout dans le monde spirituel, le seul qui vraiment l'intéresse et l'émeuve : les merveilles de la grâce divine se déployant avec aisance dans une âme limpide, y faisant resplendir dans tout leur éclat surnaturel les qualités, les vertus qu'il aime tant : la sincérité envers Dieu et les hommes, la fidélité généreuse dans la paix et l'humilité.

Simplicité évangélique, « enfance spirituelle », ce sont des termes synonymes pour Bourdaloue ; il les propose à tous, cependant, comme idéal pratique ; même aux savants, qui n'en sont pas dispensés et qui heureusement peuvent y atteindre avec la grâce :

« ... Mais n'y a-t-il pas eu des saints, et de très grands saints, parmi les savants? Je sais qu'il y en a eu..., mais, du reste, gardons-nous de croire que ce fut là ce qui les entretenait dans une union si intime avec Dieu. Quand il s'agissait de traiter avec ce souverain maître et d'aller à Lui, ils déposaient, pour ainsi dire, toute leur science et, bien loin de l'appeler à leur secours, ils en éloignaient toute idée et craignaient que, par un souvenir même involontaire, elle ne troublât les divines opérations de la grâce. Tout ce qu'ils savaient, alors, c'était... de contempler, d'admirer, de s'affectionner, d'aimer... Ainsi, tout savants qu'ils étaient, ils conservaient, devant Dieu et dans les choses de Dieu, toute la simplicité évangélique.

» Voilà comment ils approchaient de Dieu, remplis du même sentiment que le prophète Jérémie, lorsqu'il s'écriait : *De quoi suis-je capable, Seigneur, et que puis-je ? Je ne suis qu'un enfant et à peine sais-je prononcer une syllabe!* Mais il me semble que Dieu leur répondait intérieurement à chacun, comme à son prophète : *Non, ne dites point que vous ne savez rien et que vous n'êtes qu'un enfant.* Parce que vous ne vous regardez point autrement devant moi, c'est pour cela que je vous comblerai de mes dons célestes, que je vous attacherai à moi et que je m'attacherai à vous; que je vous admettrai à mes entretiens les plus familiers, que je vous révèlerai les secrets de ma sagesse et que je vous mettrai dans la bouche de dignes expressions pour les annoncer; car c'est aux petits et aux plus petits que ces faveurs sont réservées. »

Et Bourdaloue invite ses auditeurs à être « de ce nombre favori » des âmes qui aiment à aller à Dieu par la « petite voie » de la simplicité ou de l'enfance spirituelle. Si, pour cela, elles n'ont pas d'autre effort à faire qu'à se résigner à leur petitesse devant les hommes, il les y exhorte avec une secrète envie...

Ici encore, nous croyons percevoir un écho de sa vie intérieure : dans une existence, malgré tout, bien en vue, dans un succès aussi solide que brillant, l'âme simple et humble du saint religieux a souffert, semble-t-il, et ce n'est pas

sans lutte, ou du moins sans scrupule, qu'il a pu garder cette parfaite modestie, où ceux qui le fréquentaient ont vu, avec raison, l'indice d'une humilité profonde.

N'est-ce pas la raison pour laquelle le P. Crasset lui faisait cette confidence, qui peut-être était aussi une discrète exhortation, dans ce fragment de correspondance auquel j'ai déjà fait allusion et que le P. Judde cite à propos de l'humilité dans le succès : « ... O mon Dieu ! que vous ai-je fait, quel dangereux présent ? J'étais religieux et j'étais content de mon obscure médiocrité ; mais que vais-je devenir ? avez-vous résolu de me perdre ? n'est-ce pas peut-être toute la récompense que je dois attendre de mon travail ? ou ne voudriez-vous pas me réprouver de votre gloire ? »

Nous avons, d'ailleurs, sur ce point, l'aveu de Bourdaloue lui-même, recueilli par son supérieur, le P. Martineau : « Je sais, d'une personne pour qui il avait beaucoup de considération, que, lui ayant un jour demandé s'il n'avait pas de complaisance parmi tant de choses capables d'en inspirer, il lui répondit que, depuis longtemps, Dieu lui avait fait la grâce de connaître le néant de tout ce qui brille aux yeux des hommes et qu'il lui faisait encore celle de n'en être pas touché. Il dit à un autre, qu'il

était si parfaitement convaincu de son incapacité pour tout bien, que, malgré tous ses succès, il avait beaucoup plus à se défendre du découragement que de la présomption. » (19)

Avec de telles dispositions, œuvre de la grâce et, sans doute aussi, d'efforts méritoires, il avait le droit d'engager, avec une conviction un peu rude, les « savants » à entrer, après les « bonnes âmes », dans la voie privilégiée de la simplicité évangélique...

CHAPITRE II

La « conduite intérieure » du Saint-Esprit.

I

Bourdaloue, en nous faisant admirer tant de richesses spirituelles dans un cœur qui n'a guère apporté à Dieu que sa simplicité ou son dépouillement, nous a indiqué expressément l'auteur de tant de merveilles: « Il n'y a point eu, pour cette âme, d'autre maître que vous-même et que votre esprit...; elle a mérité... que votre grâce la formât, l'éclairât, l'élevât ».

(19) Lauras, *Bourdaloue*, t. II, p. 590.

Son point principal a été d'éviter qu'un reste d'amour-propre, une infidélité, ou une activité mal entendue « ne troublât les divines opérations de la grâce ».

Si, donc, il nous invite à imiter la simplicité de ces âmes de choix, à être de « ce nombre favori », c'est pour nous mettre, nous aussi, sous l'action plus intime et plus dominante du Dieu sanctificateur, du Saint-Esprit ; si, plus souvent encore, il nous a engagés au recueillement extérieur et intérieur, c'était tout spécialement pour entendre la voix de ce maître intérieur.

Nous voyons ici l'aboutissement pratique de ses vues si profondes sur la grâce et de son goût si intime pour l'œuvre de Dieu dans les âmes : il en tire un principe de vie spirituelle, la « conduite intérieure du Saint-Esprit ».

Sans doute, ce maître intérieur ne remplacera pas, hors les cas privilégiés, les directeurs de consciences, ni ne dispensera normalement des méthodes, et encore moins de l'effort vers la lumière ; mais, sous ces garanties, l'âme recevra de lui une véritable direction, de plus en plus habituelle et efficace, suivant sa docilité et sa générosité, jusqu'à ce qu'il arrive à en prendre la pleine domination. Ce n'est donc pas seulement pour la vie chrétienne la plus commune, mais encore plus pour la vie spirituelle la plus

parfaite qu' « il nous est si important de bien connaître les divines opérations de la grâce pour y ajuster notre conduite », et que les observer avec soin... est le point capital et la grande maxime de la sagesse chrétienne » (1).

Aussi Bourdaloue décrit-il, très souvent et avec complaisance, nous l'avons vu, ces mouvements, ces impressions, ces lumières, ces paroles intérieures par lesquelles le Saint-Esprit nous conduit ; c'est tout un langage, que l'âme vraiment chrétienne doit être à même d'entendre et de comprendre :

« ... Il y a une voix de Dieu secrète et tout intérieure. Elle n'éclate point, elle ne fait sur les sens nulle impression, mais imperceptiblement et sans bruit, elle va jusqu'à l'oreille du cœur et se fait entendre à l'âme. Ainsi Dieu se faisait-il entendre à Jérusalem : *Je la conduirai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur.* Ainsi se faisait-il entendre au Prophète royal, comme ce saint Roi nous le marque lui-même : *J'écouterai ce que le Seigneur dit au-dedans de moi-même.* Ainsi le Bon Pasteur se fait-il entendre à ses brebis : *Je les connais, elles me connaissent, et elles entendent*

(1) T. V, p. 404... Sermon sur la grâce. C'est aussi un grand principe de direction, et que Bourdaloue ne manquait pas de mettre en pratique, au témoignage du P. Martineau, son supérieur : « ... Dans la conduite des âmes.... appliqué à connaître la disposition particulière que la grâce produisait en elles, il savait parfaitement s'en servir pour avancer l'ouvrage de leur sanctification ».

ma voix. Certaines lumières dont il éclaire l'esprit, certains sentiments qu'il suscite dans le cœur: tel est son langage. Langage muet, mais qui, dans un moment, en dit plus mille fois et en apprend plus que toute l'éloquence humaine n'en peut exprimer ; langage intelligible à l'âme fidèle, recueillie, comme Madeleine, aux pieds de Jésus-Christ, et, selon la comparaison de l'Ecriture, recevant en silence la divine parole comme une rosée qui découle sur elle et la pénètre. Vous ne l'entendez pas, mondains, ce langage, vous ne le comprenez pas : pourquoi ? parce que vous ne vous mettez jamais en disposition de l'entendre ni de le comprendre; parce que vous êtes tout répandus au dehors et tout extérieurs... » (2)

Il s'agit ici, sans doute, d'un moment privilégié pour ces divines communications, les visites au Saint-Sacrement ; mais c'est en tout temps, selon nos besoins, que le maître intérieur nous donne ces directions, dont l'effet est parfois extraordinaire :

« ... Il nous parle utilement, c'est pour notre bien. Et que nous dit-il en effet ? de quoi nous entretient-il ? des voies où nous devons marcher et qu'il nous enseigne; des écueils que nous devons éviter et qu'il nous découvre...; des degrés de sainteté, de perfection où nous pouvons, avec son secours, nous élever et où nous sommes appelés. Il nous représente nos fautes, il nous reproche nos relâchements et nos tiédeurs, il ranime notre

(2) T. II, p. 518. Jésus conversant dans l'Eucharistie.

ferveur et notre zèle. En quelque situation que nous nous trouvions, il s'y conforme et il y proportionne ses grâces et ses inspirations. Manquons-nous de courage, il nous fortifie; nous défions-nous de nous-mêmes, il nous rassure ; dans nos délibérations, il nous dirige; dans nos incertitudes et nos irrésolutions, il nous détermine... tout cela, par les vues qu'il nous donne et les différentes considérations qu'il nous suggère. De sorte que l'âme, sans bien savoir comment, se trouve tout autre qu'elle n'était... Plus de difficultés qui l'étonnent, plus de troubles qui l'agitent, plus de chagrins qui l'abattent. Le calme règne dans cette âme; tout y est en paix... »

Le calme et la paix, c'est toujours pour Bourdaloue le signe et l'aboutissement de l'action divine en nous...

Il y a des temps plus favorisés de ces touches intérieures, par exemple, celui des Retraites, où l'on écoute Dieu parler, où l'on converse familièrement et paisiblement avec lui, où l'on reçoit ses communications les plus intimes et où l'on y répond » (3) ; mais encore, c'est à notre expérience quotidienne que Bourdaloue nous renvoie avec assurance ; et les pécheurs doivent reconnaître, dans leurs remords, la voix du divin Esprit qui les invite à la pénitence :

« ... En mille occasions particulières et en mille

(3) T. II, p. 344. Sur le caractère du chrétien. 1er point.

conjonctures, nous nous sentons intérieurement touchés, sollicités, pressés de Dieu, qui nous fait connaître ce qui lui agréerait, ce qui l'honorerait, ce qui nous sanctifierait, ce qui coopérerait aux vues de miséricorde et de salut qu'il a conçues en notre faveur... » (4)

« ... Je dis que ce remords est une grâce, et voilà le fondement de toutes les vérités que j'ai à développer. Car qu'est-ce qu'une grâce ? et combien l'ignorent, quoiqu'ils en reçoivent tous les jours?... Grâce intérieure..., l'Esprit de Dieu est placé comme dans le centre de nous-mêmes, afin d'y être mieux entendu, et de là, dit saint Augustin, il pousse incessamment une voix qui contredit nos passions, qui censure nos plaisirs, qui condamne notre péché... » (5)

C'est là l'effet normal du « baptême intérieur du Saint-Esprit », que tout chrétien a reçu et qui comporte, avec les grâces les plus exquises, les devoirs les plus délicats :

« ... Non, divin Esprit, je le confesse, rien de tout cela ne peut subsister avec vous, avec la pureté des mœurs et encore plus avec la pureté du cœur. Quand tout cela n'irait pas jusqu'à détruire, par une offense griève, votre règne en moi, et qu'absolument une telle attache ne romprait pas encore le lien de la grâce habituelle qui m'unit à vous, le seul respect de votre adorable personne,

(4) T. IV, p. 107. Sur la Prière de Jésus-Christ. 2e partie.
(5) T. II, p. 250. Sur les remords de la conscience. 1er point.

ô Esprit de mon Dieu, la seule idée que la foi me donne de votre délicatesse sur la préférence infinie qui vous est due et sur l'amour sans partage que vous exigez comme Dieu, la seule crainte de vous irriter et de provoquer votre jalousie (car vous êtes un Dieu jaloux), devrait me faire renoncer à tout objet créé... Or, voilà, mes chers auditeurs, ce que j'ai appelé, par rapport à nous, les obligations du baptême intérieur du Saint-Esprit... » (6)

Plus profondément encore, c'est le caractère personnel du Saint-Esprit de répandre en nos âmes une divine fécondité, et avec quelle force pénétrante d'esprit créateur et vivificateur!

« ... C'est un caractère qui ne peut convenir qu'au Saint-Esprit et qui le distingue essentiellement comme Saint-Esprit, de posséder en soi l'être divin, sans pouvoir le communiquer à nulle autre personne divine; d'être produit par le Père et le Fils, et de ne pouvoir être le principe d'aucune autre production; en un mot, d'être, tout Dieu qu'il est, stérile dans l'adorable Trinité, parce qu'il est le terme de la Trinité même. Stérilité, disent les théologiens, qui, bien loin d'être défectueuse, marque et suppose en lui la plénitude de toute perfection. Mais autant que la foi nous représente le Saint-Esprit stérile dans lui-même et par rapport aux deux autres personnes dont il procède, autant nous le fait-elle concevoir, agissant, fécond et plein d'efficace et de vertu, hors de lui-même et dans

(6) T. III, p. 123. Sermon pour la fête de la Pentecôte. 1er point.

les sujets à qui il fait part de ses dons. Car, selon l'Ecriture, c'est le Saint-Esprit qui est le principe immédiat et substantiel de toutes les opérations de la grâce..., et comme, en qualité de Saint-Esprit, il est lui-même la charité subsistante, par qui le Père et le Fils s'aiment d'un amour mutuel et éternel; aussi, disent les Pères, est-il, dans le fond de nos âmes, la charité radicale par où nous aimons Dieu et d'où procèdent tous les saints désirs que nous formons pour Dieu... » (7)

« ... Si vous vous rendez attentif, il ne manquera pas de parler secrètement à votre cœur pour vous dire bien des choses auxquelles vous ne pensez pas...; il vous dira en quoi il veut que vous changiez de conduite, ce qu'il veut que vous lui sacrifiiez, à quoi il veut que vous renonciez. En un mot, lui-même s'expliquant immédiatement à vous et remuant tous les ressorts de votre conscience, il vous déclarera ses volontés, mais d'une manière dont il sera impossible que vous ne soyez touché, aussi bien que convaincu. » (8)

II

Mais, si efficace que soit l'action divine, elle exige de notre part des dispositions appropriées ; et d'abord, puisqu'il s'agit d'une grâce, elle doit être demandée par une prière humble et persévérante ; encore qu'il soit très libre dans

(7) *Ibid.*, t. IV, p. 124. 3e point.
(8) T. IV, p. 256. Instruction sur la Communion.

ses opérations, l'Esprit de Dieu ne se refuse jamais à cet appel : « Votre Esprit souffle où il veut, quand il veut, de la manière qu'il veut. Nous ne savons où il va ni comment il y va ; mais enfin, il y va quand on a pris soin de l'y appeler (9). »

En nous recommandant, avec tant d'insistance, le recueillement, la paix, Bourdaloue avait en vue très spécialement les « divines opérations » à recevoir, les « paroles intérieures » à écouter dans un calme attentif. Dans notre prière, par exemple, il ne suffit pas de parler à Dieu, mais il est aussi important d'écouter sa réponse : « Dieu ne manque guère de répondre et de faire entendre secrètement sa voix. On l'écoute, on se sent tout animé, tout excité, tout pénétré... » C'est l'effet normal de tout recueillement profond, dans l'oraison, les visites au Saint-Sacrement, la sainte communion, de nous mettre ainsi en communication intime et active avec Dieu par son Esprit...

De pareilles grâces, si ordinaires qu'elles soient, et d'autant même qu'elles sont si libéralement offertes comme un moyen normal de vie chrétienne, de progrès spirituel, nous imposent comme une obligation essentielle, la fidélité

(9) T. IV, p. 386. Oraisons jaculatoires.

à en suivre les mouvements, les directions, à n'en pas recevoir en vain les « divines impressions » ; soit que cette obligation s'ajoute à celle qui dérive des préceptes extérieurs : « dès qu'une fois elles nous sont connues, ces divines volontés, et que nous sentons le mouvement de la grâce qui nous presse de les exécuter et de les suivre, malheur à quiconque délibère et demeure dans une oisiveté paresseuse ! » — soit que la volonté ou les désirs de Dieu ne nous soient pas autrement connus et intimés que par ces inspirations : « vivre dans une omission fréquente, ordinaire, presque universelle de ce que nous inspire cette volonté divine », qui nous fait connaître intérieurement « ce qui lui agréerait, ce qui l'honorerait, ce qui coopérerait aux vues de salut et de miséricorde qu'il a conçues en notre faveur..., n'est-ce pas se jouer de Dieu même ? » (10),

Aussi est-ce un des plus graves abus de la vie spirituelle que de négliger, de mépriser les grâces intérieures :

« ... Ces grâces intérieures, c'est tout ce que le Saint-Esprit opère en moi, pour me faire connaître les voies de Dieu et pour me les faire aimer ; tant de lumières dont il m'éclaire, tant de vues qu'il me donne de mes devoirs, tant d'inspirations secrètes..., tant de mouvements où il me

(10) T. IV, p. 106, 107. Sur la prière de Jésus-Christ.

presse de tenir une autre conduite... En résistant à toutes ces grâces, qu'ai-je fait ? Selon le langage de l'apôtre saint Paul, j'ai résisté au Saint-Esprit lui-même, qui est l'Esprit de grâce; je lui ai fait outrage, j'ai foulé aux pieds le sang de Jésus-Christ... Abus que Dieu punit, dès à présent, par la soustraction de ces mêmes grâces... Châtiment sans miséricorde, puisque cette soustraction de grâces est un mal pur et sans mélange d'aucun bien... Mais châtiment à quoi surtout nous expose l'abus de certaines grâces d'élite qui sont, dans l'ordre du salut et de la sanctification de l'âme, comme une espèce de crise, semblable à celle qui arrive dans l'ordre de la nature et dans les maladies du corps...; combien de religieux sont tombés dans les plus déplorables égarements, pour n'avoir pas, en certaines conjonctures, répondu à Dieu, qui les appelait et qui les sollicitait de reprendre le soin de leur perfection, qu'ils avaient abandonné ? » (11)

L'idéal est donc d'apporter à la grâce de Dieu, fût-on pécheur, « des cœurs dociles et susceptibles de toutes les impressions de l'Esprit céleste ». Mais encore faut-il que cette docilité aille jusqu'à l'effet et, autant que possible, jusqu'au bout du mouvement imprimé. La résolution d'une âme, à la vue de tant de grâces qu'elle a négligées, sera « de les faire désormais toutes valoir, de n'en plus arrêter les divines

(11) T. IV, p. 537. *Retraite...* De l'abus des grâces. 3e point.

impressions et de ne leur plus prescrire de bornes... ».

* * *

Un élément de vie spirituelle qui prend une telle importance, demande à être éprouvé. Bourdaloue le rappelle, à l'occasion ; mais il n'y insiste guère, que lorsqu'il s'agit de voies extraordinaires. Ainsi, à propos de sainte Thérèse :

« ... Saint Paul exhortait les fidèles à ce discernement des esprits, comme à un point d'une extrême importance; et rien en effet n'est plus important, soit en général pour le gouvernement de l'Eglise, soit en particulier pour la conduite des âmes... Il y a des dons du ciel apparents et il y en a de véritables. De n'avoir que l'apparence sans la réalité, c'est illusion ; d'autant plus dangereuse que, sous l'image d'un faux bien, elle nous égare et nous perd. Il est donc d'une conséquence infinie de savoir démêler l'un de l'autre et de ne prendre pas l'un pour l'autre... Tant que l'oraison vous rendra plus fermes dans la foi de Jésus-Christ, plus respectueuses envers l'Eglise de Jésus-Christ..., plus soumises..., plus zélées..., plus vigilantes... : à ces caractères, je reconnaîtrai le sceau de Dieu et, sans faire de longues perquisitions de la méthode d'oraison que vous gardez ni de tout ce qui s'y passe, je vous dirai d'abord, sans hésiter : ne craignez pas ; le Seigneur est là : *Dominus est.* »

A l'inverse des défauts persistants, surtout en ce qui regarde la foi et l'obéissance, rendent plus que suspects les états les plus extraordinaires... On voit que ce discernement est surtout positif : il suppose l'action possible du bon esprit, et c'est elle qu'il veut distinguer des illusions de l'esprit mauvais et de l'esprit propre : « Je ne veux pas dire que vous renonciez à toutes les faveurs du ciel, mais que vous les examiniez ». Toujours possibles, même dans les voies ordinaires, ces illusions ne deviennent dangereuses, que si elles procèdent de la vanité ou de la paresse spirituelle ; elles ne le sont guère pour les âmes de bonne foi et de bonne volonté, qui ont pour elles les garanties de la sincérité et de la simplicité.

Avec ces règles de prudence, on peut donc et on doit reconnaître l'impression de l'Esprit de Dieu, chaque fois qu'on se sent poussé vers un bien certain ; par exemple, dans le sens des exhortations du prédicateur... Bourdaloue, ayant la plus haute idée du ministère de la parole de Dieu, profondément persuadé que la voix intérieure du prédicateur divin ne peut manquer de seconder celle de son organe extérieur, en appelle souvent à cette prédication intime. Par exemple, en conclusion précisément d'une méditation sur l'abus des grâces : « Vous me par-

lez encore, Seigneur, et ce que j'entends au fond de mon cœur, ce que j'y ressens ne peut être que l'effet de votre grâce... »

* * *

La conduite intérieure est un élément essentiel dans la vie de l'Eglise aussi bien que des âmes. Si l'obéissance est une garantie si précieuse, ce n'est pas seulement parce que les supérieurs ont reçu une mission extérieure, canonique, pour nous diriger; c'est aussi qu'ils ont une conduite spéciale du Saint-Esprit, qui, de cette manière, dirige encore indirectement les âmes religieuses :

« ... C'est par une providence toute spéciale sur moi, mon Dieu, que vous voulez prendre soin de toutes les dispositions de ma vie et me déclarer, sur chaque chose, par l'organe de mes supérieurs, vos divines volontés. Soit que vous me parliez immédiatement ou que vous me parliez par eux, c'est toujours vous, Seigneur, qui me parlez et vous qui me conduisez. » (12)

Cela est vrai, d'une manière générale, pour toutes les âmes dévotes, qui ont ordinairement besoin d'une direction extérieure : ce sera comme une doublure et une garantie de la con-

(12) T. IV, p. 577. Retraite... De l'obéissance de Jésus-Christ.

duite intérieure de l'âme, par celle même que recevra pour elle son directeur :

« Dieu est fidèle, dit l'Apôtre, et, puisqu'il vous envoie à ses ministres, il est alors engagé par sa providence à les éclairer lui-même, à leur inspirer ce qui convient et à leur mettre pour vous dans la bouche des paroles de vie. Je vais plus loin et, pour votre consolation, j'ose dire que si, quelquefois, ils se trompent, ou Dieu ferait un miracle pour suppléer à leur défaut et pour vous redresser, ou que jamais il ne vous imputerait une illusion dont vous n'avez pas été l'auteur et dont vous n'avez pu moralement vous préserver. » (13)

Ainsi, dans l'affaire si importante de la vocation, Bourdaloue, qui exagérait plutôt les conséquences du « choix d'un état de vie » pour le salut, propose « trois articles », dont le premier est d'avoir recours à Dieu :

« ... Comme Dieu ne s'explique immédiatement à nous que par des inspirations intérieures, vous devez d'abord l'écouter dans le fond de votre cœur et vous rendre attentive à cette voix secrète par laquelle il a coutume de parler à ses élus. Mais, afin de l'engager davantage à vous communiquer ses lumières et à se déclarer, vous n'avez point de moyen plus efficace et plus assuré que la prière. Allez donc, aussi souvent que vous le pourrez, vous prosterner devant lui et lui dire,

(13) T. III, p. 365. Panégyrique de sainte Geneviève. 1er Point.

comme Samuel : Parlez, Seigneur, et découvrez-moi vous-même quel dessein vous avez formé sur ma personne : car me voilà prête à vous entendre, à vous obéir et à exécuter toutes vos volontés...

» Après vous être acquittée de ce premier devoir envers Dieu, vous devez ensuite vous adresser aux ministres de Dieu. Ce sont nos guides, nos conducteurs, et ils ont été établis pour nous donner des conseils salutaires. C'est pour cela que Dieu les éclaire spécialement eux-mêmes; et souvent il nous arrive que ce qu'il n'a pas voulu nous révéler par lui-même, c'est par leur bouche qu'il nous l'enseigne. Ainsi, dans l'ancienne loi, les prophètes étaient-ils appelés *voyants* et c'était à eux que Dieu envoyait son peuple pour en recevoir toutes les décisions et tous les éclaircissements nécessaires. Dès que vous agirez avec cette droiture et cette bonne foi, vous aurez tout sujet de vous promettre que Dieu présidera au jugement de son ministre, et que l'esprit de vérité lui suggérera pour vous une décision juste, et où vous pourrez vous en tenir. » (14)

Le troisième article consiste à s'éprouver soi-même, en examinant les états de vie par rapport à ses propres nécessités et à son salut. C'est le « *tempus tranquillum* » des Exercices de saint Ignace, où l'âme semble laissée à sa propre raison éclairée par la foi, tandis que le « premier article » correspond au premier et surtout au « deuxième temps » de l'Election,

(14) T. IV, p. 249. Sur le choix d'un état de vie.

marqué par les mouvements sensibles des « esprits ». Cependant, cette « délibération avec soi-même » est faite sous l'action spéciale, quoique moins perceptible, du Saint-Esprit ; et c'est à lui, en fin de compte, que l'âme rapporte les lumières qu'elle y a trouvées : « O mon Dieu ! je vous rends grâces de la vue que vous me donnez... Oui, c'est par là que je veux décider avec vous de ma destinée... »

III

Un élément si particulièrement divin de notre vie spirituelle doit devenir dominant, à mesure de nos progrès ; l'idéal de la perfection est « le règne de Dieu », qui est un « règne de grâce » et, par conséquent, l'œuvre spéciale du Saint-Esprit. Bourdaloue en parle presque incidemment, en commentant l'Oraison dominicale :

« ... *Que votre règne arrive...* Il y a un règne de grâce. Je veux dire qu'il y a un règne tout spirituel, où votre grâce prévient une âme et où l'âme prévenue de cette grâce intérieure obéit volontairement et librement à toutes vos inspirations, se conforme en toutes choses et sans réserves à votre bon plaisir... Je veux dire qu'il y a un règne d'amour où le cœur se donne lui-même à vous et se met, pour ainsi parler, dans vos mains, afin que vous le possédiez tout entier, afin que vous le gouver-

niez selon votre gré, afin que vous lui imprimiez tel sentiment qu'il vous plaît..., afin que vous le changiez en vous et qu'il ne soit qu'un avec vous. Or, voilà l'heureux et saint règne après lequel je soupire... » (15)

Ce règne de Dieu en nous est aussi spécialement le règne de Jésus-Christ, qui, par le Saint-Esprit, doit devenir « l'âme de notre âme » (16). Il est réalisé dans des modèles admirables, et d'abord dans la Très Sainte Vierge Marie, dont le mérite fondamental est d'avoir, avec une fidélité parfaite, écouté et gardé la parole de Dieu extérieure et intérieure :

« ... Après avoir écouté et inviolablement pratiqué tout ce qui était pour elle parole de Dieu, ordre de Dieu, bon plaisir de Dieu : c'est-à-dire avoir suivi tous les mouvements de la grâce qui agissait en elle, sans y apporter jamais la moindre résistance; avoir répondu exactement et constamment à toutes les inspirations qu'elle recevait de Dieu..., toujours attentive à ce que l'Esprit de Dieu lui suggérait, toujours agissante pour Dieu, toujours unie de cœur à Dieu, toujours dépendante de Dieu... » (17)

C'est encore le mérite d'une sainte Geneviève, d'une sainte Thérèse ou de ce Solitaire pour qui

(15) T. IV, p. 390. Oraison dominicale.

(16) T. IV, p. 562. *Retraite...* Règne de Jésus-Christ. Voir plus loin, chap. III, § IV.

(17) T. III, p. 228. Sermon pour l'Assomption.

« le mouvement du cœur joint à l'inspiration divine était l'unique et grande règle qu'il suivait » ; ou encore de ces « bonnes âmes », qui parfois n'ont point d'autre maître que le Saint-Esprit, dans les voies de la plus haute perfection.

Enfin le type de cette emprise souveraine de l'Esprit de Dieu est le mystère de la Pentecôte, et ce n'est pas sans raison très spéciale que Bourdaloue lui réserve la dernière méditation de sa *Retraite* : « De la descente du Saint-Esprit ou de l'amour de Dieu » : c'est bien en réalité la « *Contemplatio ad amorem spiritualem obtinendum* » qui termine les Exercices de saint Ignace ; le but et la force même sont identiques : obtenir, par la contemplation des œuvres de la bonté divine, un vif retour d'amour qui consacre et sublime l'effet de la Retraite. Bourdaloue, développant un point indiqué seulement par saint Ignace, choisit parmi les œuvres de l'amour divin celle qui lui paraît la plus « émouvante » en même temps que la plus opérante, celle qui « provoque » le mieux l'amour généreux :

« ... Toutes les créatures nous annonçaient les perfections de Dieu et toutes les créatures étaient à notre égard autant de bienfaits de Dieu, dont nous étions, comme nous le sommes encore, rede-

vables à sa providence et dont il ne cessait point de nous combler. Ainsi, elles nous excitaient toutes à l'amour de Dieu. Mais, après tout, cette voix des créatures ne touchait pas encore assez nos cœurs et rien, à ce qu'il semble, n'était capable de les émouvoir et de les engager. Quel est donc le moyen le plus excellent que Dieu a pris pour inspirer aux hommes son amour ? ç'a été de nous envoyer le Saint-Esprit, qui est lui-même personnellement et substantiellement l'amour de Dieu...

» C'est sans mesure que Dieu nous donne son Esprit : c'est donc sans mesure que nous devons aimer Dieu. Non, mon Dieu, point de bornes à mon amour pour vous, puisqu'il n'y en a point dans tout ce qui vous rend si aimable pour moi. Vous êtes un Dieu infini : ma charité doit donc être, en sa manière, infinie... c'est ce que votre Esprit, si j'en suis animé, me représente continuellement au fond de mon âme... Sur ce point, l'Esprit de charité est insatiable et ne dit jamais : « C'est assez ». Hélas! je ne le dis, moi, que trop et en trop d'occasions. Au moindre acte d'amour que je forme, ou que je crois former pour Dieu, dans un bon moment où le Saint-Esprit me fait goûter l'attrait de sa grâce et la douceur de sa divine onction, je m'imagine déjà être ravi au troisième ciel et avoir marqué à Dieu l'attachement le plus parfait. Mais cette étincelle n'est pas longtemps à s'éteindre... » (18)

C'est un amour plus profond que le Saint-

(18) T. IV, p. 604. Retraite... 8e jour, 3e méditation.

Esprit vient répandre dans notre cœur, amour affectif d'abord, au sens le plus fort :

« ... C'est dans le cœur que l'Esprit d'amour vient d'abord se répandre : c'est là qu'il établit sa demeure et là même aussi qu'il commence à faire sentir ses plus merveilleuses opérations; car l'amour, avant toutes choses, consiste dans l'affection. Que n'inspire-t-il point ?... D'où vient donc que ce cœur, qu'il n'a fait que pour lui, est néanmoins à son égard si froid et si peu sensible ?... ne lui suis-je pas assez redevable? ne m'a-t-il pas fait assez de grâces et ne m'en fait-il pas assez chaque jour ? n'a-t-il pas pour moi des caractères assez touchants... et que vois-je autour de moi qui ne m'annonce incessamment les miséricordes infinies de mon Dieu ? Elles sont incompréhensibles : mais, Seigneur, plus elles sont au-dessus de tout ce que je puis penser, plus l'indifférence de mon cœur me devient par là-même inconcevable, et plus je dois me la reprocher devant vous et m'en confondre. »

Amour effectif, enfin, car l'amour, comme le rappelle saint Ignace, est, de son essence, généreux, « donnant », à l'imitation et sous l'inspiration de Celui qui est le Don de Dieu à nos âmes :

« ... Mais encore, qu'est-ce qu'aimer Dieu, et tout mon amour doit-il se borner à des affections et à des sentiments ? Afin de m'instruire là-dessus, il me suffit de considérer ce que Dieu fait pour

nous dans ce mystère : il nous aime et, pour nous témoigner son amour, il ne se contente pas de nous avoir donné son Fils, il fait encore descendre sur nous son Esprit. Il nous le donne et, en nous le donnant, il se donne lui-même à nous.

» Faut-il bien des raisonnements pour apprendre de quel retour je dois user envers lui et comment je le dois aimer ? Il ne m'a pas seulement aimé de cœur, mais en œuvres; ou plutôt, parce qu'il m'a aimé véritablement et de cœur, son amour n'a point été oisif, mais il s'est fait connaître par les effets les plus merveilleux et les plus éclatants. Si donc je l'aime, y a-t-il rien que je puisse lui refuser; rien, dès qu'il est question de le servir et de lui plaire, que je doive épargner ? Car, sans cela, sans cette pleine fidélité à suivre ses divines volontés et à pratiquer ponctuellement et généralement tout ce qu'il demande de moi, comme il le demande de moi, autant qu'il le demande de moi, en vain je dis que je l'aime... »

Enfin, voici la « conclusion » toute brûlante, une des plus belles, sans doute, de ces « *recollectiones precatoriae* » à la manière de Lessius, ou plutôt de ces « colloques » selon l'esprit de saint Ignace par quoi se terminent les méditations de la *Retraite* et encore beaucoup d'autres sermons ou instructions :

« ... Divin Esprit, charité essentielle et toujours subsistante, source intarissable de ce sacré feu qui brûle les anges bienheureux et tous les élus de

Dieu, descendez, ouvrez mon âme et venez vous-même l'embraser. Si elle se tient encore fermée, faites-lui une salutaire violence. Vous pénétrez partout et il ne vous faut qu'un trait pour enflammer tout un cœur et le consumer. C'est donc par vous, que je puis sortir de ma retraite, comme les Apôtres sortirent du Cénacle, avec le même amour et, par conséquent, avec la même résolution, la même activité, la même force. Dans toute la suite de leurs années, rien désormais ne put les séparer de la charité de Jésus-Christ et de la charité de Dieu. Qui m'en séparera moi-même ? Car c'est maintenant, ô Esprit d'amour, que je me livre tout entier à vous, pour m'attacher à mon Dieu d'un lien indissoluble et d'un amour éternel. Que voudrais-je encore lui dérober de ma vie et ce que je lui déroberais, à qui le donnerais-je ?

» Hélas! Seigneur, je n'ai, jusques à présent, que trop partagé mon cœur entre vous et d'autres objets; mais n'étant pas à vous uniquement, il n'y était point du tout. Car vous êtes un Dieu jaloux et vous voulez un amour sans réserve. Vous le méritez bien, ô mon Dieu! et je suis bien indigne de vos grâces, si tant de grâces que j'ai reçues de votre main libérale et paternelle ne suffisent pas pour m'apprendre à vous aimer. Eh ! Seigneur, l'ai-je su, jusqu'à ce jour? Mais que devais-je néanmoins savoir autre chose? Avec cela seul, j'aurais su tout le reste; c'est-à-dire que j'aurais su remplir tous les devoirs de mon état et en pratiquer toutes les vertus. C'est ce que votre Esprit m'enseignera. Plaise au ciel qu'il m'inspire toujours; et plaise surtout au ciel que j'en suive toujours les divines

inspirations et que jamais je n'en éteigne dans mon âme les saintes ardeurs! »

Ce « don de soi » en échange du « Don de Dieu » est une adaptation du « *Suscipe* » de saint Ignace : « C'est maintenant, ô Esprit d'amour, que je me livre tout entier à vous... »; comme lui, il renferme avec l'offrande un appel confiant à Dieu auteur de la grâce et inspirateur de l'amour : « Divin Esprit, charité essentielle... »; comme lui, il sert de conclusion à toute la *Retraite*, dont il termine la dernière méditation.

Cette effusion d'amour sincère et généreux, sous l'influence spéciale du Saint-Esprit, me paraît la plus chaude et en même temps la plus complète expression de la spiritualité de Bourdaloue; on y retrouve, surtout dans le dernier paragraphe, toutes ses idées familières avec sa note personnelle. D'abord l'esprit d'humilité profonde qui, avec une très haute conception des droits de Dieu sur nous et un très sévère jugement sur nos propres actions, le porte parfois à quelque pessimisme ou rigorisme : « Hélas! Seigneur..., mon cœur n'étant pas à vous uniquement, il n'y était point du tout. Car vous êtes un Dieu jaloux et vous voulez un amour sans réserve. » La bonté, la libéralité divine contemplée surtout dans les œuv-

res de la grâce : « tant de grâces que j'ai reçues de votre main libérale et paternelle... », et dont la connaissance affectueuse et la reconnaissance pratique est le ressort principal de la vie spirituelle : « Avec cela seul, j'aurais su tout le reste..., remplir tous les devoirs..., pratiquer toutes les vertus. » Enfin, la confiance en l'action intime et continue du Saint-Esprit, pour nous pénétrer de cette science et de cet amour et nous y faire avancer avec la docile et active coopération de notre libre volonté.

CHAPITRE III

Amour de Dieu. — Union a Dieu.

I

L'amour de Dieu, pour Bourdaloue, n'est pas seulement le couronnement de la vie spirituelle : c'en est encore plus l'élément initial, radical. On pourrait croire, cependant, à première vue, que l'esprit de crainte domine, au moins dans sa prédication morale. Mais on s'aperçoit assez vite que cet esprit de crainte n'est autre que

l'espit de religion ; c'est la crainte, moins du châtiment que de l'offense de Dieu, la « crainte filiale » qui renferme beaucoup plus qu'un simple « *initium amoris* ». C'est donc encore l'amour de Dieu, dans un sens assez large, en y comprenant la vertu de religion : et d'abord, un amour d'estime, d'adoration et d'oblation de soi, fondé sur un sentiment profond de la primauté de l'Etre divin, de son domaine et de ses droits.

C'est là, sans doute, ce qui donne à sa prédication une tonalité si grave et si profonde : c'est la note de son tempérament personnel, résultat peut-être d'un certain atavisme et de son éducation dans une famille de magistrats remarqués pour leur « exacte probité » ; c'est, plus encore, le son d'une âme profondément pénétrée de tels sentiments par une vie de méditation et de fidélité à tous ses devoirs ; c'est enfin, le dernier son que rend cette belle vie expirante ; tous les récits de la mort en apportent l'écho :

« ... Le P. Bourdaloue a vu les approches de la mort, avec une tranquillité qui était beaucoup moins l'effet de la force naturelle de son esprit que celle de sa foi et de l'espérance chrétienne qui le soutenaient. Il l'a acceptée comme l'exécution de la sentence portée par la justice divine contre l'homme pécheur, et il l'a regardée en même temps comme

le commencement des miséricordes éternelles sur lui, sentiments qu'il a exprimés en des termes si énergiques que l'impression en demeurera longtemps gravée dans le cœur de ceux qui les ont entendus : « Je vois bien (ce sont à peu près ses propres paroles), je vois bien que je ne puis guérir, sans miracle; mais qui suis-je, pour que Dieu daigne faire un miracle en ma faveur?... L'unique chose que je demande, c'est que sa sainte volonté s'accomplisse, aux dépens de ma vie, s'il l'ordonne ainsi... « Qu'il détruise ce corps de péché, j'y consens de grand cœur, qu'il m'unisse à jamais à lui... » Il pria de les assurer (ses amis)... qu'il regardait leur séparation comme une partie du sacrifice qu'il faisait de sa vie au souverain domaine de Dieu... » (1)

« ... Il unit sa mort à celle de Jésus-Christ; et, prenant la même intention que ce Sauveur mourant sur la croix, il s'offrit comme une victime, pour honorer par la destruction de son corps la suprême majesté de Dieu et apaiser sa colère. Non content de ce sacrifice, il consentit à souffrir toutes les peines du purgatoire : « Car il est bien raisonnable, reprit-il, que Dieu soit pleinement satisfait ; et du moins dans le purgatoire, je souffrirai avec patience et avec amour. » (2)

Il pratiquait ainsi ce qu'il avait enseigné, en particulier, dans le sermon sur la *Crainte de la mort :*

(1) Lauras, *Bourdaloue*... T. II, p. 395. Lettre du P. Martineau.

(2) T. I, p. XXX... Préface du P. Bretonneau.

« ... C'est en vue de la mort, que nous faisons à Dieu le sacrifice le plus héroïque, qui est celui de notre vie, et que nous devenons, en quelque manière, semblables aux martyrs. C'est par une libre acceptation de la mort que nous témoignons à Dieu la soumission la plus généreuse et que nous lui rendons le devoir de l'obéissance la plus parfaite, puisqu'elle va jusqu'à la destruction de nous-mêmes... C'est par une sainte union de notre mort avec la mort de Jésus-Christ, que nous entrons en participation des grâces surabondantes que ce Sauveur a renfermées dans sa Croix, comme dans une source inépuisable; et qui peut dire de quelles richesses spirituelles un mourant se sent quelquefois comblé; ou, sans attendre l'heure de sa mort, qui peut dire de quelles impressions secrètes un chrétien est pénétré, de quels mouvements intérieurs il est animé, lorsque, anticipant son dernier jour, il se met, à certains jours et en esprit, au lit de la mort et qu'il se présente à Dieu comme une victime qui lui est destinée et qui lui doit être immolée ?... » (3)

Dans les sentiments du chrétien vis-à-vis de la mort, comme à l'égard de Dieu, la crainte doit céder le pas à l'amour, et Bourdaloue cite d'admirables paroles de saint Jérôme, « qui fut peut-être de tous les saints le plus touché des jugements de Dieu et un de ceux qui soupirèrent davantage » après la mort « en considérant que c'était la voie pour aller à Dieu ».

(3) T. II, p. 325.

Ainsi, l'amour de Dieu, au-delà du profond sentiment de sa grandeur et de ses droits, allant jusqu'au suprême sacrifice, comporte un élan filial vers sa beauté et sa bonté infinies.

Le sermon sur l'*Amour de Dieu* s'en tient surtout au premier mouvement ; il insiste, avec quelle logique rigoureuse et quelque peu rigoriste, sur l'amour de préférence réelle et absolue que nous devons à l'Etre premier et absolu ; au point que, de toute nécessité, tout chrétien doit être dans la disposition prochaine au sacrifice total de lui-même, au martyre. Bourdaloue n'ignore pas ce que disent des moralistes plus indulgents, sur ces « suppositions chimériques » ; mais il réplique, fort de sa conviction personnelle : « ... Et moi, je soutiens que ces suppositions, ainsi faites, sont d'une utilité infinie », parce qu'elles nous donnent « une haute idée de l'excellence et de la grandeur » de Dieu, qu'elles nous inspirent « des sentiments nobles et généreux », enfin qu'elles nous disposent à des sacrifices qui, pour être beaucoup plus communément imposés par la volonté divine, n'en sont pas moins aussi douloureux qu'absolument obligatoires ; et d'ailleurs, loin de porter au désespoir, leur disproportion évidente avec nos forces pousse à l'espérance dans la grâce divine...

Cet esprit de sacrifice, d'oblation de soi est essentiel à toute religion profonde, et spécialement à la loi chrétienne ; il se réalise d'une manière privilégiée, dans la vie religieuse ; mais il doit surtout être intime et cordial :

« ... En effet, qu'est-ce donc que Dieu attend de l'homme, et que cherche-t-il dans l'homme ? le cœur..., puisque c'est par le cœur qu'il plaît à Dieu, par le cœur qu'il aime Dieu et qu'il mérite d'être aimé de Dieu. Otez-lui cette vie du cœur, tout le reste est mort dans l'ordre de la grâce, comme tout le reste meurt dans l'ordre de la nature dès que le cœur cesse de vivre... » (4)

« ... Ce cœur, qui est la plus délicate portion de nous-mêmes et, comme parle saint Augustin, l'abrégé et le centre de nous-mêmes, voilà ce que Dieu s'est réservé de nous... Dieu veut donc notre cœur, chrétiens, et il le veut de telle sorte qu'il en est jaloux; et cette jalousie est si peu indigne de lui, qu'il s'en fait même honneur dans l'Ecriture. C'est pour cela qu'il a fait des prodiges d'amour, qu'il a tout entrepris, qu'il a tout souffert; et saint Ambroise, surpris avec raison qu'il ait voulu tout souffrir de la sorte et tout faire, ne croit point manquer au respect qui lui est dû, en s'écriant : « ... O Dieu! si j'ose le dire, prodigue de vous-même et de votre divinité par un désir excessif du cœur de l'homme! » (5)

(4) T. II, p. 219. Vraie et fausse piété.
(5) T. III, p. 215. 3e Sermon pour la Purification.

II

Ainsi, l'acte le plus formel de la vertu de religion, dont il est expressément question dans ce passage, le sacrifice, l'oblation de soi, sera fait dans un mouvement d'amour reconnaissant. Plus que tout autre attribut de Dieu, en effet, sa bonté miséricordieuse, son amour sans bornes appelle et commande l'amour humain. Parmi tous ses titres, celui de Père peut suffire à alimenter notre religion, d'autant qu'il renferme les autres :

« ... Dieu de majesté, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, grand Dieu, ce ne sont pas tous ces titres et tant d'autres que j'emploie pour vous intéresser en ma faveur et pour trouver accès auprès de vous. Vous êtes mon Père, cela me suffit. Oui, vous l'êtes, Seigneur, et tout ce que j'ai reçu de vous me le donne bien à connaître. Vous êtes le père de tous les hommes; mais j'ose dire que vous êtes encore plus particulièrement le mien que celui d'une infinité d'autres hommes, puisqu'il y a une multitude innombrable d'hommes et des peuples entiers que vous n'avez jamais prévenus des mêmes grâces que moi ni favorisés des mêmes dons. Cependant, mon Dieu, ce titre de père, qui m'est si cher et qui m'annonce vos miséricordes, ne me fait point oublier votre pouvoir suprême et votre souveraine grandeur; et, s'il excite toute ma confiance, il ne m'inspire pas moins de respect et de véné-

ration. Car vous êtes dans les cieux, ô Père tout puissant! et dans le plus haut des cieux... » (6)

Sur la bonté de Dieu, sa providence attentive à nos moindres besoins, son action incessante, ses démarches pressantes afin d'obtenir notre amour, sa miséricorde envers les pécheurs, à qui il fait si volontiers goûter, dans leur pénitence, les délices de son intimité, sa présence aimante et pacifiante dans les âmes fidèles, nous avons déjà vu de nombreux passages à propos de la grâce.

Même dans le mystère de la prédestination, où les Jansénistes veulent voir pour l'immense multitude des âmes une menace inéluctable de réprobation, Bourdaloue montre l'immensité de la charité divine appelant tous les hommes au salut et nous invitant à la confiance :

« ... Ne raisonnons point tant... La foi de nos pères nous suffit. Ce qu'ils ont cru de tout temps, nous devons le croire, avec la même certitude... Ils n'ont point partagé le monde en deux ordres : l'un, de ceux que Dieu a choisis et favorisés; l'autre, de ceux qu'il a rejetés et entièrement délaissés. Ils auraient cru, par ce partage, faire injure à cette miséricorde infinie qui remplit tout l'univers et en mal juger; ils auraient cru offenser Dieu, le Créateur, le Père commun de tous les hommes; ils auraient cru se rendre homicides de leurs frères,

(6) T. IV, p. 389. Oraison dominicale.

en leur fermant ce sein paternel qui leur est ouvert et d'où personne n'est exclu, si lui-même il ne s'en sépare. Suivons des guides si sûrs et entrons dans leurs sentiments. Au lieu de nous arrêter à des contestations et à des questions, sans fin, ne pensons comme eux qu'à profiter du don de Dieu. Goûtons-le, dans le silence de la méditation ; nous y trouverons, non seulement l'appui le plus ferme et la ressource la plus solide, mais encore une des plus douces et des plus sensibles consolations. Car, dans la vive persuasion où je suis que Dieu a voulu et qu'il veut le salut de tout le monde, m'appliquant à moi-même ce grand principe, j'en tire les plus heureuses conséquences.

» J'adore la bonté de Dieu, je l'admire, j'y mets ma confiance; je me jette, ou pour mieux dire, je m'abîme dans le sein de cette providence universelle qui embrasse toutes les nations, toutes les conditions, tous les états. Je vais à Dieu, et, dans un sentiment d'amour et de reconnaissance, je lui dis, avec le Prophète : *O mon Dieu! ô ma miséricorde!* Je mesure sa charité, tout immense qu'elle est, ou je tâche de la mesurer. J'en prends, pour parler de la sorte après l'Apôtre, toutes les dimensions; j'en considère la hauteur, la profondeur, la largeur, la longueur. Toutes ces idées me confondent et je ne puis assez m'étonner de voir que cette charité divine s'étend jusqu'à moi... » (7)

De cet amour de gratitude, Bourdaloue aime à décrire l'efficacité et l'ardeur ; c'est, par exem-

(7) T. IV, p. 273. Volonté générale de Dieu touchant le salut de tous les hommes.

pie, le sujet du sermon de la *Conversion de Madeleine,* véritable panégyrique de l'amour de Dieu et de ses effets merveilleux. Dans le premier point, il nous montre l'amour pénitent opérant une parfaite justification, purifiant même l'amour jusque-là coupable et tournant vers Dieu les forces naturelles d'aimer :

« ... Elle aima : *Dilexit;* et toutes ces injustices furent expiées; elle aima, et tous ces crimes furent pardonnés... Concluez de là que l'amour de Dieu a donc une vertu supérieure à tout ce que nous en concevons. Concluez de là que l'amour de Dieu est donc aussi saint et aussi sanctifiant que le baptême. Concluez de là qu'en comparaison de l'amour de Dieu, toute satisfaction de l'homme pécheur est donc peu efficace et que, séparée de l'amour de Dieu, elle est même de nulle valeur...

» Non seulement l'amour de Dieu expia le péché de Madeleine, mais il en purifia la source. Cette source était son cœur, un cœur sensible et tendre. Or, pour le purifier, elle aima : *Dilexit;* mais elle aima, dit saint Augustin, celui qui ne peut être trop sensiblement ni trop tendrement aimé; et par là, elle se fit de sa sensibilité même un mérite et une vertu... (8)

C'est donc par l'amour, qu'un directeur doit animer et soutenir l'esprit de pénitence et de sacrifice :

(8) T. I, p. 512.

« ... Allumez, dit saint Philippe de Néri, allumez dans le cœur d'une pécheresse ce feu divin, que Jésus-Christ est venu répandre sur la terre ; et ce feu, ou même une étincelle de ce feu, aura dans peu tout consumé. Toute pécheresse qu'est cette mondaine, faites-lui bien connaître Dieu, donnez-lui du zèle pour Dieu, apprenez-lui à aimer Dieu, et elle ne tiendra plus à rien : bien loin de refuser tout ce que vous exigerez d'elle pour une parfaite conversion, elle s'y portera d'elle-même, elle vous préviendra, elle en fera plus que vous ne voudrez, elle ira au-delà des bornes, et souvent il faudra de la prudence pour la modérer. Agissant par ce grand motif de l'amour de Dieu, elle ne comptera pas même pour quelque chose tout ce que son cœur lui inspirera... » (9)

Le deuxième point exalte l'amour de reconnaissance en lui-même et dans ses effets :

« ... De tous les sentiments dont le cœur de l'homme est capable, il n'y a, selon l'ingénieuse et solide réflexion de saint Bernard, que l'amour de Dieu, par où l'homme puisse rendre en quelque manière, si l'on ose ainsi parler, la pareille à Dieu... Quand j'aime Dieu parce qu'il m'aime et que je veux lui rendre amour pour amour, bien loin qu'il s'en offense, il s'en fait honneur et il trouve bien que je m'en fasse un mérite. Je puis donc, en cela seul, sans témérité, me mesurer, pour ainsi dire, avec Dieu; et, quelque disproportion qu'il y ait entre Dieu et moi, j'ai, par cet amour.

(9) *Ibid.*, p. 514.

non pas de quoi ne devoir rien à Dieu, mais de quoi lui payer exactement ce que je lui dois. Car je ne puis rien lui devoir au-delà de cet amour; et en lui payant ce tribut, j'accomplis envers lui toute justice; c'est-à-dire que, comme, tout Dieu qu'il est, il ne peut rien faire de plus avantageux pour moi que de m'aimer, aussi de ma part, ne peut-il rien exiger de plus parfait ni de plus digne de lui que mon amour.

» ... Il n'appartient qu'à l'amour de Dieu, à l'amour reconnaissant d'affermir une âme contre ces retours si ordinaires et si funestes. Mille réflexions la soutiennent et lui font prendre le sentiment de l'Apôtre : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* Il est vrai, je serai dans le monde comme n'y étant plus, j'y vivrai comme n'y vivant plus; mais pour qui dois-je vivre, que pour Jésus-Christ, mon Sauveur?... dégagée des liens du monde, j'en serai plus étroitement unie à mon Dieu, à ce Dieu qui m'a recherchée lors même que je le fuyais... Si je l'aime, ce Dieu de paix, il me suffira... Après l'insigne faveur dont je lui suis redevable, après qu'il a bien voulu se convertir à moi pour me convertir à lui, après qu'il m'a reçue entre ses bras et recueillie dans son sein, pourrais-je lui refuser mon cœur et ne pas lui rendre amour pour amour? » (10)

Bourdaloue termine, en exhortant les justes à rivaliser d'amour avec les pécheurs convertis.

C'est, en effet, sur l'amour, qu'il compte, pour nous amener à une vie parfaitement chrétienne,

(10) *Ibid.*, p. 515, 519.

ajoutant les œuvres de surérogation, de conseil, à celles d'obligation, si étendues qu'elles soient (11) ; c'est lui ,qui inspirera avec la vraie piété et la solide dévotion, les sentiments de la plus délicate affection et même les scrupules du « pur amour » :

« ... C'est ainsi, que la piété est utile à tous. Mais que fais-je ? en me dévouant à vous, Seigneur, ce n'est point moi que je dois envisager, mais je ne dois avoir en vue que vous-même. Il me suffit de vous obéir et de vous plaire; il me suffit de glorifier autant que je le puis votre saint nom, de rendre hommage à votre suprême pouvoir, d'user de retour envers vous et de reconnaître vos bontés infinies, de vous témoigner ma dépendance, mon zèle, mon amour. Voilà les motifs qui doivent me toucher et que je dois me proposer. » (12)

III

L'amour appelle l'union, et cette union est bien facile avec un Dieu si bon de sa nature et qui nous est si intime par sa grâce.

Union affective, d'abord, car un amour affectueux, cordial, ne peut manquer d'être expansif ; et, d'autre part, Bourdaloue aime à montrer Dieu incliné vers notre prière. Aussi, conçoit-

(11) Voir plus haut, p. 46, 47.
(12) T. IV, p. 360. Saints désirs d'une vie parfaite.

il volontiers la prière comme un échange de sentiments, un entretien très vivant et très familier. Il recommande fort l'exercice de la présence de Dieu ; mais il lui semble qu'une des formes les plus utiles de cet exercice serait une prière simplifiée, courte, mais fréquente et presque continuelle, qui, animée par un amour fervent, pourrait amener l'âme à une union très intime :

« ... Si nous aimions Dieu, je dis, si nous l'aimions bien, notre cœur, aidé de la grâce et entraîné par le poids de son amour, se porterait de lui-même à Dieu... Qu'un homme soit possédé d'un fol amour; faut-il l'exhorter beaucoup et le solliciter de penser à la personne dont il est épris ? que dis-je ? peut-il même n'y penser pas et l'oublier ? Toute absente qu'elle est, il ne la perd en quelque manière jamais de vue, et elle lui est toujours présente. Hélas ! à quoi tient-il que nous ne soyons ainsi nous-mêmes dans une présence continuelle de Dieu, mais dans une présence toute sainte et toute sanctifiante ?

» Cette présence de Dieu est un des exercices que tous les maîtres de la vie chrétienne et dévote nous ont le plus recommandés. Ils nous en ont tracé diverses méthodes, toutes bonnes, toutes utiles ; mais, de toutes les méthodes, je ne fais point difficulté d'avancer qu'il n'en est aucune ni plus solide, ni plus à la portée de tout le monde, que de s'accoutumer, ainsi que je viens de l'expliquer et que je l'entends, à parler à Dieu de temps

en temps dans le cours de chaque journée... Car n'est-ce point une prière continuelle? Depuis le réveil du matin jusqu'au sommeil de la nuit, d'heure en heure, ou même plus souvent, on pense à Dieu, on dit quelque chose à Dieu, on se tient étroitement et habituellement uni à Dieu. Ce n'est pas sans retour de Dieu, ni même sans le retour quelquefois le plus sensible. Dieu ne manque guère de répondre et de faire entendre secrètement sa voix. On l'écoute, et on se sent tout animé, tout excité, tout pénétré... Heureuse une âme qui, sans bien comprendre ce mystère de la grâce, se trouve toujours en disposition de l'éprouver! » (13)

Dans sa *Retraite,* il a une Considération sur l'exercice de la *Présence de Dieu,* dont il va jusqu'à faire une sorte d'obligation envers Dieu présent partout et en nous :

« ... De tous les exercices de la vie chrétienne et religieuse, il n'en est point où les saints se soient plus adonnés ni qu'ils aient plus recommandé... L'obligation de cet exercice est fondée sur deux principes de foi : Dieu est partout et Dieu voit tout. Dieu est partout : donc je lui dois partout le respect, donc je dois partout me souvenir de la prééminence de son être et de ma dépendance. En effet, il n'y a point de lieu, dans l'univers, qui ne soit consacré par la présence de la majesté de Dieu; et quelque part que je me trouve, je puis dire, aussi bien que Jacob : *Ce lieu*

(13) T. IV, p. 385. *Pensées...* Usage des Oraisons jaculatoires ou des fréquentes aspirations vers Dieu.

est saint, et je ne le savais pas, ou plutôt je n'y pensais pas. Dieu est ici, et je l'oubliais, je n'y faisais nulle attention.

» Ainsi, l'exercice de la présence de Dieu est l'hommage légitime et le culte que je rends à l'immensité de Dieu. Saint Augustin se l'est figurée comme un vaste océan, où toutes les créatures sont, pour ainsi dire, abimées dans Dieu et pénétrées de l'essence de Dieu, sans pouvoir jamais sortir hors de lui, ni se détacher de lui, parce qu'elles lui sont présentes par la nécessité de leur être. N'est-il donc pas juste que l'homme, qui est une créature intelligente et raisonnable, se fasse un devoir de religion de lui être encore présent d'esprit et de cœur; se considérant sans cesse dans Dieu et considérant Dieu dans soi-même, puisqu'il y a des liaisons si essentielles entre Dieu et lui ? » (14)

Cette pratique est un « souverain préservatif contre le péché » et, parce qu'elle imprègne toutes nos actions de ferveur, « une voie courte et abrégée pour arriver à la perfection ». Bourdaloue n'abuse pas, nous le savons, de ce genre de promesses ; la « voie courte » est le privilège de l'amour ardent et généreux et des vertus ou des pratiques qui le favorisent excellemment : l'union intime à Dieu par l'exercice de sa présence, requérant un suffisant degré de détachement et de recueillement, c'est-à-dire de sa chère vertu de « simplicité » :

(14) T. IV, p. 569.

« ... Quant à la pratique, l'exercice de la présence de Dieu demande d'éviter soigneusement tout ce qui peut être un obstacle : ... par exemple... certains divertissements où le cœur se répand trop au dehors, certaines joies déréglées qui dissipent l'esprit..., certaines liaisons d'amitié qui nous attachent aux créatures, jusqu'à en être tout occupés; l'excès des désirs qui nous agitent, qui nous troublent, les conversations inutiles qui nous remplissent l'imagination de bagatelles, les soins superflus qui nous embarrassent, les occupations trop grandes et trop fréquentes qui nous accablent, mille affaires où nous nous engageons, mille sujets de distractions que nous nous attirons. Il faut retrancher tout cela, parce que tout cela est incompatible avec la présence de Dieu. Et il est bien raisonnable, ô mon Dieu, que j'en use ainsi : car, puisque votre divine présence est pour moi un trésor si précieux, il n'y a rien que je ne doive quitter pour le posséder et je ne l'achèterai jamais trop cher. Heureux si par là je parviens à l'obtenir; et si, renonçant à tout le reste, je me trouve uni à vous par cette bienheureuse présence qui, dès cette vie, est une félicité anticipée! »

Le moyen positif sera de chercher Dieu dans toutes ses actions, par la pureté d'intention et de le trouver dans toutes les créatures, par une sorte de perpétuelle « contemplation *ad amorem* », selon l'esprit et la pratique de saint Ignace :

« ... Accomplissant en toutes choses la volonté

et le bon plaisir de Dieu; cherchant Dieu dans les plus indifférentes et se le proposant pour fin ; ne considérant les créatures que comme elles doivent être considérées, c'est-à-dire que comme les images de Dieu : le ciel, comme le palais de sa gloire ; la terre, comme l'escabeau de ses pieds; les hommes, comme les ministres de sa providence; les prospérités, comme les effets de sa libéralité; les adversités, comme les châtiments de sa justice. Voilà le secret de ne perdre jamais la présence de Dieu; voilà par où saint Ignace de Loyola s'élevait sans cesse à Dieu. Il ne lui fallait que la vue d'une fleur, pour le ravir hors de lui-même et pour lui donner la plus haute idée du souverain Auteur de la nature. Puissions-nous, de cette sorte, selon la maxime de l'Apôtre, trouver Dieu partout et en tout! »

Remercions, en passant, saint Ignace, d'avoir mis cette petite fleur dans le texte si habituellement austère de Bourdaloue...

IV

Mais l'union avec Dieu ne peut consister uniquement dans les affections, si nécessaires et si profondes soient-elles : elle doit nous suivre jusque dans l'action, ou plutôt nous y mener et nous y soutenir ; et, par le service de Dieu, l'obéissance à toutes ses volontés et tous ses désirs, le devoir généralement accompli, la

soumission à son bon plaisir, réaliser cette « union de conformité » qui est pour Bourdaloue l'essence et la consommation de la vie chrétienne et parfaite. Il en parle souvent, nous le savons, mais avec une force et une onction plus émouvantes dans l'Instruction sur la *Prière de Jésus-Christ au Jardin :*

« ... *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* » Voilà, mes chers auditeurs, le vrai modèle de la soumission chrétienne ; voilà en quoi consiste cette conformité de cœur et de sentiments qui nous tient toujours unis à Dieu, quoi qu'il ordonne de nous et en quelque situation qu'il lui plaise de nous mettre. Etre soumis, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans le trouble de la passion comme dans la paix; être soumis, quand Dieu nous traite, en apparence, dans toute la rigueur de sa justice, qu'il ne prend nul soin de nous, ou plutôt qu'il en use avec nous comme s'il n'en prenait nul soin et qu'il nous eût absolument oubliés... être soumis, sans recourir au monde, à une famille, à des proches, à des amis qui pourraient nous être de quelque soutien et apporter quelque remède au mal qui nous presse; sans rien même attendre de la grâce, je dis rien de sensible qui puisse nous adoucir l'amertume du calice que Dieu nous présente; sans avoir d'autre ressource ni d'autre asile que l'autel et que l'oratoire, non pas pour y demander à être déchargé, mais à être secondé et conforté, et, du reste, pour y témoigner une fidélité inébranlable et une pleine résignation; être soumis avec

une détermination entière à tout ce que Dieu voudra, comme il le voudra et dans l'ordre qu'il voudra; c'est là, encore une fois, ce que j'appelle une véritable conformité d'esprit et de volonté avec l'esprit et la volonté de Dieu... Demeurer ferme dans cette disposition, et ne m'en pas départir un moment, c'est ce qui me distingue devant lui et qui m'élève auprès de lui : pourquoi ? parce que c'est ce qui l'honore, parce que c'est ce qui le fait triompher dans moi de tout moi-même, en le faisant triompher de ce qu'il y a de plus vif et de plus intime dans mes inclinations et dans mes désirs. Heureux, qu'il m'en coûtât une agonie pareille à celle de mon Sauveur! heureux que, tout couvert comme lui de mon sang, je puisse mille fois redire après lui et par proportion comme lui: *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu!* » (15)

Ce vœu héroïque n'est pas vain, lorsque l'âme est jugée digne des épreuves spirituelles que Bourdaloue décrit avec vivacité... Mais l'âme délaissée apparemment de Dieu, privée de sa présence sensible, gardera du moins cette « union inviolable et essentielle » que ses élus ont avec lui « et qu'ils doivent toujours conserver ». Cette conformité est jusqu'ici plutôt affective ; elle doit évidemment aussi être effective, et là encore s'ouvre le champ à l'amour le plus généreux en même temps qu'à la soumission la plus juste et la plus nécessaire :

(15) T. IV, p. 101, 102.
(16) Voir plus haut, p. 19...

« ... Vous me direz que cette soumission en pratique et en œuvre demande bien de la contrainte et de la gêne..., qu'on n'est pas toujours en disposition de se faire violence et d'agir de la même manière, avec la même promptitude et le même zèle, dans la même étendue et la même exactitude. Ah! chrétiens, en parlant de la sorte et voulant vous prévaloir de telles excuses, pensez-vous au Maître à qui vous appartenez comme ses créatures et dont vous relevez nécessairement et essentiellement ? comprenez-vous sa grandeur et ses droits ? N'est-il pas toujours votre Dieu ? ne l'est-il pas partout et dans tous les lieux ? ne l'est-il pas en toutes rencontres et en quelque situation, ou intérieure, ou extérieure, que vous puissiez vous trouver ? La volonté de ce premier Etre n'est-elle pas une volonté suprême? et par quel renversement faudra-t-il que cette volonté suprême, cette première volonté, dépende de nos faiblesses et de nos lâchetés, dépende de nos humeurs et de nos caprices, dépende de nos légèretés et de nos inconstances ?...

» Non, Seigneur, il n'en doit pas être ainsi, et ce serait non seulement un désordre, mais une indignité... N'êtes-vous pas toujours pour moi le même Dieu, et ne suis-je pas toujours à votre égard dans la même dépendance ? Votre volonté est une volonté éternelle et je suis l'instabilité même; mais il faut que mon instabilité soit fixée par votre éternité et qu'en tout ce qui sera de votre bon plaisir, ma volonté soit immuable par vertu, comme la vôtre est immuable par nature. » (17)

(17) *Ibid.*, p. 107.

Une pareille conformité tend à produire une identité morale ; la suppression, l'absorption de la volonté propre par celle de Dieu, cette transformation que saint François de Sales appelle « l'extase de la vie » ou « de l'œuvre », et c'est par un tel vœu que Bourdaloue termine :

« ... Ce qui s'appelle ma volonté ne peut compatir avec la volonté de Dieu, ou plutôt avec une sincère et véritable soumission à la volonté de Dieu; pourquoi ? parce que l'essence de cette soumission est que toute propre volonté soit anéantie dans moi et comme absorbée dans la volonté de Dieu... (18)

» ... Ah! Seigneur, le monde n'a guère connu jusqu'à présent si je vous aimais, et je ne l'ai guère connu moi-même; mais il est temps enfin de le convaincre pour son édification et de m'en convaincre moi-même pour ma consolation. Car jamais je ne donnerai au monde, ni moi-même je n'aurai de preuve plus convaincante que je vous aime sincèrement, efficacement, pleinement, que lorsque je me trouverai, et dans le sentiment et dans la pratique, comme transformé en vous par une inviolable et entière conformité de volonté... » (19)

*
* *

C'est là ce Règne de Dieu dont Bourdaloue a parlé en commençant l'*Oraison domini-*

(18) *Ibid.*, p. 103.
(19) *Ibid.*, p. 108.

cale (20), et qui comporte la fidélité parfaite, non seulement aux préceptes extérieurs, mais à toutes les inspirations intérieures ; ce « règne de l'amour, où le cœur se donne lui-même à vous..., afin que vous le changiez en vous, et qu'il ne soit qu'un avec vous... » Œuvre de la grâce, c'est particulièrement le règne du Saint-Esprit, nous l'avons vu à propos de la « conduite intérieure », et c'est encore, nous le verrons, le règne de Jésus-Christ, forme la plus parfaite de la « dévotion » à Notre-Seigneur. Car nos relations spéciales avec les Personnes divines doivent être source de dévotion : à Dieu le Père se rapporte principalement ce qu'il dit de la grandeur, mais aussi de la bonté divine ; il aime à nous faire comprendre et goûter notre qualité d'enfants de Dieu ; il est reconnaissant à saint Jean de nous l'avoir si bien enseignée, et en général de nous avoir donné « la connaissance des personnes divines » :

« ... En vertu de la grâce qui nous sanctifie, nous sommes les enfants de Dieu. C'est ce que nous a expressément déclaré celui d'entre les Apôtres qui pouvait lui-même nous en instruire et à qui ce secret fut révélé quand il reposa, comme bien-aimé disciple, sur le sein de son Maître. C'est lui qui nous a mis en main ce titre authentique de notre adoption et qui, nous apprenant ce que nous

(20) Voir plus haut, p. 81...

sommes, pose pour fondement de son Evangile, que le pouvoir d'être enfants de Dieu nous a été donné à tous... Or, il est de foi que ce pouvoir est essentiellement attaché à la grâce habituelle dont je parle. Si nous savions priser le don de Dieu, si le péché ne nous aveuglait pas jusqu'à nous ôter le sentiment de notre propre grandeur, c'est de cette grâce que nous ferions toute notre gloire : l'unique pensée qui nous occuperait, ce serait de respecter dans nous cette qualité d'enfants de Dieu... (21)

» ... C'est ici que je vous prie de vous appliquer et de comprendre combien nous sommes redevables à ce glorieux Apôtre : car n'est-il pas étonnant qu'un homme si grand devant Dieu ne soit entré dans la faveur de son Maître que pour nous en faire part?... Je vous prêche, disait-il, mes chers enfants, ce que j'ai vu et ce que j'ai ouï, afin que vous soyez unis avec moi dans la même société... Aussi est-ce à saint Jean que nous devons la connaissance des personnes divines; c'est lui qui nous a découvert ce profond abîme de la Trinité, où notre foi ne trouvait que des obscurités et des ténèbres... En nous faisant connaître le Verbe, saint Jean nous a révélé tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu... et voilà l'essentielle obligation que nous avons, en qualité de chrétiens, à ce disciple bien-aimé et favori. » (22)

Parlant du mystère de la Sainte Trinité, il

(21) T. III, p. 154. Sermon sur la Conception de la Vierge.

(22) *Ibid.*, p. 355. Panégyrique de saint Jean.

exalte notre foi devant l'incompréhensibilité divine ; il excite vivement notre dévotion à lui rendre un culte spécial, par la récitation du « *Gloria Patri* », et il trouve encore dans ce dogme transcendant une « belle morale », digne d'enfants de Dieu, qui doivent en reproduire les traits en apparence les plus inimitables :

« ... Voici quelque chose encore de plus grand : car il faut nous aimer comme les trois personnes de la Trinité s'aiment, comme le Père aime le Fils, comme le Fils aime le Père, comme le Père et le Fils s'aiment dans le Saint-Esprit. Tel est l'exemple qui nous est aujourd'hui proposé... Que serait-ce que le christianisme, si cette charité y régnait?... Que des païens aient ensemble des démêlés, je n'en suis pas surpris; ils ont des dieux qui leur en donnent l'exemple; mais nous, qui, dans ce Dieu que nous adorons, avons le modèle de la plus parfaite unité, d'une unité constante, d'une unité indivisible, d'une unité éternelle... c'est ce qui m'étonne et qui ne s'accorde pas avec le caractère de (notre) religion...

» C'est à vous, ô Dieu de la charité et de la paix, c'est à vous à maintenir parmi nous l'une et l'autre... Père tout puissant, vous avez formé nos cœurs et vous êtes toujours maître de les tourner comme il vous plaît! Fils égal à votre Père et éternel comme lui, mais fait chair pour nous, vous nous avez rassemblés sous une même loi, et c'est une loi d'amour! Esprit-Saint, vous êtes l'amour substantiel du Père et du Fils, et

c'est par vous que la charité est répandue dans les âmes! Trinité souverainement adorable et aimable, c'est de votre sein que nous sommes tous sortis et c'est dans votre sein que vous voulez tous nous rappeler! Unissez-nous sur la terre, comme nous devons l'être dans l'éternité bienheureuse... » (23)

CHAPITRE IV

Dévotion a Jésus-Christ ; a l'Eucharistie : a la Sainte Vierge.

I

Les mystères de Dieu fait homme tiennent naturellement une grande place dans la prédication de Bourdaloue ; plus grande assurément que ne le feraient supposer les études littéraires, qui s'intéressent surtout aux sermons moraux.

Sans doute, la morale trouve toujours sa bonne part même dans la prédication des mystères ; mais outre qu'elle est ordinairement « tirée du cœur même » du sujet, elle laisse place à des développements dogmatiques sou-

(23) T. III, p. 135. Sermon sur la Très Sainte Trinité.

vent fort beaux : ainsi dans les sermons sur *l'Incarnation,* sur *l'Annonciation, la Nativité, la Purification...*

Ce que Bourdaloue aime à contempler dans le mystère de l'Incarnation, c'est « la miséricorde de Dieu incarnée et humanisée » ; c'est le chef-d'œuvre, « l'excès » de la bonté divine. Si en Dieu il considère assez souvent le Maître, le Législateur ou le Juge, en Jésus-Christ, c'est presque uniquement le Sauveur, ou encore le « Dieu avec nous », le Verbe habitant parmi nous dans l'Eucharistie. Il fait ressortir vivement cette divine « philanthropie » qui porte Dieu à se mettre en quelque façon au service de ses créatures coupables :

« ... C'est en considération de ce mystère que David, par un esprit de prophétie, appelait ce Dieu qui le devait sauver, non plus le Dieu du ciel et de la terre, mais le Dieu de son salut : *Domine, Deus salutis meae ;* comme si l'on pouvait dire, sans blasphémer, que toute la Divinité est aujourd'hui restreinte à l'ouvrage de la rédemption de l'homme et que ce Dieu de majesté n'est plus ce qu'il est que pour l'homme et pour son salut, puisque c'est pour le salut de l'homme qu'il est, non seulement donné, mais donné, reprend saint Augustin, jusqu'à devoir être un jour détruit et en quelque sorte anéanti; tellement, que cet incomparable Docteur, pénétré de la pensée du Prophète, s'écrie encore avec lui : *Et factus es mihi in salutem ;* oui,

mon Dieu, je suis votre créature et, en cette qualité, j'ai été fait pour vous ; mais, lorsque je vous vois revêtu d'un corps et entre les bras de Marie, dans votre adorable Présentation, il me semble que, tout Dieu que vous êtes, vous avez été fait pour moi, et je ne me trompe pas... » (1).

Et, faisant sortir « une divine morale de notre mystère », il enseigne à ses auditeurs que, rachetés à un tel prix, ils doivent glorifier Dieu dans leur corps : « il faut que nos corps participent à la grâce de ce mystère » et que, tout courtisans qu'ils sont, ils ne doivent pas accepter « une servitude des hommes incompatible avec le bienheureux état de cette Rédemption parfaite..., opposée à la liberté que Jésus-Christ nous a acquise ».

Dans une Instruction sur le *Crucifiement et la Mort de Jésus-Christ*, Bourdaloue, plutôt que de décrire les souffrances extérieures de la divine Victime avec le pathétique des sermonnaires du moyen âge finissant, préfère emprunter à saint Paul un développement de « solide théologie », et cependant dramatique, pour nous montrer l'âme de ces souffrances, la miséricorde du Dieu Sauveur :

« ... Cette peinture est admirable, mes chers auditeurs, et voici, sans doute, des expressions dignes

(1) T. III, p. 205. Sur la Purification de la Vierge.

de l'Esprit de Dieu, dont le saint Apôtre était inspiré : écoutez-le. On l'attachait à la croix, ce médiateur des hommes, on l'y clouait; mais lui, cependant, d'une main invisible et par un excès de miséricorde, il y attachait l'acte qui avait été écrit contre nous, l'arrêt qui nous condamnait comme pécheurs, il l'effaçait de son sang et il l'annulait... On lui donnait la mort; et lui, en mourant, il nous rendait la vie... Il succombait à la violence des coups qu'il avait reçus et à la rigueur des tourments qu'il avait endurés; mais, dans cette défaillance même, où la nature ne pouvait se soutenir et était obligée de céder, plus fort néanmoins que toutes les principautés et les puissances infernales, il défendait contre elles notre cause et les combattait ; il leur arrachait les dépouilles que ces esprits de ténèbres avaient enlevées et dont ils se glorifiaient ; il les confondait, content de mourir dans ce combat, pourvu que sa victoire, qui lui coûtait si cher, fût auprès de son Père notre rançon et notre salut...

» De là, chrétiens, nous ne devons point nous étonner des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour et de miséricorde qu'il fait paraître à cette dernière heure, qui doit terminer sa course et consommer sa charité pour nous... Plus il avance vers la fin de sa carrière, plus son cœur s'attendrit. Il semble ne plus respirer que la miséricorde. Il prie, et c'est une prière de miséricorde; il promet, et c'est une promesse de miséricorde ; il donne, et c'est un don de miséricorde ; il témoigne sa soif, et cette soif qu'il souffre, quelque pressante qu'elle puisse être, n'est, après tout, que l'image d'une soif mille fois encore plus ardente,

qui achève de le consumer et qui est un sentiment de miséricorde. Appliquez-vous... » (2).

Il développe ces considérations et conclut, en exhortant les fidèles à la confiance en la miséricorde de Dieu et en sa Rédemption « surabondante », et, d'autre part, à l'amour de Jésus crucifié, sous la forme pratique de la dévotion au crucifix.

II

A tant d'amour miséricordieux, à cette bonté divine qui éclate, non plus dans les œuvres secrètes de la grâce, mais dans les mystères sensibles à la fois et insondables de l'Homme-Dieu, Bourdaloue nous presse de rendre tout notre amour, en esprit de reconnaissance, mais encore plus spécialement d'amitié personnelle et intime envers le Dieu « humanisé », devenu notre égal. C'est à quoi excelle une sainte Madeleine, modèle de l'âme pénitente, dans la réparation d'amour :

« ... Madeleine convertie n'eut plus désormais d'attachement que pour Jésus-Christ. Vous le savez : tant que l'Homme-Dieu demeura sur la terre, elle lui parut tellement dévouée, qu'elle sembla ne plus vivre que pour lui... Où la trouve-t-on

(2) T. IV, p. 184.

plus ordinairement ? aux pieds de cet adorable Maître, écoutant sa parole, la méditant, la goûtant... En vain lui en fait-on des reproches : elle s'en ferait elle-même de bien plus forts, si jamais elle pensait à rien autre qu'à renouveler son amour pour ce Dieu de patience et de miséricorde...; elle sait de quelle manière Jésus-Christ veut être servi et, mieux instruite que personne de ses inclinations, au lieu de s'empresser comme Marthe à lui préparer des viandes matérielles, elle lui en présente une autre mille fois plus délicieuse, mais que Marthe ne connaît pas, je veux dire une protestation toujours nouvelle de sa reconnaissance et de son amour.

» Or, c'est ainsi... qu'en use une âme chrétienne que Dieu a tirée de l'abîme du péché, quand elle est fidèle à la grâce de sa conversion... Non, non, mon Dieu, conclut cette âme dans le sentiment d'une vive reconnaissance, les prétendus devoirs mondains, ce n'est plus là ce qui me convient ; mais me tenir en la présence de Jésus-Christ comme Madeleine, mais écouter comme elle la parole de Jésus-Christ qui m'est annoncée, mais nourrir comme elle Jésus-Christ et le soulager dans la personne de ses pauvres; mais travailler comme elle à lui préparer une demeure dans mon cœur et le recevoir souvent chez moi et dans moi : voilà à quoi je dois me borner... » (3).

C'est le privilège enviable de saint Jean d'avoir été le disciple bien-aimé, le « favori » de Notre-Seigneur ; or, ce privilège nous de-

(3) T. I, p. 516. Conversion de Madeleine.

vons y aspirer, quelque imparfaits que nous soyons (4).

C'est la grande louange donnée à saint Paul d'avoir été un serviteur zélé, un ami passionné de Jésus-Christ et d'avoir si bien parlé de lui... » (5)

Mais Bourdaloue enseigne plus directement les « liaisons » que nous devons avoir avec Notre-Seigneur ; dans l' « Essai d'Avent », nous trouvons une esquisse de sermon sur la *Dévotion envers Jésus-Christ :*

« ... Que ne suis-je assez heureux pour l'allumer dans vos âmes, cet amour, cette dévotion si digne de l'esprit chrétien ! c'est du moins à quoi je vais travailler dans ce discours... Quoique cette matière soit générale, c'est vous surtout qu'elle regarde, âmes fidèles et pieuses qui cherchez à vous avancer dans les voies de la perfection évangélique et à vous tenir étroitement unies au principe même de toute sainteté, qui est le Sauveur envoyé du ciel pour le salut et la sanctification des hommes. Dévotion la plus sainte en elle-même : 1) pour l'objet qu'elle se propose... ; 2) par l'esprit qui l'anime : esprit de religion qui nous remplit de la plus haute idée de Jésus-Christ et de ses grandeurs... Esprit d'amour, qui nous le fait plus particulièrement envisager selon les rapports qu'il a avec nous et que nous avons avec lui..., comme l'auteur de notre salut..., comme le chef du corps de l'Eglise dont

(4) T. III, p. 349. Panégyrique de saint Jean.
(5) T. III, p. 431, 434...

nous sommes les membres...; comme notre frère, en qualité d'homme semblable à nous, tout Dieu qu'il est. Vues également solides et touchantes. La juste conséquence qui en suit, c'est le beau sentiment du maître des Gentils : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ?* ou cet autre : *Quiconque n'aime pas Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème!* Esprit de reconnaissance, qui nous fait descendre dans tout le détail des biens qui nous sont venus par ce Rédempteur du monde... Toutes ces considérations pénètrent une âme, la ravissent, l'enflamment, l'attachent pour jamais à son Bienfaiteur et à son Sauveur et lui font dire sans cesse avec le Prophète : *Que donnerai-je à Celui qui m'a tout donné* et que ferai-je pour celui qui a tout fait pour moi ?

» Or, encore une fois, une dévotion établie sur de tels fondements n'est-elle pas de toutes les dévotions la plus sainte? Aussi était-ce la dévotion de saint Paul. Il n'y a qu'à voir ses épîtres : elles sont toutes remplies de Jésus-Christ, tant il avait Jésus-Christ vivement imprimé et dans l'esprit et dans le cœur. Aussi est-ce la dévotion de l'Eglise. De quoi est-elle occupée que de chanter les louanges de Jésus-Christ, que de célébrer les mystères de Jésus-Christ, que d'offrir le sacrifice de Jésus-Christ... (6) »

Dans le second Point, on en vient à la pratique, mais la pratique d'un amour ardent et délicat, où l'affection entraîne l'imitation ; et Bourdaloue, s'autorisant sans doute de son

(6) T. II, p. 493.

texte : *Amicus sponsi...*, représente l'âme chrétienne comme l'épouse aimante de Jésus-Christ :

« ... Ces pratiques se réduisent à trois : adoration, invocation, imitation. Adoration : sous ce terme, est compris tout ce que suggère à l'âme fidèle un saint désir d'honorer Jésus-Christ. Car, que fait-elle, cette âme zélée pour l'honneur de l'adorable et si aimable Epoux à qui elle s'est vouée, et dont elle voudrait répandre la gloire dans toute l'étendue de l'univers? Parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qui, chaque jour, est immolé sur nos autels, elle se rend assidue à ce sacrifice non sanglant..., parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qui habite dans nos temples..., elle a ses heures et ses temps réglés pour le visiter, pour s'entretenir avec lui, pour s'humilier en sa présence, pour lui offrir son encens...; parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qu'elle reçoit à la sainte Table, elle s'en approche autant qu'il lui est permis, par de fréquentes communions...; elle ne souffre pas la moindre tache qui puisse blesser les yeux de son bien-aimé...

» Invocation... Jésus-Christ, dans toutes les conjonctures et dans tous les événements de la vie, est sa ressource, son conseil, son guide, son soutien. La nuit et le jour, elle n'a, pour ainsi dire, et dans le cœur et dans la bouche, que Jésus-Christ, qu'elle réclame sans cesse et qu'elle invoque ; et, de cette sorte, toutes ses délibérations, toutes ses résolutions, toutes ses actions sont sanctifiées, parce qu'elle n'entreprend rien ni ne fait rien que par

Jésus-Christ, que sous sa conduite et par son secours.

» Imitation... : voilà le point capital, voilà, en quelque dévotion que ce soit, ce qu'il y a d'essentiel : s'efforcer d'acquérir une sainte ressemblance avec le Fils de Dieu, notre grand et unique modèle.

» Or, n'est-ce pas à quoi l'âme s'applique avec d'autant plus de soin, qu'elle est plus solidement et plus étroitement liée à Jésus-Christ ? Toute son étude, c'est Jésus-Christ, pour apprendre à penser comme lui, à parler comme lui, à agir comme lui. Ce n'est point seulement sur le Thabor qu'elle veut le suivre, mais au Calvaire; ce n'est pas seulement à sa gloire qu'elle veut avoir part, mais à sa pauvreté, mais à ses humiliations, mais à ses souffrances. Tout état où elle se croit conforme à Jésus-Christ est pour elle l'état le plus heureux. »

Dévotion enfin la plus édifiante, parce qu'elle nous met sous l'influence la plus intime du principe de toute sainteté, et d'ailleurs dévotion qui s'impose au chrétien comme tel :

« ... Dévotion sanctifiante dans les effets qu'elle produit. Car de là, l'union la plus intime et le commerce le plus sacré entre Jésus-Christ et l'âme dévote. C'est alors qu'elle peut bien dire avec l'Apôtre : Je vis, non plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi. De là, cette abondance de grâces dont Jésus-Christ la comble : il lui ouvre tous ses trésors et qu'épargne-t-il à son égard ? de quelles lumières ne l'éclaire-t-il pas? quelles vues, quels sentiments ne lui donne-t-il pas? de quelle onction

ne la remplit-il pas ? De là même aussi ces progrès qu'elle fait d'un jour à l'autre, allant toujours, comme de juste, de vertus en vertus et accumulant mérites sur mérites.

» Quoi qu'il en soit, nous sommes chrétiens et, en qualité de chrétiens, quelle dévotion peut mieux nous convenir que la dévotion envers Jésus-Christ ? Souvenons-nous que c'est la pierre fondamentale sur qui doit porter tout l'édifice de notre perfection ; souvenons-nous qu'il n'y a point d'autre nom que le sien par qui nous puissions obtenir le salut. Nous vivons sous sa loi, il nous a marqués de son sceau, il nous a revêtus de ses livrées ; soyons par amour à notre Maître, puisque nous lui appartenons déjà par un droit inviolable, et que jamais rien ne nous sépare de la charité de Jésus-Christ ni dans le temps ni dans l'éternité ! »

III

Ainsi le terme de « dévotion » ne doit pas nous tromper : pour l'essentiel, l'union affective et active à Notre-Seigneur, elle n'est pas surérogatoire, mais tient au fondement même de notre religion ; et Bourdaloue l'enseigne ailleurs en termes des plus formels et énergiques :

« ... Concevons-nous... l'obligation indispensable où nous sommes de nous consacrer sincèrement et pleinement à Jésus-Christ ? croyons-nous, comme nous devons en être convaincus, que tout notre bien consiste dans ce parfait dévouement et que sur

cela, si j'ose parler de la sorte, roule toute notre destinée selon Dieu ? c'est-à-dire aimons-nous Jésus d'un amour qui ait quelque rapport à celui dont il nous a aimés ? Si c'est ainsi que nous l'aimons, prenons confiance, parce que nos noms sont inscrits dans le livre de vie. Si nous l'aimons moins, tremblons, parce qu'il est de la foi que celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus est anathème... Je dis plus : et quand même j'aimerais Dieu, sans l'amour de Jésus-Christ je ne serais rien et je ne mériterais rien ; Dieu ne se tiendrait pas honoré de mon amour, parce qu'il ne veut pas être aimé de moi que dans Jésus-Christ...; c'est donc dans la personne de ce Sauveur que je dois chercher Dieu, aimer Dieu, espérer en Dieu. Hors de ce Sauveur, il n'y a plus de Dieu pour moi... (7). »

Dans la *Retraite,* après la première et classique méditation sur la « Fin de l'homme » en général, le service qu'il doit à Dieu, en tant que créature, vient une méditation sur la « Fin du chrétien ». Souvent au cours de sa prédication. Bourdaloue a rappelé les liens plus étroits qui nous rattachent à Dieu par Jésus-Christ et sa loi, et que l'esprit chrétien est un esprit de sacrifice plus intime et profond, de générosité devenue en quelque sorte obligatoire. C'est ainsi que, dans cette méditation, anticipant sur l'ordre des Exercices de saint Ignace et ren-

(7) T. III, p. 102. 2e Sermon de la Résurrection de Jésus-Christ.

chérissant sur sa Méditation fondamentale, il dépasse d'emblée l' « indifférence » pour introduire sans plus tarder l'esprit du « troisième degré d'humilité », qui consiste à suivre Notre-Seigneur dans sa préférence pour la pauvreté, l'humiliation, la souffrance ; car « je suis chrétien pour servir Dieu et le glorifier... selon l'esprit de la loi de Jésus-Christ : tout ce qui n'est pas selon ces règles n'est plus selon le cœur de Dieu». Il expose aussi plus particulièrement nos devoirs personnels envers Jésus-Christ :

« ... En qualité de chrétien, je dois être conforme à Jésus-Christ. Car c'est dans cette vue, dit saint Paul, que Dieu a choisi ses élus, les ayant tous prédestinés sur le modèle de son Fils... Voilà ma fin et à quoi je dois travailler comme chrétien : à me faire une copie vivante de Jésus-Christ.

» En qualité de chrétien, je dois être revêtu de Jésus-Christ. C'est l'expression dont s'est servi l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous êtes revêtus de Jésus-Christ.* Quel bonheur pour moi, en me dépouillant du vieil homme, de m'être revêtu du nouveau. Mais quelle honte aussi pour moi..., si je n'en ai pas intérieurement l'esprit...

» En qualité de chrétien, je dois être incorporé à Jésus-Christ comme un de ses membres; je lui dois être uni comme à mon chef. C'est encore la doctrine du saint Apôtre... Or, entre le chef et les membres, il doit y avoir la proportion; et s'il n'y

en a pas entre Jésus-Christ et moi, je n'ai plus avec lui cette liaison qui fait, selon Dieu, tout mon bonheur et toute ma gloire. Or, si je suis, comme chrétien, un membre de Jésus-Christ, je ne suis, comme indigne chrétien, qu'un de ces membres gâtés qui ne servent qu'à déshonorer son corps mystique.

» Enfin, je dois, en qualité de chrétien, vivre de la vie même de Jésus-Christ; de sorte que *la vie de Jésus-Christ doit paraître* dans toute ma conduite, et même, ainsi que me l'enseigne le maître des nations, *dans ma chair mortelle.* Je suis chrétien, pour pouvoir dire comme ce grand saint : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi,* et par conséquent qui pense en moi, qui parle en moi, qui agit en moi. Puis-je, en la présence de Dieu, sans me tromper, sans me flatter, me rendre à moi-même ce témoignage ? Voilà toutefois à quoi Dieu m'appelle. » (8)

Toutes ces formules sont pleines de sens spirituel, toutes empruntées au même saint Paul; cependant Bourdaloue semble vouloir y mettre une certaine progression : c'est que l'idée d'union physique par communication de vie lui paraît la plus expressive de nos rapports avec Jésus-Christ.

Du Christ, principe de grâce, il parle explicitement en plus d'un endroit; sans doute, il considère plus volontiers la grâce agissante,

(8) T. IV, p. 514.

actuelle, que la grâce habituelle ; mais il la montre comme l'œuvre du Verbe Incarné opérant en nous par son Esprit qui habite nos âmes. Ainsi, dans le sermon sur l'*état de péché et l'état de grâce,* il fait valoir la nécessité de l'état de grâce sanctifiante pour le mérite surnaturel de nos actions, en exposant la parabole de la vigne et des sarments, puis le symbole du corps et des membres :

« Si elles méritent le royaume de Dieu, c'est parce qu'elles sont consacrées et comme divinisées par Jésus-Christ, qui en est aussi bien que nous le principe et qui, par l'étroite liaison qu'il y a entre lui et nous, se les rend propres et leur donne une heureuse fécondité... Or, pour cela, il faut que nous soyons unis à Jésus-Chrit par la charité... que nous lui soyons attachés comme les branches au cep... Et comme les branches de la vigne séparées de leur cep ne portent aucun fruit, ainsi nous ne produirons jamais un seul fruit de grâce et de salut, si nous ne sommes, selon le terme de l'Apôtre, entés sur Jésus-Christ...

» Qualité de membre incorporé à Jésus-Christ, qui est l'Homme-Dieu. Car, du moment que nous sommes en grâce avec Dieu, nous ne faisons plus qu'un corps avec Jésus-Christ, nous n'agissons plus que comme ses membres, nous ne vivons plus que de son esprit, ou plutôt, ce n'est plus nous qui vivons, mais Jésus-Christ qui vit en nous... Or si Jésus-Christ vit en nous, c'est Jésus-Christ qui agit en nous; et, s'il agit en moi, toutes mes

œuvres sont marquées de son sceau et revêtues de ses mérites. Par conséquent, chaque action que je fais est un fonds pour l'éternité, et un fonds d'autant plus précieux que c'est dans un sens l'action de Jésus-Christ, même plus que la mienne... (9)

Il rappelle ailleurs que « tous ceux qui ont été unis à Jésus-Christ dans le baptême et par le baptême ont acquis un droit incontestable d'être appelés enfants de Dieu » et « membres de Dieu » (10) ; que « dans le mystère d'un Dieu incarné, nous avons contracté avec lui une alliance toute particulière... Non seulement..., nous devenons ses frères, mais nous sommes ses membres et nous ne faisons plus avec ce Dieu-Homme qu'un même corps » (11) ; et c'est de cette considération qu'il tirera ses plus sévères condamnations contre l'impureté.

IV

Union physique avec Jésus-Christ par la grâce, ou union morale par la charité, l'amour, l'amitié, pourvu qu'elle soit aussi intime que possible. Bourdaloue va d'un concept à l'autre, pensant qu'ils se complètent, loin de s'op-

(9) T. I, p. 501- 506.
(10) T. II, p. 346. Sermon sur le Caractère du chrétien.
(11) T. IV, p. 567. Retraite... Méditation sur l'Incarnation.

poser. La chose est sensible dans la méditation du « *Règne* » : fidèle à l'esprit de saint Ignace, il nous présente Jésus-Christ comme un Chef magnifique qui vient enrôler nos âmes pour la guerre sainte au service de son Père et qui nous entraîne à sa suite en se jetant le premier au plus fort du combat ; mais il passe insensiblement de l'idée de chef à celle de tête, du symbole plutôt moral d'un « corps d'élite » à celui d'un corps organique : tous les deux ne sont-ils pas de la meilleure tradition chrétienne, tirés de l'Evangile et de saint Paul ?

A la limite, d'ailleurs, les deux symbolismes se rejoignent, car l'influence d'un Chef prestigieux, qui « magnétise » une troupe d'élite « ne faisant plus qu'un avec lui » et peut ainsi faire passer en elle son courage et ses vouloirs par une obéissance « passive », équivaut à celle de la tête envoyant l'influx nerveux dans les membres. C'est l'intention de Bourdaloue comme de saint Ignace, de créer, pour un moment et aussi, autant que possible, pour toujours, un état d' « enthousiasme » sacré qui amène cette sorte d'extase de la vie, ce « transport », cette conversion totale par laquelle l'âme, sortant d'elle-même et de son égoïsme foncier, entre décidément dans la sphère d'attraction de son divin Chef, pour le suivre de

plus en plus près jusqu'à s'identifier moralement avec lui :

« ... Ce règne de Jésus-Christ est tout intérieur et il consiste à bannir de mon âme tout autre esprit que celui de Jésus-Christ, à ne juger de rien que selon les maximes de Jésus-Christ, à n'aimer rien que selon les sentiments de Jésus-Christ, à faire vivre en moi par une pratique constante et habituelle toutes les vertus de Jésus-Christ; tellement que ce soit Jésus-Christ qui me gouverne en tout, qui me règle en tout, qui me fasse tout entreprendre et accomplir...

» Il ne se fait voir que dans les états les plus pauvres, les plus obscurs, les plus humiliants; et s'il remporte des victoires, c'est par l'attrait de ces mêmes états où il s'est abaissé et où il a voulu se réduire. Une âme, touchée de le voir marcher devant elle comme son chef et de le voir prendre la route la plus épineuse et la plus étroite, se sent excitée à le suivre ; elle se livre à lui tout entière et s'abandonne sans réserve à sa conduite; par quelque voie qu'il lui plaise de l'appeler, elle y entre généreusement, elle s'y attache inviolablement, elle y persévère et y avance constamment : ses exemples sont des ordres pour elle et elle aurait honte qu'il y eût une difficulté qui l'arrêtât, lorsque son divin Maître les veut éprouver toutes et qu'il lui apprend à les surmonter. *Allons,* dit-elle comme saint Thomas, *et mourons avec lui. L'esclave n'est point au-dessus de son souverain Seigneur,* ni la créature au-dessus de Dieu. C'est donc lui qui la mène, lui qui lui donne à chaque

pas l'impression et le mouvement, lui qui la détermine, qui l'encourage et qui la soutient : c'est une soumission sans réserve et la dépendance est parfaite. » (12)

Ce règne s'impose déjà à tout chrétien, en vertu de son baptême qui nous a « marqués du sceau et du caractère de Jésus-Christ », soumis à son gouvernement personnel et à son influence la plus intime : « la foi même nous enseigne que nous sommes les membres de Jésus-Christ et qu'il est notre chef... » ; c'est l'obligation plus étroite encore du religieux qui s'est enrôlé par ses vœux dans « une sainte milice..., pour combattre sous l'étendard de Jésus-Christ et pour agir sous ses ordres comme un soldat agit sous ceux de son général ». Il ne pourra mériter le centuple promis que par une obéissance passive et généreuse à son Chef, une docilité parfaite et active à ses inspirations : c'est sa résolution finale et le sens de la « conclusion », où Bourdaloue adapte l' « oblation de soi » composée par saint Ignace :

« ... Je dois tout de nouveau me dévouer à Jésus-Christ... je dois lui soumettre toutes mes puissances, toutes mes vues, toutes mes œuvres; en sorte qu'il soit comme l'âme de mon âme et que je ne vive plus que par lui et en lui...

(12) T. IV, p. 62. *Retraite*... Méditation du Règne.

» Venez, Seigneur, prendre possession de mon âme qui vous appartient par tant de titres et qui vous est encore plus acquise que jamais par le don qu'elle vous fait d'elle-même... Commandez; me voici prêt à tout pour vous obéir; en quelque état que vous vous présentiez à moi, soit dans la splendeur de votre gloire ou dans l'humiliation de votre croix, et quelque route qu'il vous plaise de me faire tenir avec vous et après vous, vous me trouverez toujours également soumis et toujours disposé à marcher. Vous m'appellerez et je répondrai; vous m'inspirerez et j'agirai; vous me ferez entendre vos divines volontés et je m'y conformerai : tout cela par amour; car vous êtes un Dieu d'amour; et c'est par l'amour que vous régnez dans les âmes des fidèles et que vous y exercez votre plus puissante domination. »

Un beau développement de cette parabole du Règne se trouve dans une Instruction sur *Jésus-Christ portant sa Croix :*

« ... Je ne puis mieux entrer dans cette seconde partie que par une figure dont j'ai lieu de croire que vous serez touché et qui pourra faire une forte impression sur vos cœurs. Je m'imagine le Sauveur du monde chargé de sa croix, montant au Calvaire et suivi, non des Juifs qui sont ses ennemis, mais des chrétiens qui sont ses disciples. Je me le représente en cet état, nous adressant la parole et nous faisant cette même invitation qu'il a faite tant de fois à ses apôtres et qui renferme en abrégé toute la doctrine évangélique : *Si quis*

vult post me venire, tollat crucem suam et sequatur me. Chrétiens, vous qui professez ma loi et qui vous flattez de m'appartenir, déclarez-vous, ou plutôt éprouvez-vous vous-mêmes et voyez si vous voulez, en effet, venir après moi... — Vous y êtes donc résolus, reprend ce divin Maître, et vous m'en faites une sincère protestation. Or, si cela est, écoutez la condition que je vous propose : c'est que vous prendrez sur vous mon joug qui est ma croix et que vous la porterez avec moi : *Tollite jugum meum super vos...*

» ... Or, dès que c'est la croix de Jésus-Christ, dès qu'il est question de la porter avec Jésus-Christ et après Jésus-Christ, pour Jésus-Christ et en vue de Jésus-Christ, un chrétien, frère et membre de Jésus-Christ, y peut-il trouver des difficultés; ou quelques difficultés qu'il y puisse d'abord rencontrer, ne sont-elles pas bientôt levées par la douceur et l'abondance des consolations dont il est rempli ? Du moment que le soldat voit avancer le capitaine, il marche, il court, il vole ; point de péril qui l'arrête et qui même ne disparaisse à ses yeux ; tout lui devient aisé. S'il hésitait, s'il délibérait, s'il restait en arrière, ne serait-ce pas une honte et un opprobre dont la confusion lui ferait mille fois plus de peine que tous les dangers qu'il eût eu à essuyer ?

» Hé quoi ! mes Frères, ne sommes-nous pas encore plus étroitement engagés à Jésus-Christ ?... Nous serait-il moins honteux de reculer ? Car il ne nous dit pas :...Marchez devant moi ; mais, après moi ; il ne nous dit pas : ... Faites les premiers efforts et donnez les premières attaques, mais :

Venez me joindre dans le combat et partager avec moi le travail... » (13)

Et il anime les « chrétiens lâches et timides » par le souvenir des anciens justes qui n'avaient pas « devant eux le chef visible qui les soutînt par ses exemples », tandis que nous pouvons et devons porter notre croix après et avec notre Maître, notre Sauveur, notre Dieu. A ce compte, Jésus la porte avec nous : « il est de la foi que Jésus souffre dans nous » ; aussi les saints étaient-ils si fermes dans leurs souffrances, parce qu'ils « avaient toujours en vue Jésus-Christ et... se tenaient inséparablement unis à lui... »

Bourdaloue se souvenait pratiquement de ces leçons dans les souffrances de ses derniers jours. « Il fut sans cesse en commerce avec Jésus-Christ dans les plus grandes inquiétudes de son mal. Il s'y unit d'une manière si pleine de charité et si digne d'admiration, qu'on peut dire que les derniers moments de sa vie ressemblèrent aux premiers moments de son éternité. » (14)

(13) T. IV, p. 174.
(14) LAURAS, *Bourdaloue*, p. 585.

V

C'est plus particulièrement envers Jésus-Eucharistie que la dévotion personnelle de Bourdaloue s'est montrée, en actes comme en paroles. Le P. Martineau, son supérieur des dernières années, pense avec beaucoup de raison qu'il y puisait la meilleure part de son zèle et de son onction :

« ... Pour ce qui est du sacrifice de nos autels, pénétré de la grandeur d'une fonction si sublime, il s'est fait une règle de le célébrer tous les jours comme si chacun eût été le dernier de sa vie. Ainsi, ni l'accoutumance qui attiédit ordinairement le cœur, ni la multitude des affaires qui le dissipent, ne l'empêchaient point de puiser avec abondance dans cette source de grâces. D'où il arrivait que, plein des sentiments que produit dans une âme bien disposée la participation des divins mystères, il parlait, sans l'occasion, des choses de Dieu d'une manière également vive et touchante. » (15)

C'est plus particulièrement vrai de sa prédication sur l'Eucharistie ; il aime surtout à y voir le mystère le plus actuel de Notre-Seigneur, le mystère de « *Jésus-Christ conversant avec les hommes* ». C'est le titre d'un sermon

(15) *Ibid.*, p. 502.

dans l' « *Essai d'Octave du Saint-Sacrement* »; ce n'est qu'un canevas un peu développé, mais on y trouve plus qu'ailleurs ces épanchements, ces confidences où Bourdaloue se laisse entraîner plus souvent lorsqu'il parle des « Entretiens intérieurs avec Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement ». J'y ai déjà emprunté plusieurs passages lorsqu'il a été question de « grâces spéciales » ou de « conduite intérieure » :

« ... *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles.* Il y est en effet et, ce qui doit plus nous toucher, il y est comme un ami qui se communique à nous, qui converse avec nous et qui nous permet de traiter nous-mêmes et de converser avec lui. Pieux et saints entretiens, sacrés colloques entre Jésus-Christ et l'âme fidèle! Que n'en connaissons-nous toute la douceur et les avantages inestimables! Il ne tient qu'à nous, puisqu'il ne dépend que de nous d'en faire l'épreuve et qu'on ne peut mieux les connaître que par l'expérience. Je viens donc vous inviter, mes chers auditeurs, non point encore à la Table de Jésus-Christ, mais à son autel et devant son tabernacle. C'est là qu'il vous attend pour vous faire part de ses plus intimes communications, et c'est en son nom que je vous y appelle. Je viens vous expliquer quel heureux commerce vous pouvez avoir avec Jésus-Christ, soit en l'écoutant, soit en lui répondant...; je veux vous apprendre comment Jésus-Christ nous parle dans son sacrement (premier Point),

et comment nous-mêmes dans ce Sacrement nous devons parler à Jésus-Christ (second Point)...

» Comment nous parle Jésus-Christ. — 1° Il nous parle intérieurement... (16)

» 2° Il nous parle affectueusement. — Dans ce sacrement d'amour, peut-il y parler autrement que par amour et qu'avec amour ? Il disait à ses Apôtres, dans la dernière Cène et dans ce long et admirable discours qu'il leur tint : *Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, parce que le serviteur ne sait ce que fait son maître; mais vous êtes mes amis,* et comme entre les amis il n'y a rien de caché, *c'est pour cela que je vous ai découvert tout ce que j'ai appris de mon Père.* Voilà ce qu'il dit encore aux âmes dévotes qui le viennent visiter et voilà comment il se comporte à leur égard... » (17)

Cette parole intérieure est « assaisonnée » d'une onction toute divine, dont il nous a déjà fait connaître la pénétrante douceur et les effets merveilleux et parfois extraordinaires(18) :

« ... Impressions vives et pénétrantes qui ravissaient les saints, qui les transportaient hors d'eux-mêmes, qui les plongeaient dans les plus profondes et les plus douces contemplations, qui quelquefois leur faisaient verser des torrents de larmes, qui, sans fatigue, sans ennui, les attachaient devant l'adorable Sacrement pendant des heures et pres-

(16) Voir plus haut, p. [68].
(17) T. II, p. 517.
(18) Voir plus haut, p. [13].

que des journées entières. Que votre parole est touchante, Seigneur! qu'elle est insinuante! C'est ce que chante l'Eglise dans l'Office de cette fête...

» 3° Il nous parle utilement, c'est pour notre bien... (19)

» 4° Il nous parle à tous, et en tout temps... car il est toujours le Sauveur de tous les hommes, et ce qu'il disait autrefois il le dit encore : *Laissez ces petits venir à moi.* Ce sont des pauvres; mais, ajoute-t-il, *c'est aux pauvres que mon Père m'a envoyé prêcher l'Evangile.* Il les reçoit donc, il leur dispense la parole de vie éternelle; c'est même avec ces âmes simples et humbles qu'il aime spécialement à s'entretenir... Vous seul, aimable Sauveur, êtes toujours prêt à me parler, non seulement par vos ministres, mais immédiatement et par vous-même. La nuit, le jour, le matin, le soir, en quelque conjoncture que je me présente à vous, jamais vous ne refusez de vous communiquer à moi; ma présence ne vous lasse point, ne vous importune point, ne vous rebute point... Heureux si c'était là l'unique, ou du moins le plus ordinaire exercice de ma vie! »

On devine avec quel esprit de piété et d'amour Bourdaloue nous enseigne dans le dernier Point à parler à Jésus-Christ :

« 1° Avec respect... Ce recueillement, cette attention de l'esprit, cette dévotion si nécessaire dans un commerce aussi étroit que l'est celui de Jésus-Christ avec l'âme chrétienne...

(19) Voir plus haut, p. [69].

» 2° Avec amour... Il est bien juste de rendre à Jésus-Christ amour pour amour, et si nous ne sommes absolument insensibles, pouvons-nous lui parler sans amour dans un Sacrement où il nous parle si affectueusement lui-même... Pensons à la providence toute miséricordieuse et à la charité d'un Dieu qui habite parmi nous..., qui se donne à nous, qui n'a en vue que nous dans le Sacrement qu'il a institué et qui n'y est que pour nous. Est-il un cœur qui ne soit ému de ces réflexions ? et dès que le cœur s'émeut et qu'il commence à aimer, combien devient-il éloquent à s'expliquer... Aimer, ce seul mot comprend tout et satisfait à tout. Une âme éprise d'amour pour le divin Epoux ne manque point de sentiments qui l'appliquent, qui la remplissent, qui l'affectionnent. Il n'y a pour elle ni ennui ni dégoût à craindre. Plus elle parle à son Seigneur et à son bien-aimé, plus elle veut lui parler; et les heures, dans ce saint exercice, passent comme des moments...

» 3° Avec confiance... En qui nous confierions-nous, si ce n'est en Celui qui, dans son Sacrement, veut être le pasteur de nos âmes... Parlons-lui comme à notre pasteur : Je suis de votre troupeau, Seigneur... De vouloir parcourir ici tout ce qui inspire une confiance chrétienne, ce serait une matière inépuisable. Chacun sait son état, ses misères, ses besoins... et voilà ce que nous devons exposer à Jésus-Christ, lui développant tous les plis et les replis de notre âme, parce qu'il veut que nous lui marquions notre confiance. Ce n'est point par une abondance de paroles que l'on s'énonce; souvent la bouche ne dit rien, mais l'âme

sent ; et qu'est-ce que ce sentiment ? qu'il est touchant, qu'il est consolant, qu'il est efficace et puissant ! A l'exemple de ce disciple favori qui reposa sur le cœur de Jésus-Christ, on s'endort tranquillement entre ses bras et dans son sein. Quel mystérieux sommeil ! Quel repos !... »

Après cette allusion à des faveurs mystérieuses et sans doute d'ordre « passif », Bourdaloue rappelle la nécessité de s'y disposer par des efforts actifs et surtout persévérants : il y a un désert à traverser pour arriver à cette « terre promise », et si l'âme est décidément trop froide, elle n'a qu'à y mettre « plus de résolution et un peu plus de violence... Du reste, ô mon Dieu, quel renoncement, quelle honte qu'il nous faille des violences et des efforts pour vous aimer et pour vous témoigner votre amour ! »

Même ardeur d'amour, moins intime peut-être, mais plus démonstratif et enthousiaste, dans le sermon sur « *Jésus-Christ triomphant dans l'Eucharistie* ». Il s'agit des processions du Saint-Sacrement : les amants de Jésus-Eucharistie éprouvent, à participer à son triomphe, des sentiments si vifs de vénération, de dévotion, de consolation, que Bourdaloue les décrit comme une sorte d'ivresse spirituelle, en termes tout mystiques, sans d'ailleurs oublier

le regard pratique et sans fermer les yeux sur « ce tumulte, cette confusion, ces allées et venues, ces immodesties », ces conversations futiles qui font d'une fête religieuse « une partie de plaisir et un divertissement tout mondain » :

« 1° ... Vénération... En effet, c'est alors que se retracent dans l'esprit, plus fortement que jamais ces hautes idées qu'on a conçues du Sacrement que l'Eglise honore : de la présence réelle d'un Homme-Dieu dans ce Sacrement, de toute la majesté de Dieu renfermée dans ce Sacrement..., de tous les trésors de la grâce de Dieu réunis dans ce Sacrement, de ce Sacrement ineffable, incompréhensible, l'abrégé des merveilles du Seigneur. Occupé de tout cela, rempli d'admiration à la vue de tout cela, on voudrait en quelque manière s'abîmer et s'anéantir...

» 2° Dévotion... De ce sentiment de respect et de vénération... naissent des sentiments de dévotion. Sentiments prompts et subits, vifs et ardents. Le cœur tout à coup s'émeut, s'enflamme, devient tout de feu. Soit amour plus tendre, soit reconnaissance plus affectueuse, soit confiance plus intime, tout le remue et quelquefois le transporte comme hors de lui-même. C'est la grâce intérieure qui produit ces sentiments; mais il n'est pas moins vrai que certain extérieur de religion, qu'on aperçoit de toute part autour de soi, ne contribue pas peu à les former. Car je parle d'une dévotion sensible, je veux dire d'une dévotion qui se répand jusque sur les sens, après que les sens eux-mêmes

ont servi à l'exciter. Je ne sais quelle onction coule dans l'âme et de l'âme jaillit en quelque sorte sur le corps, selon cette parole du prophète : *Mon cœur et ma chair ont tressailli et se sont réjouis dans le Dieu vivant.* »

Pour exprimer enfin la consolation de « l'âme qui aime Jésus-Christ » dans ce triomphe de « son Epoux », Bourdaloue se réfère, implicitement ici et plus formellement dans un autre sermon, au Cantique des Cantiques :

« ... De quel transport de joie Madeleine fut-elle saisie, quand elle vit son aimable Maître ressuscité ?... Tel est le sentiment de consolation dont est pénétrée une âme qui aime Jésus-Christ et qui le voit dans l'éclat de sa gloire et dans sa splendeur. Elle le suit, non pas comme une esclave attachée à son char, mais comme une épouse qui, par une fidélité inviolable, prend part à tous les états de son époux, je veux dire à ses humiliations et à son élévation : à ses humiliations qu'elle a pleurées, et à son élévation dont elle ne peut assez le féliciter ni se féliciter assez elle-même. Elle les a pleurées amèrement, ces humiliations de son Sauveur, toutes les fois qu'elle en a rappelé le souvenir; elle a gémi de tant d'outrages qui lui ont été faits, mais maintenant que l'Eglise les répare, la consolation qu'elle goûte est d'autant plus douce que ses larmes ont été plus abondantes et ses gémissements plus amers. Chaque pas qu'elle fait à la suite de son bien-aimé est une réparation de tout ce qui a pu lui échapper à elle-même de moins

circonspect envers le Sacrement du Seigneur et de moins digne de la présence d'un Dieu; il n'y a rien sur cela de petit pour elle...

» ... Parce que le corps du Fils de Dieu est enlevé et porté en triomphe, que fait l'âme chrétienne ? elle le suit dans ce triomphe... et lui fait escorte de sa propre personne. Et c'est, mes chers auditeurs, ce que l'Esprit de Dieu a divinement exprimé dans l'Epouse du Cantique; ce passage convient admirablement à mon sujet et l'application que j'en fais vous paraîtra bien naturelle. Cette épouse est l'âme fidèle : elle cherche aujourd'hui le Sauveur du monde dans le sanctuaire de l'Eucharistie qui est comme son lit mystérieux, elle ne l'y trouve pas; elle s'en va donc par les rues et dans les places publiques pour voir s'il y sera. C'est là en effet qu'elle l'y rencontre, environné de gardes, entouré de ses ministres qui le portent avec honneur et de tout le peuple qui lui fait une cour nombreuse; elle se jette à ses pieds, elle l'adore, elle le suit des yeux, elle ne l'abandonne point qu'il ne soit rentré dans le temple d'où il était parti et qui est proprement la maison de notre Mère, puisque c'est la maison de l'Eglise... » (20)

De tels accents suffiraient sans doute à révéler ici encore la dévotion très personnelle, la piété eucharistique et « liturgique » de Bourdaloue; elle nous est confirmée par ce témoignage :

(20) T. III, p. 142. Sermon sur le T. S.-Sacrement, 1re partie.

« Tout ce qui concerne le culte divin lui était précieux ; les moindres cérémonies de l'Eglise n'avaient rien que de grand pour lui. A l'exemple du Prophète, il aimait la beauté de la maison du Seigneur, et le zèle qu'il avait pour elle lui faisait prendre un soin particulier de la décoration des autels. » (21)

* * *

Au début du sermon sur « Jésus triomphant », avant de parler de son triomphe extérieur dans les processions, Bourdaloue fait allusion à un triomphe tout intérieur qui est « l'entrée de Jésus-Christ, après la communion, dans une âme », pour y établir son règne par une « heureuse domination ». Mais dans son zèle à inviter tous les fidèles à la sainte Table, à « ce repas somptueux et délicieux » préparé pour tous par la libéralité divine, il rencontre une opposition puissante : les doctrines jansénistes qui se sont solidement établies dans le monde plus ou moins dévot et même dans une bonne partie du clergé. Il faut voir dans le sermon sur la *Fréquente Communion* avec quelle ardeur il les combat, avec quelle force il établit ce prin-

(21) LAURAS, *Bourdaloue*, t. II, p. 392. Lettre du P. Martineau.

cipe alors si contesté que l'état de grâce est à lui seul la condition « absolument suffisante » pour communier même tous les jours, il repousse les exigences pharisaïques dont le seul effet est d'écarter des sacrements « faits pour les hommes », et les pécheurs qui en ont le plus besoin, et les justes dont on exige une sorte d'impeccabilité. Je n'examine pas le « juste milieu » dans lequel il veut se placer et qui se ressent un peu des opinions sévères antérieures au jansénisme, mais je ne veux retenir que l'esprit d'ardente charité pour les âmes et de tendre confiance dans les intentions et les opérations de Jésus-Eucharistie : ces sentiments éclatent dans l'exhortation qu'il adresse à ses confrères dans le sacerdoce et la direction :

« ... Vous, ministres de Jésus-Christ, n'oubliez jamais que vous êtes envoyés pour rassembler les fidèles à sa table et non pas les en éloigner... En les intimidant, prenez soin de les consoler et de les encourager. Ne vous faites pas un principe de leur rendre l'accès si difficile qu'ils désespèrent de pouvoir être admis au banquet. Ouvrez-leur la porte de la salle, ou du moins ne la fermez pas. Ne retranchez pas aux enfants le pain qui doit les sustenter et sans lequel ils périront. Ne le mettez pas à si haut prix qu'ils n'aient pas de quoi l'acheter. N'en soyez pas avares, lorsque le Seigneur qui vous l'a confié pour eux en est si libéral et,

si j'ose m'exprimer de la sorte, n'ayez pas plus à cœur les intérêts de Dieu et de sa gloire que Dieu lui-même ne les a.

» Vous ne m'en désavouerez point, Seigneur, puisque c'est en votre nom et selon les favorables desseins de votre miséricorde que je parle. Votre divinité, qui tout entière est cachée dans votre Sacrement, nous remplira d'une crainte religieuse; mais en même temps votre infinie bonté, qui dans ce même mystère épanche avec une espèce de profusion tous ses trésors, nous animera d'une confiance filiale... Vous nous recevrez, vous viendrez vous-même à nous et dans nous; vous vous communiquerez à nous, vous vous ferez sentir intérieurement à nous, jusqu'à ce que nous puissions, sans voile et face à face, vous contempler et vous posséder dans l'éternité bienheureuse... » (22)

Dans l' « Essai d'Octave du Saint-Sacrement », le sermon sur « *Jésus-Christ nourrissant les âmes fidèles* », après avoir condamné les abus, établit l'utilité de la fréquente communion pour les pécheurs, au lendemain même de leur conversion, rappelant leurs nécessités et l'amour indulgent de Notre-Seigneur pour eux : « Dieu de miséricorde, c'est selon vos sentiments que je parle... », puis pour les justes, qui y trouveront des grâces spéciales pour se réformer et avancer dans la « vaste

(22) T. II, p. 182.

carrière » de la sainteté ; en effet, « d'une union aussi étroite avec Jésus-Christ..., il s'ensuit que la sagesse, que la charité, que la piété, que toutes les vertus vivent dans nous avec lui et par lui ; qu'elles y agissent et que par les actes réitérés qu'elles y produisent, elles nous perfectionnent de plus en plus et nous sanctifient... » (23)

Une union si intime et si sanctifiante doit nous inspirer un vif désir, un « appétit » de la sainte communion, et les pécheurs encore une fois y sont spécialement exhortés ; ce désir est la principale disposition et celle qui commande toutes les autres ; c'est à lui seul déjà un principe de sanctification ; par contre, le dégoût, surtout s'il provient de relâchement ou de tiédeur, est la plus dangereuse tentation, car elle nous prive de l'union la plus intime et substantielle avec Jésus-Christ et des grâces les plus précieuses qui en découlent :

« ... Je prétends donc et j'avance que toute âme chrétienne doit désirer la communion. Pourquoi ? Par ce grand motif où tous les autres sont renfermés, savoir que toute âme chrétienne doit désirer souverainement et par dessus toute chose d'être unie à Jésus-Christ, puisque c'est en Jésus-Christ

(23) T. II, p. 527.

qu'elle trouve tous les biens; car c'est en lui qu'elle trouve sa nourriture, sa force, sa consolation, son espérance, toutes les lumières et tous les secours pour marcher dans le chemin du salut... D'où il s'ensuit que par amour, que par intérêt, mais un intérêt solide et tout spirituel, rien n'est plus à souhaiter ni à rechercher pour elle dans la vie, que cette union étroite qui l'attache à son Sauveur et qui la fait entrer en participation de tous ses trésors. Or, ce qui nous unit réellement, intimement, substantiellement à Jésus-Christ, c'est la communion...

» Ah! Seigneur, personne ne peut aller à vous, si vous ne l'y attirez vous-même. Vous voyez la dureté de mon cœur, vous pouvez l'amollir... Il ne faut qu'un rayon de votre grâce... Je sais, mon Dieu, combien je mérite peu d'avoir avec vous ce commerce intime dont vous honorez à votre autel certaines âmes choisies. Ce n'est point encore là que j'aspire; mais du moins favorisez-moi d'un regard, faites luire à mon esprit quelques étincelles de ces lumières vives et ardentes qui les pénètrent et qui les ravissent hors d'elles-mêmes; faites-moi sentir quelques-unes de ces touches secrètes et de ces divines impressions qui les jettent en de si doux transports aux approches de votre aimable sacrement... *Trahe me post te.* Si je vous demande que vous changiez mon cœur, c'est afin qu'il s'attache pour jamais à vous, afin qu'il ne se tourne plus que vers vous, afin qu'il ne goûte plus de plaisir qu'en vous. Notre bonheur sur la terre est de vous posséder sous de fragiles espèces et notre

suprême félicité en l'autre monde sera de vous posséder dans la splendeur de votre gloire... » (24)

VI

Une union si étroite et si profonde avec Jésus-Christ dans sa personne et sa chair sacrée ne peut aller sans une vive et solide dévotion à sa divine Mère. Dans presque tous ses développements sur l'Incarnation, pour les fêtes de l'Annonciation, de la Nativité, de la Purification, Bourdaloue nous donne une haute idée de la coopération de Marie à ce mystère de Jésus. Aussi tient-il à lui décerner, malgré les censures des Jansénistes, le titre de Médiatrice et de Réparatrice ; avec quelle force il combat les censeurs indiscrets, pour garder aux vrais fidèles le trésor de la dévotion traditionnelle ! Marie lui apparaît comme une autre « humanisation » de la miséricorde divine et, tout en avertissant les âmes présomptueuses de ne pas s'abuser, il invite ses chers pécheurs à profiter de cette facilité et de cette douceur ; et là encore il s'adresse à ses frères en sacerdoce pour qu'ils ouvrent bien grande cette voie privilégiée du retour à Dieu, la Médiation de Marie.

(24) T. II, p. 412. Sermon sur le désir et le goût de la communion.

« ... Marie, devenue Mère de Dieu, devient par là-même la mère des hommes, la protectrice du salut des hommes... Mère des hommes, puisque tous les hommes sont non seulement frères, mais les membres de ce Dieu-Homme qu'elle porte dans son sein. Protectrice des hommes, puisque c'est en faveur des hommes qu'elle est choisie et qu'en ce sens elle doit aux hommes son élévation. Coopératrice du salut des hommes, puisqu'elle sert à former le Sauveur, qui vient racheter les hommes et qu'elle donne le sang qui doit être le prix de cette rédemption et de ce salut... (25)

» ... On sait que Jésus-Christ seul a racheté le monde par son sang, mais on ne peut ignorer que ce sang qu'il a répandu a été formé de la substance même de Marie et, par conséquent, que Marie a fourni, a offert, a livré pour nous le sang qui nous a servi de rançon; car c'est sur quoi toute l'Eglise s'est fondée pour la qualifier de médiatrice et de réparatrice des hommes...

» ... Ah! mes Frères, (je parle à vous, ministres des autels, à vous que Dieu a choisis pour être les conducteurs et comme les sauveurs de son peuple) dans un siècle où la corruption est si générale et où nous voyons tant d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ s'égarer et se pervertir, ne leur fermons pas les voies du retour au salut... Disons-leur qu'en quelques dérèglements qu'elles aient vécu, que quelque pécheresses qu'elles aient été et qu'elles soient même à présent, elles peuvent être favorablement écoutées de Marie, en s'adres-

(25) T. III, p. 175. 2e Sermon sur l'Annonciation.

sant à elle avec une confiance absolue et filiale; que, bien loin de les rejeter, elle leur tend les bras, elle leur ouvre son sein, elle les invite... Voilà ce que nous devons leur dire et ce que je leur dis, Vierge sainte, de votre part et en votre nom. Vous ne m'en désavouerez pas et vous confirmerez toutes mes paroles... C'est pour ces âmes et pour moi-même que je vous fais entendre ma voix et que je pousse des cris vers vous ; ou plutôt c'est à vous que je les envoie, ces tièdes et ces lâches, ces aveugles et ces ignorants, ces mondains et ces pécheurs. Vous les recevrez, vous les ramènerez, vous les éclairerez, vous les réconcilierez, vous ferez agir pour eux tout le ciel et vous agirez vous-même... » (26)

(26) T. III, p. 240, 245. Sur la Dévotion à la Vierge (3e Sermon pour l'Assomption). Ce sermon, d'après le P. D'Avrigny (*Mémoires chronologiques*, 1674), vise expressément un libelle janséniste, qui fit scandale à cette époque : *Les Avis salutaires de la B. V. Marie à ses dévots indiscrets.*

CONCLUSION

Si sommaire que soit cette étude, rapide exploration à travers une œuvre un peu massive, où la partie morale semble parfois masquer la partie plus spirituelle, on a pu voir, j'espère, que Boudaloue enseigne — en prédicateur, non en auteur — une spiritualité vraiment complète, où la vie unitive a sa bonne part...

Il ne m'appartient pas de comparer une spiritualité ainsi sommairement présentée avec d'autres qui sont mieux connues et appréciées. Il me suffirait qu'elle apparût en meilleure lumière, avec tous ses éléments : non pas seulement austère et sévère jusqu'à un certain rigorisme, mais encore large, élevante, encourageante par plus d'un endroit. Il y a du ciel, quoi qu'on en ait dit, sur l'horizon de Bourdaloue, et ce ciel n'est pas surbaissé...

Sa spiritualité, si « pratique » qu'elle soit, procède d'une vue en quelque sorte contemplative : Dieu en lui-même et en nous, son Esprit de grâce agissant dans nos âmes selon les inclinations et les desseins de sa provi-

dence miséricordieuse et y cherchant notre libre et active coopération. Dans l'idée même de Dieu, sa grandeur, sa souveraineté, sa justice ne voilent pas sa bonté indulgente, sa libéralité. Du côté de l'homme, vu ainsi sous l'action divine, un certain optimisme tempère ce que l'expérience du monde inspire de jugements pessimistes.

De cette « contemplation », morale et psychologique autant que surnaturelle et divine, naît un amour aussi intime et ardent qu'efficace et généreux. Si la souveraineté de Dieu commande le service et le devoir, la libéralité divine, surtout dans les mystères de Jésus-Christ « provoque » la générosité humaine, selon les vues chères à saint Ignace et familières à son fidèle disciple.

Nous avons remarqué en passant que Bourdaloue a mis en valeur les enseignements les plus caractéristiques des « Exercices spirituels » : l'esprit de la Méditation fondamentale assurément et des « trois classes d'hommes », mais encore celui du Règne de Jésus-Christ et du « troisième degré d'humilité », celui des Règles du discernement des esprits et de l'Election, et enfin de la « Contemplation ad amorem ».

D'autres, sans doute, mettront plus en relief

encore le côté idéaliste de la spiritualité « ignatienne », feront briller de feux plus vifs l'amour pur et ardent qui est concentré dans la formule célèbre de l'A. M. D. G. Il suffirait à Bourdaloue d'avoir été, à une époque de goût classique et un peu trop mesuré, un interprète substantiellement fidèle d'une spiritualité pratique et prudente en même temps qu'optimiste et « allante ». Je n'oublie pas le caractère expérimental de sa doctrine, mais toute expérience est faite ou interprétée à la lumière des principes, surtout pour un esprit, je ne dis pas impersonnel, tant s'en faut, mais si peu orgueilleux, si volontiers soumis à la tradition, à l'autorité doctrinale (1).

Spiritualité ignatienne donc pour le fond, elle a cependant l'accent bien personnel de Bourdaloue : il l'a pensée, prêchée et encore plus « vécue ». Elle l'a mené, à travers des circonstances assez difficiles et dangereuses, à une vertu à la fois très haute et très solide, autant qu'on peut en juger, toujours égale à elle-même. Quant à l'expression, elle a aussi assurément son mérite particulier : on échappe difficilement à l'étreinte de sa vigueur logique, de sa clairvoyance psychologique ; mais il n'y

(1) Voir l'*Appendice* sur les Maîtres spirituels de Bourdaloue.

a pas à s'en plaindre, car cette éloquence puissante, chaude et souvent savoureuse, attendrie parfois d'une onction d'autant plus pénétrante, a le goût, le caractère à la fois suave et fort de l'amour, de la grâce de Dieu (2).

(2) Cette saveur de la spiritualité de Bourdaloue n'a pas échappé à des spirituels d'un goût très affiné ; je n'en veux pour preuve que le témoignage d'une âme de haut vol, la Mère de Rosen, Visitandine du monastère de Nancy, à qui le P. de Caussade a adressé quelques-unes des plus belles lettres de direction dont on a composé le « Traité de l'Abandon », édité par le P. Ramière. « Elle cultivait les meilleurs auteurs ascétiques du grand siècle. » Elle cite, écrit M. l'abbé Ingold, Bossuet, M. Olivier, Bourdaloue, Fénelon, Boudon, P. de Condren, qu'elle tenait avec raison pour un saint.

Voici ce qu'elle écrit dans sa lettre dix-huitième en 1737 : « Je vous envoie trois tomes des *Pensées du P. Bourdaloue,* nouvellement imprimées, qui sont ravissantes. Vous me manderez, s'il vous plaît, comment on les aura trouvées. Je vous prie de lire, dans le premier tome, tout ce qui est marqué de la simplicité évangélique. J'en ai été enchantée, et j'aime cent fois plus le P. Bourdaloue de penser comme il le fait. Dans le deuxième tome, il y a des choses admirables et pleines de vigueur sur la vie religieuse, et, dans le troisième, une Octave du Saint-Sacrement, dont vous serez charmé et de tout le reste qui est exquis et charmant. » *(Revue Bourdaloue).*

APPENDICE

LES MAITRES SPIRITUELS DE BOURDALOUE

J'ai noté en passant le caractère à la fois traditionnel et personnel de la doctrine de Bourdaloue. Je n'ai pas à revenir sur l'influence évidente et si normale des enseignements de saint Ignace et des idées dominantes dans la tradition de son Ordre. Il sera plus intéressant de relever des influences plus particulières et directes sur des points importants de sa spiritualité : j'en retiendrai trois seulement, parce qu'elles ne sont pas principalement « littéraires », mais personnelles, qu'elles constituent un cas de tradition vivante...

I. — Et d'abord pour la théorie générale de la grâce, il faut signaler l'ouvrage du P. de Lidel : *La Théologie des saints où sont représentés les mystères et les merveilles de la grâce.* Paris, 1668.

Dès 1660, au sortir de ses études théologiques, le jeune Père Bourdaloue avait connu l'auteur au collège de Rouen, venant lui succéder, de loin sans doute, dans cette même chaire de rhétorique où il avait eu pour élève Pierre Corneille. Ils étaient restés ensemble les trois années suivantes; puis, après quatre années d'absence, Bourdaloue était revenu juste à temps pour féliciter son vénérable confrère du livre récemment paru (l'Achevé d'im-

primer est de janvier; l'Approbation, de juillet 1668). Cet ouvrage volumineux, un in-quarto de près de mille pages, était bien pour le P. de Lidel le livre de sa vie — il le publiait à 75 ans — et comme son testament spirituel. A ce titre déjà, il devait intéresser la piété fraternelle du jeune religieux qui fut toujours de rapports si aimables et avenants; quant aux idées, si voisines de celles qui sans doute étaient encore en gestation dans son esprit tout au début de son ministère de prédicateur, elles n'ont pu manquer de faire impression sur lui.

Le dessein général du livre est assez bien rendu dans la première strophe de la pièce de vers que Corneille adressa à son ancien professeur, en réponse à la dédicace d'un exemplaire et qui fut imprimée en tête de l'ouvrage :

« Toi qui nous apprends de la grâce
Quelle est la force et la douceur,
Comme elle descend dans un cœur,
Comme elle agit, comme elle passe... »

La force de la grâce et sa douceur font en effet le sujet des deux principaux chapitres de la première Partie, comme celui des deux Points dans le Sermon de Bourdaloue; et l'histoire de la Samaritaine est aussi présentée, entre autres « tableaux », pour nous montrer « un miracle de la grâce triomphant de ses ennemis » (1re P. 11e tableau; 2e P. c. 16) .Car la principale originalité de cet ouvrage est d'être, si on peut dire, un traité de théologie descriptive ou expérimentale. Le but premier de l'auteur était de « donner une idée de

la conduite du Saint-Esprit en quelque sainte personne... de la manière dont Dieu s'est insinué dans cette âme ; et il l'a réalisé amplement dans de multiples essais de psychologie spirituelle, où il s'ingénie à diagnostiquer moins la maladie que le traitement appliqué par le divin Médecin à ses divers sujets, saints ou pécheurs, innocents ou convertis.

Mais il a ressenti le besoin de faire un peu de théorie, et d'abord sur l'utilité d'étudier « toute cette conduite intérieure, sans laquelle il n'y a pas de sainteté... pour en bien user, en connaître le prix, la nécessité, l'enchaînement », pour comprendre l'œuvre de Dieu en nous-mêmes et dans les autres. On n'est pas spirituel, dit-il formellement, si on ne sait discerner les approches, les effets des visites divines... C'est la vraie théologie des saints qui apporte le contentement et la paix...

Nous ne le suivrons pas dans ses longs exposés théoriques et pratiques; nous relèverons seulement quelques traits plus particulièrement parallèles aux idées de Bourdaloue. Et d'abord cette dévotion pareille à la grâce divine, cette admiration émue et communicative, cet enthousiasme, plus lyrique et abondant chez le P. de Lidel, dont le style se sent encore de l'ampleur un peu emphatique et colorée du début du XVII[e] siècle, plus grave et condensé chez Bourdaloue. Ils admirent particulièrement la condescendante adaptation de la grâce à notre tempérament, à notre caractère et jusqu'à nos défauts (c. 17).

L'un et l'autre observe et note avec soin les allées et venues, les agissements de la céleste ou-

vrière, « comme elle agit, comme elle passe », soit par manière d'épreuve (2e P. c. 3), soit par privation réelle, punition de l'infidélité (c. 13).

Après avoir étudié quelques genres de grâces, comme celles de conversion, de vocation, le P. de Lidel termine par un important chapitre, où il revient à son idée première : « De la grâce spéciale et attrait particulier par lequel chacun est conduit (suivant sa complexion personnelle) et comment on peut le connaître ». Un dernier tableau, vraiment émouvant, nous fait assister à une conférence de douze anachorètes se découvrant les uns aux autres leur douze grâces personnelles, avec grand profit, joie spirituelle et ferveur...

L'auteur adresse une requête finale aux personnes spirituelles à qui Notre-Seigneur a fait quelque grâce particulière « pour leur conversion, leur conduite, leur perfection; il les prie « pour l'amour de Jésus-Christ, de lui en envoyer un narré fidèle et circonstancié », afin d'en faire son profit et celui de ses lecteurs, dans une édition suivante « pour l'intelligence de ce beau secret de la vie spirituelle »...

On ne peut mieux avouer la pieuse curiosité des mystères de la grâce, la plus commune aussi bien que la plus sublime, la tendance à faire de cette « science de la grâce... trésor de richesses spirituelles qui ne s'épuise jamais » un principe dominant de spiritualité : ce sont là, je pense, des traits de ressemblance assez accusés entre ces deux hommes que des « affinités électives » ont rapprochés sans doute plus encore que les circonstances extérieures.

II. — Nous avons vu que le règne de la grâce produit la paix et combien Bourdaloue insiste sur cet état normal du chrétien fidèle, récompense de sa générosité et réconfort du pécheur dans les luttes de la conversion. N'a-t-il pas reçu cette connaissance et ce goût de la paix du cœur, à un âge où l'âme et l'esprit sont particulièrement sensibles aux influences spirituelles, je veux dire pendant son noviciat? Son maître des novices, le P. Jacques Renault, homme de grande valeur, qui occupa les charges les plus importantes de son Ordre, avait en effet édité et réédité un ouvrage sous ce titre : *Advis spirituels pour conserver la paix de l'âme et pour conformer sa volonté en toutes choses à celle de Dieu. Composés en espagnol par le R. P. Jean Eusèbe Nieremberg... et traduits nouvellement en français* (Paris, 1644; 2e et 3e éditions, 1645; édition revue et corrigée, Anvers 1646).

Que Bourdaloue, novice de 1648 à 1650, ait lu avec application cet ouvrage de son « Père Maître », c'est plus que vraisemblable; quant à l'influence reçue, on peut la conjecturer d'après les rapports assez frappants entre les idées qui lui sont chères et celles qui font le sujet de ce livre, malheureusement introuvable. Et le récit des derniers jours du P. Renault montre que son « esprit » était bien d'une paix profonde, faite d'union affectueuse à Dieu et de conformité à sa volonté. Bourdaloue, achevant sa théologie au Collège de Paris, dut assister à cette fin édifiante de son Provincial, qu'un témoin nous raconte ainsi : « ... Après nous avoir recommandé les deux choses qu'il estimait être plus nécessaires à ceux de la Compagnie,

savoir l'esprit intérieur et l'indifférence aux lieux et aux emplois, se tenant indigne de bénir personne, tant il était humble, il prit son crucifix et pria Notre-Seigneur de bénir tous ceux qui étaient présents et toute la Province. Tout le temps de sa sa maladie, il fit paraître une paix et une tranquillité inaltérable, une constance et une patience invincible, une égalité d'humeur et de visage en toute rencontre, une sagesse qui prévoyait tout et ordonnait tout sans se troubler, un esprit réglé qui ne faisait rien que par mesure, et par dessus tout une habitude de traiter avec Dieu si familière qu'étant sur la croix, il n'a pas été un moment diverti de ce doux entretien. Il avait les yeux et le cœur presque toujours attachés à son crucifix, et passait sans peine des heures entières dans les colloques amoureux, à la vue de ce divin objet... »

Il semble que Bourdaloue ait eu, dans son esprit, son caractère, et jusque dans sa mort, des traits de ressemblance assez frappants avec celui qui fut son premier maître de vie religieuse, pour que ces détails aient valu d'être relevés...

III. — La dépendance littéraire, aussi bien que l'influence personnelle, moins profonde peut-être, est plus matériellement certaine pour le P. Jacques de Machault, qui fut le « Père spirituel » de Bourdaloue dans les années préparatoires au sacerdoce (... 1658-1660). C'est lui que Bourdaloue rangeait pami les « maîtres de la vie chrétienne et spirituelle », en lui empruntant une considération, au début de son sermon sur le *Triomphe de Jésus-Christ dans l'Eucharistie* (t. II, p. 537). Le rapprochement des textes est en effet concluant, sur-

tout avec le sixième Point des méditations pour la Fête-Dieu, dans le grand ouvrage du P. de Machault : *Le trésor des grands biens de la très sainte Eucharistie, à l'usage des personnes affectionnées à ce très aimable Mystère.* Paris, 1661 (Réédité en 1861).

Avant de publier son livre, il l'avait « vécu » avec ferveur et prêché avec un zèle ardent; car, nous dit son Eloge funèbre, il fut l'apôtre aussi bien que le disciple de l'Eucharistie : « Il s'était engagé par un vœu exprès à ne se jamais épargner pour la faire mieux connaître, aimer et honorer... Les âmes qui se mettaient sous sa direction et voulaient apprendre de lui les voies de la vie intérieure, étaient bientôt embrasées de la même flamme. On ne croyait pas que jamais il fit une simple exhortation, sans en laisser échapper quelques étincelles. Le *Trésor*... La *Semaine dédiée à l'honneur de la très sainte Eucharistie,* La *Manière de visiter le Saint-Sacrement*... sont autant de fruits de son vœu et de son amour. Aussi, quand au terme de sa sainte vie, il se sentit appelé au bonheur d'aller jouir de la présence et de l'amour éternel du Dieu de l'Eucharistie, prenant entre ses mains le bienheureux acte par lequel il s'était depuis tant d'années voué à ne vivre que pour sa gloire, demanda-t-il humblement qu'après sa mort on le plaçât sur sa poitrine, pour reposer avec lui dans le tombeau. »

Bourdaloue lui doit sans doute une bonne part de sa dévotion et spécialement de son estime des grâces spéciales ou même extraordinaires reçues plus abondamment par l'effet de la Présence réelle,

une part donc importante de son optimisme surnaturel et même mystique ; car, avant d'expérimenter ou du moins de prêcher cette doctrine, il l'a reçue de ce « maître de la vie spirituelle » sous une forme vivante et parfois émouvante : « O douce voix de Jésus en l'Eucharistie, qui adoucit même la pénitence si amère à la nature corrompue... voix intérieure si forte et si pénétrante qu'il n'y a point de cœur si dur, dit saint Augustin, qui lui soit fermé. De vrai, combien de chrétiens entrant dans les églises et se prosternant devant le très adorable Sacrement ont senti la force de la présence de Jésus par les touches secrètes qu'il a portées jusques au fond de leur cœur... Les âmes pieuses expérimentent encore plus ces opérations de l'Eucharistie... (t. I de la réédition, p. 52... cf. t. II, p. 36...)

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT 5

PREMIÈRE PARTIE

La prédication de la grâce.

CHAPITRE I. La grâce commune . . . 7

CHAPITRE II. I. La paix 23
II. Le centuple . . . 27
III. Les grâces « spéciales » . 31

CHAPITRE III. I. Les grâces extraordinaires . 36
II. L'état mystique. . . 42
III, IV. Le Quiétisme . . 51

DEUXIÈME PARTIE

Principes et pratique de la vie unitive.

CHAPITRE I. I. La vraie dévotion . . 69
II. Vie intérieure . . . 76
III. Paix 82
IV. Simplicité 89

CHAPITRE II. La conduite intérieure du Saint-Esprit . . . 95

CHAPITRE III. I, II. Amour de Dieu . . 119
III, IV, Union à Dieu . . 131

CHAPITRE IV. I, II, III, IV. Dévotion à Jésus-Christ 144
V. Dévotion à l'Eucharistie. 166
VI. Dévotion à la Sainte Vierge 180

CONCLUSION 183

APPENDICE 187

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).

ERRATA

Outre quelques références fautives l'une ou l'autre faute s'est glissée dans la composition, nous en corrigeons ici les principales.

			AU LIEU DE :	LIRE :
p. 46	l.	15	*aux visions de Dieu*	*visites*
p. 78	bas		*variétés*	*vérités*
p. 96	haut		*son point*	*son soin*
p. 113	l.	15	*la force*	*la forme*
p. 136	bas		*généralement*	*généreusement*
p. 140	bas		*commençant*	*commentant*
p. 171	haut		*renoncement*	*renversement*

7032